

HÉTÉRITÉ

Revue de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien Numéro 13

les
AVÈNEMENTS
du
RÉEL
et le PSYCH
ANALYSTE

Sommaire

NOTE	5	12 Un avènement du dire	37
EDITORIAL	6	ADRIANA GROSMAN	
PRE-TEXTES		TEXTES	
1 Avènement du réel	8	La psychanalyse comme avènement de réel et son incidence dans la politique de l'école	41
COLETTE SOLER		ANDRÉA HORTÉLIO FERNANDES	
2 Trauma: Évènement et avènement duréel	10	L'avènement du reel : Ponctuations par "un signifiant nouveau"	43
SANDRA LETICIA BERTA		BEATRIZ ELENA MAYA	
3 Avènement du réel	12	S'il y a de l'analyste, il y a du Réel	45
RITHÉE CEVASCO		BEATRIZ OLIVEIRA	
4 Avènements du réel	15	Desarmant les mots	47
DIEGO MAUTINO		BEATRIZ ZULUAGA J.	
5 Les avènements du réel dans la clinique psychanalytique et dans la civilisation	18	«Quelle voie d'accès pour l'avènement du réel de l'inconscient dans une psychanalyse ?»	49
SILVIA MIGDALEK		BERNARD LAPINALIE	
6 Politique du réel?	22	L'avènement de sens et sa relation au reel dans l'interprétation analytique	51
PATRICIA MUÑOZ		CAROLINA ZAFFORE	
7 Le re-avenement du reel	24	Le nouveau né	53
COLETTE SOLER		CLARA BERMANT	
8 Violer la barrière de la pudeur: l'avènement du réel du sexe	25	La jouissance dans l'hystérie pas toute	55
SUSAN SCHWARTZ		CLOTILDE PASCUAL	
9 Du réel advenu par l'analyse	28	Avènement de l'Autre	57
ELISABETE THAMER		COLETTE SOLER	
10 Les inférences du pas tout dans la clinique et dans l'énonciation	30	Effets d'Écriture	59
CARMEN LAFUENTE		CORA AGUERRE	
11 Avènement du désir de l'analyste	34	La clinique est politique: l'avortement clandestin, ce qu'il advient	61
JULIETA DE BATTISTA		DANIELLA FERRI	

Le choix de Tirésias DAPHNE TAMARIN	64	D'un avènement à l'autre LUIS IZCOVICH	92
Par le réel DAVID BERNARD	66	Le dire dans l'analyse, ou « Avoir quelqu'un dans sa vie » MARC STRAUSS	94
Avènements de réel : avons-nous le choix? DOMINIQUE TOUCHON FINGERMANN	68	De la congélation traumatique à la naissance du symptôme MARÍA CLAUDIA DOMÍNGUEZ	96
Avènement du réel et fin d'analyse ELISABETE THAMER	70	Genet : Le chiffre de la langue MARIA HELENA MARTINHO	99
Avènement du réel: psychanalyse et politique du symptôme FERNANDO MARTÍNEZ	72	Avènements du réel et le <i>hors-sexe</i> dans la psychose MARIA LUISA RODRÍGUEZ	101
«Le féminin et le réel: ce n'est pas seulement une affaire de femmes» FLORENCIA FARIAS	74	L'ir/réel de la mort MARTINE MENÈS	103
L'opportunité du désir GABRIEL LOMBARDI	76	Quels effets de sens pour toucher au réel ? PATRICK BARILLOT	105
L'angoisse : Un Affect Ethique GABRIELA ZORZUTTI	78	Quand Hans rencontre Harry RADU TURCANU	107
Bispo et les nœuds, ou comment l'Art renomme GLAUCIA NAGEM DE SOUZA	80	Le <i>tr(ou/a)umatisme</i> du transfert est la répétition RICARDO ROJAS	109
Acting out et passage à l'acte: l'avènement du réel et le psychanalyste GLORIA PATRICIA PELÁEZ J	82	«Je me suis vue morte.» L'Unheimlich: effets et perturbations de l'image par l'irruption du réel RODRIGO ABÍNZANO	111
«La mort est une exagération» IDA FREITAS	84	Le réel de la sexualité et les symptômes de l'enfance ROSANE MELO	113
Que reste-t-il du complexe de masculinité freudien? «Le nouvel amour» J. TRÉHOT	86	Le trauma borroméen – incidences pour l'avenir de la psychanalyse SANDRA BERTA	115
Le réel du corps sexué JEAN JACQUES GOROG	88	L'impasse qui cède grace au réel SARA RODOWICZ-SŁUSARCZYK	117
Le silence, manifestation du réel dans la cure? JOSEP MONSENY	90	La ségrégation structurale et l'institution analytique SILVIA MIGDALEK	119

Avènements du Réel : Des pas dans un passage analysant TATIANA CARVALHO ASSADI	121
Mission de l'analyste face à l'avènement du réel VIVIANA CUEVAS	123

HÉTÉRITÉ numéro 13

Commission éditoriale

Carme Dueñas

Fernando Martínez

Équipe de réalisation

Dyhalma Avila

Patricia Dahan

Diego Mautino

Stylios Moriatis

Glauca Nagem

Nicol Thomas

Maquette et mise en page

Álvaro Astudillo

NOTE

la responsabilité des traductions pour les travaux publiés ici a été laissée à l'initiative des auteurs eux-mêmes, de sorte que si le lecteur ne trouve pas certains textes traduits dans chacune des cinq langues qui composent l'IF c'est qu'ils n'ont pas été envoyés par leur auteur pour publication.

EDITORIAL

ROSA ESCAPA
RAMON MIRALPEIX

Dans cette nouvelle publication de Hétérité vous trouverez presque tous les travaux présentés à la X^{ème} Rencontre de l'IF-EPFCL qui a eu lieu à Barcelone du 13 au 16 septembre 2018. Ces travaux ont été sélectionnés parmi les propositions que nous avons reçues, propositions qui ont dépassé de loin la possibilité pour les organisateurs de leur faire une place dans le temps imparti de la Rencontre.

Le thème de la Rencontre, “Les avènements du réel”, nous a permis d’avoir dès le premier instant, à Medellin en 2016, beaucoup de choses à dire. Nous avons été très touchés par ce thème, nous sommes une fois de plus retournés aux textes, nous nous sommes posés des questions, habitués comme nous le sommes, par Lacan lui-même, à lire et parler de l’avènement du signifiant, l’avènement du désir ou l’avènement du sujet... c’est à dire, les avènements “dans” le réel mais pas “du” réel.

Deux brèves références sur le thème, dans La Troisième et dans Télévision, se sont révélées suffisantes pour commencer à approfondir la perspective de la clinique psychanalytique comme une clinique de l’avènement du réel. Les pré-textes que nous avons publiés sur le réseau pendant les deux ans qui ont précédé la Rencontre nous ont accompagnés dans ce travail préparatoire d’élucidation des concepts, depuis celui d’avènement proche de celui d’évènement, jusqu’aux différentes acceptions du réel que l’on trouve dans ce que nous a légué Lacan. Finalement la question qui a traversé ce travail préparatoire pour donner lieu aux textes présentés à la Rencontre était : dans le cadre du discours analytique, quel est le réel ou les réels qui

advient, ou pas, et quels sont leurs effets ? Ou, dans quels changements, dans quelles transmutations, dans l’ordre de l’économie du désir, pouvons nous lire les effets du réel advenu ?

Il s’agirait donc de considérer des concepts classiques comme le traumatisme originel ou le symptôme mais à la lumière des élaborations postérieures de Lacan sur les nouages, en particulier ceux du réel et du symbolique, pour aborder la fonction de l’analyste de contrer le réel qui touche le sujet, dans la cure. Ceci étant le pivot de la direction de la cure, s’ouvrirait alors la possibilité de donner lieu à une nouvelle écriture du réel qui advient pour l’analysant, permettant la fin de l’analyse, moins marquée par l’apparition d’un signifiant que par un *effect*, des *effects* qui peut être rendent compte de la structure touchée par un réel, ce qui met une limite à la référence à la chaîne signifiante.

Nous disions au début que dans ce recueil vous trouverez presque tous les travaux qui ont été présentés à la Rencontre de Barcelone. Ceux de la demi-journée sur “La politique de la psychanalyse et l’Ecole” n’y sont pas car la demi-journée n’était pas prévue avant cette initiative, née du CRIF, pour ne pas laisser passer l’occasion donnée par la Rencontre de nous accorder un temps pour traiter et débattre in situ des questions auxquelles notre époque nous convoque collectivement.

Avant de laisser la place aux textes, nous saluons déjà, après cette dernière Rencontre, celle qui nous attend à Buenos Aires avec le titre “*Traitements du corps à notre époque et dans la psychanalyse*”, en juillet 2020, où nous aurons l’occasion de nous retrouver pour continuer à avancer.



PRÉ-TEXTE |

1 Avènement du réel

COLETTE SOLER

Je profite de ce premier pré-texte que m'ont demandé les deux responsables du RV 2018 à Barcelone, pour réfléchir à la problématique du thème que nous avons choisi.

Le mot avènement désigne un moment d'émergence, un moment d'apparition de quelque chose d'inédit, qui peut être prévu, avènement au trône de Louis XIV ou avènement d'un nouveau régime politique, qui peut aussi être simplement attendu, comme dans l'usage messianique, avènement du sauveur ou de la fin des temps, mais qui peut aussi advenir en surprise. N'est-ce pas, par exemple, le cas de l'avènement du freudisme à la fin du XIXe siècle. La nuance là est intéressante : on ne parlerait pas de l'avènement de Freud, mais du freudisme, oui et il n'était guère prévu et encore moins attendu.

Alors avènement de réel ? L'idée commune, même celle reçue de la transmission lacanienne, ce n'est pas que le réel puisse advenir. Plutôt serait-il pensé comme l'impossible à éviter pour les parlants qui sont pétris d'imaginaire et de symbolique. Cette définition, impossible à éviter, la plus large qui soit, divise déjà le réel en deux parts. D'un côté, le réel qui ne doit rien au symbolique, un Tsunami, tout autant que la *sex ratio* dont Lacan a fait si grand cas, sont de ce genre, disons globalement le réel de la nature où de la vie. Mais l'impossible à éviter ne s'y réduit pas car de l'autre côté, il y a aussi le destin - c'est le mot dans notre civilisation pour l'impossible à éviter - que nous fait le langage.

Depuis toujours on l'a décliné en terme de malheur, d'impuissance et d'impossibilité, et on l'a imputé aux dieux et au péché. Lacan, lui, y a reconnu l'effet de la structure de langage sur le vivant, ce que j'ai appelé les négativités de la structure. Mais c'est oublier que les béances introduites par le langage dans le parlant sont grosses de tout autre chose que de cette malédiction : de toutes les possibilités d'invention et de création que l'on a longtemps subsumés sous le terme de «sublimation» et dont l'humanité se fait une gloire. Dès «La question

préliminaire», Lacan ne disait-il pas d'ailleurs que «La fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole.»

Or quand il emploie l'expression «avènement du réel» - il ne dit pas de réel, ni de réels - dans *Télévision* et dans «La troisième», il parle dans les deux cas des effets de la science. Alunissage d'un côté, et de l'autre production de nouveaux plus de jouir dans le capitalisme que la science conditionne. On est bien dans la problématique de la fécondité humaine, de sa capacité à faire advenir du nouveau, à changer conjointement à la fois son être et son entourage. Certes, on n'en est plus au jour d'aujourd'hui à être si sûrs que cette capacité soit synonyme de progrès, comme ce fut la cas avec l'enthousiasme des lumières au XVIIIe siècle, et aussi avec l'attente de «l'homme nouveau» au XIXe siècle, aujourd'hui, l'histoire a montré la face sombre et sans lois de cette fécondité. Lacan, toujours à l'heure, touche là indubitablement, à ses effets... bio-politiques pour le collectif, au-delà des effets proprement individuels que la psychanalyse traite. Déjà d'ailleurs la fin du séminaire XI questionnait : qu'en sera-t-il quand tout le livre de la science sera mangé ? L'ultime chapitre n'est sans doute pas encore écrit, mais nous ne pourrions faire moins que d'en reprendre la question en 2018, à Barcelone.

Ce ne sera qu'un aspect de notre thème, car nous aurons à nous demander aussi comment advient pour chacun, ce réel que nous fait l'inconscient, longtemps nommé destin. Parlera-t-on d'un avènement du destin, sous sa face la plus sombre de malédiction ? C'est la question. Les deux termes paraissent se contredire, puisque l'avènement est événement, tandis que le destin se commente d'un «c'était écrit». Et de fait, il s'expérimente comme subi, pour l'essentiel comme répétition et symptôme, deux notions freudiennes, où Lacan lit les

1 Lacan J., «La question préliminaire [...]», *Ecrits*, Seuil, 1966, Paris, p. 535.

deux effets majeurs de l'inconscient-langage, à savoir l'inexorable rencontre manquée, et la fixation inamovible de la jouissance et de ses conditions.

Avènement de la répétition, alors ? Oui, puisque la répétition est moins *automatov*, que *tuchè*. Il faut la rencontre accidentelle au gré des épisodes de la vie, pour que la loi de la rencontre manquée adienne comme nécessaire, comme ce qui ne cesse pas. Adviene par ce qui la motive, l'insistance des signifiants de l'inconscient. J'ai rappelé le texte de 1955, disant que la fonction d'irréalisation du symbole n'est pas tout, mais j'ai laissé en suspens la suite de la phrase, qui disait, parlant du symbole. «Pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente comme il est commun, sous forme de chaîne brisée.» Et Lacan en voulait pour preuve rien de moins que les mots de l'amour à l'approche de la chose partenaire. *Télévision* dira, près de vingt ans plus tard, «bonheur», «le sujet est heureux, c'est sa définition» ironique. Il est toujours à l'heure sans e, de la répétition. C'est qu'entre temps Lacan a produit l'inconscient comme savoir, fait de signifiants-jouis dont l'insistance dans l'approche de l'Autre est bien un avènement de réel, celui du «y a pas de rapport sexuel»

Quant à l'avènement de réel dans le symptôme on le voit à l'état naissant avec la phobie, ce premier signifiant qui s'excepte des signifiants de la demande venus de l'Autre. Le cheval signifiant de Hans n'est pas un objet, Lacan l'aura-t-il assez martelé, mais il n'est pas non plus une offre de l'Autre, il est proprement un avènement, une invention, la revoilà l'invention, d'un signifiant qui «incarne» la jouissance

du «pénis traumatique»². Il assure une première coalescence de la jouissance et du signifiant. Et Lacan de dire que Freud a inventé l'inconscient, l'inconscient qu'il déchiffre en signifiants, à partir de la découverte que certains êtres font de leur propre érection à partir donc de ce premier jouir traumatique que la phobie élève au signifiant en usant de quelques éléments imaginaires de la perception. C'est très exactement l'avènement du chiffrage de la jouissance, car les phobies infantiles disparaissent mais le chiffrage, soit la substitution, continue de rêve à lapsus, dans les dites formations de l'inconscient.

Restent les fixions de jouissance du symptôme, moins éphémères, elles, où le chiffre advient comme lettre, seule à être identique à elle-même, soit hors chaîne et insubstituable, exception donc. Leur avènement est sans loi, contingent, s'exceptant des programmes du discours de l'Autre et c'est, si on en croit Lacan, ce que LOM, qu'il écrit en trois lettres et qui se fabrique entre symbolique et imaginaire, a de plus réel.

Dans tous les cas le réel qui advient, que ce soit pour le collectif ou pour chacun, est un produit de cet étrange capacité de LOM à faire langage de tout, des mystères d'une nature qui le dépasse et que la science cherche à maîtriser, autant que de la chose jouissance qui l'étreint dans le particulier des cas et qui est justement le moteur des langues en constante évolution. Le psychanalyste s'en sert, mais à quelle fin? •

² Lacan J., "Conférence à Genève", 1975, in le Bloc note de la psychanalyse, n° 5.

2 Trauma: Évènement et avènement du réel

SANDRA LETICIA BERTA

Lorsque nous avons décidé de travailler sur l'avènement du réel pour notre prochaine rencontre internationale, je me suis aussitôt interrogée sur les incidences cliniques de ce titre. J'avais fait des recherches pendant plusieurs années autour du trauma et immédiatement a surgi une question : si nous considérons la dimension de la Tuche dans le trauma, y-a-t-il une différence entre l'évènement traumatique et l'avènement du réel ? Je vous propose mes réflexions.

Dans l'histoire de la psychanalyse, l'évènement traumatique a donné lieu non seulement à la découverte de l'inconscient mais aussi à la distinction entre évènement traumatique et structure du trauma au sens de trou et qui s'écrit $S(\mathbb{A})$ tel que Lacan l'a proposé à la fin de son enseignement. Le passage de l'évènement traumatique au *troumatisme* oriente la direction de la cure dans chaque analyse. L'élaboration de savoir sur l'instant de Tuche fait du trauma l'indice d'un réel indécidable.

Dans ce mouvement qui va du trauma au *troumatisme*, nous distinguons quelques conceptions de la temporalité : celle de l'après-coup (*a posteriori* / *nachträglich*), celle de l'acte qui privilégie la coupure topologique, et celle du nouage borroméen. Chacune compte avec la temporalité logique proposée par Lacan : instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure.

Dire avènement du trauma plutôt qu'évènement traumatique peut être utile pour détacher l'instant traumatique en le différenciant de son élaboration. C'est une nuance sur laquelle je reviendrai. Dans notre communauté, nous avons parlé de l'évènement de jouissance du signifiant 1, du passage de la Tuche comme évènement de jouissance et des uns de la répétition. Il me semble qu'en ce sens, évènement et avènement sont synonymes, tel que nous pouvons le voir dans le dictionnaire. Cependant, l'avènement met l'accent sur la survenue et pas seulement sur les différents traits de l'évènement.

D'autre part, si nous nous référons à l'avène-

ment, il nous faut distinguer deux acceptions dans l'enseignement de Lacan : avènement du sujet et avènement du réel. Ce ne sont pas les seules mais ce sont les plus significatives. La notion « avènement du sujet » est contemporaine de ses élaborations sur le symbolique et elle a été éformalisée avec les opérations de causation du sujet : aliénation et séparation¹.

Je rappelle brièvement que dans l'aliénation, avec le *vel* de la disjonction exclusive, le sujet choisit la pétrification ou le sens. Dans l'antériorité logique de la causation du sujet, la seconde opération porte sur la séparation dont l'effet est l'objet a^2 , le sujet entrant dans la métonymie de la chaîne signifiante (S1-S2).

On peut ajouter qu'ensuite, le *vel* de la disjonction exclusive sert à signaler la division du sujet et la jouissance. Ici, ce qui est accentué c'est le signifiant joui, la substance jouissante qui est finalement ce qui advient du réel si nous considérons le S1.

De fait, nous pouvons lire la contingence de l'avènement de réel avec un signifiant S1 dans les opérations de causation du sujet et aussi dans l'écriture du nœud borroméen.

L'avènement du réel en tant qu'irruption de S1 se réfère au sujet et aux élaborations sur le parlêtre. Les deux suivent la même logique mais du point de vue de la temporalité, il me semble que la causation du sujet met l'accent sur l'après-coup traumatique évoquant un réel qui reste comme limite, extime, tandis qu'avec le nœud et sa cardinalité, l'avènement du trauma est noué. Le 1 du traumatique est 3 : réel, symbolique et imaginaire. Là, l'expression « l'avènement du réel » peut convenir au trauma borroméen, indiquant que le trauma survient noué.

Entre les années 1974 et 1975 on peut trouver

¹ Lacan Jacques, *Séminaire livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p.19

² Lacan Jacques, *Le Séminaire La logique du fantasme*, 16 novembre 1966

une distinction entre l'avènement du réel et l'évènement du dire qui requiert la temporalité du nœud. Dans le séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, Lacan inclut l'évènement du dire comme écriture du nœud, en distinguant l'évènement symbolique, réel et imaginaire³. Un passage a attiré mon attention: "L'évènement, lui, ne se produit que dans l'ordre du symbolique. Il n'y a d'évènement que de dire⁴." C'est précisément le temps pour écrire le nœud du dire, nœud du parlêtre qui se fait du trauma borroméen.

Poursuivons sur l'expression « avènement du réel » dans La Troisième.⁵ Dans cette conférence, contemporaine au séminaire XXI, Lacan dit que l'analyste relève de l'avènement du réel, tel que Colette Soler l'a souligné dans son livre *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*⁶ et dans le premier Pré-texte de la Rencontre de Barcelone 2018. Après cette affirmation, Lacan se réfère à l'interprétation comme équivoque et à *lalangue* qui se sédimente comme détritrus de l'inconscient d'une expérience qui laisse un savoir comme solde. L'interprétation opère avec *lalangue*, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage. Cela signifie que l'interprétation opère avec les Uns de jouissance pour que le parlêtre se fasse du borroméen.

3 Lacan, Jacques, *Le séminaire, livre XXI, Les non-dupes errent*, 18 décembre 1973.

4 Lacan, Jacques, *Le séminaire, livre XXI, Les non-dupes errent*, 15 janvier 1974 (publié sur Staferla)

5 Lacan Jacques, *La troisième*, 1er novembre 1974

6 Soler, Colette. *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*. Cours 2015-2016. Paris: Éditions du Champ lacanien. Collection Études, Octobre 2016, p. 170.

Si le trauma est avènement noué au S1, irruption du réel, ceci est la preuve clinique que le trauma est nouage d'un réel. Bien que pour le trauma *avènement* et événement soient synonymes, on peut donc trouver une nuance. Accentuer l'avènement du réel du signifiant traumatique n'est pas sans conséquence puisqu'il transforme l'*après-coup* en acte et en temps logique noué. D'ailleurs les considérations sur la *motérialité* propres au nœud borroméen ont des incidences sur le sens d'après-coup, *nachträglich*. Dans la clinique il faut forcer (*forcing*⁷ mathématique) la parole dans sa motérialité pour *lire dans ce qu'on entend* et produire une écriture. Ce n'est donc pas la même chose chercher le sens d'un événement et cibler le sens joui d'un savoir. Cela ne signifie pas se passer du fantasme car la clinique serait impraticable, mais se mettre à disposition "de ce qui fait fonction de réel dans le savoir⁸." Ces dits de l'évènement traumatique évoquent l'avènement d'un dire et le réel noué qui ex-siste au sens(absens).

Finalement l'avènement du réel du trauma nous convoque à penser la clinique borroméenne, en considérant l'inconscient réel et le trou dans le savoir. Une fois encore, parler du trauma en psychanalyse c'est parler de psychanalyse. Ce n'est pas par hasard que la question de Freud sur le trauma a donné lieu à la découverte de l'inconscient. •

Traduction de Manel Rebollo et Lydie Grandet.

7 Lacan, Jacques (1976-1977). *Le séminaire, L'insu que sat de l'une-bévue s'aile à mourre*. 19 avril 1977.

8 Soler, Colette. *Lacan, l'inconscient réinventé*. Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 19.

3 Avènement du réel

RITHÉE CEVASCO

L'expression "avènement" du réel peut soulever des interrogations. Quelle distinction faire entre avènement au singulier et au pluriel? Événement(s) et pourquoi pas "manifestations du réel"? Comment ne pas évoquer par ailleurs le contrepoint fréquent chez Lacan entre "le symptôme comme événement de corps" et l'angoisse comme "avènement du réel"?

Je me réfère à ce qu'a indiqué C. Soler, puisque c'est à elle que nous devons la présentation du sujet de notre rendez-vous : ainsi qu'elle l'a précisé à plusieurs reprises, avènement a le sens de quelque chose d'attendu et de plutôt désirable. Le terme peut donc prendre une valeur positive.

Je mets donc en relief la question suivante : que peut-on attendre comme avènement du réel à partir d'une psychanalyse? Lacan a parlé de son attente d'un possible avènement à la fin de l'analyse : celui d'un nouveau signifiant, une invention - vidant ce terme de toute prétention -, un signifiant qui provienne de chacun, singulier donc.

On trouve l'expression "avènements du réel" dans *"Télévision"* et dans *"La Troisième"*. Cependant Lacan l'utilise aussi dans d'autres contextes. Pour n'en citer qu'un : "l'avènement du sujet réel" qu'il mentionne au cours de son Séminaire 6, *Le Désir et son interprétation....*, sujet auquel nous nous confrontons dans l'expérience comme "déjà advenu" dans le passé, étant à l'origine même de sa production.

Quant au "du réel", j'entends le "du" comme un partitif en français. L'usage de l'article neutre "lo" en espagnol est bienvenu en cette occasion, me semble-t-il, car il évite de parler "del - de El- real".

Et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, il me semble que nous nous référons à un "champ du réel", plus large donc que le réel circonscrit par la pratique analytique : réel de la science, de l'art, de la politique et même quelquefois réel de la jouissance de l'être vivant.

Le terme de réel est porteur, donc, d'un sens différentiel. Il dépend des pratiques qui le cernent

(terme que l'on pourrait affiner avec l'écriture borroméenne). Qu'il s'agisse de pratiques élucidées ou non, elles sont toujours prises dans un certain discours. Nous abordons le réel comme exclu de tout sens. Sans aucun doute! Mais que pourrions-nous dire d'un réel qui ne serait pas cerné par une pratique/discours? Le réel, dans tel ou tel autre champ, par telle ou telle autre pratique, est cerné par l'impossible (Freud l'avait bien perçu, quand il parlait de l'impossible des pratiques de gouverner, d'éduquer et d'analyser). On peut donc s'approcher avec plus de précision du réel comme ce qui constitue la limite propre à toute pratique et à tout discours. Buter sur ces limites pouvant par ailleurs induire un tournant vers d'autres virages discursifs, le réel se révélant ainsi dans les interstices de la "ronde" d'un discours à l'autre.

Ceci est valable pour la science elle-même, qui ne délaisse pas ses impossibles. Seule l'idéologie de la science (non l'ordre de ses raisons) dans son alliance avec le discours capitaliste est à l'origine de la promotion du "tout est possible" offert dans le marché des illusions de la consommation.

Par ailleurs, l'écriture borroméenne nous permet de circonscrire le réel en jeu dans le champ de la psychanalyse. Il se définit à partir du Un (celui du nombre, évidemment pas celui de l'unification du deux en un).

L'écriture du réel est double chez Lacan. L'Un du réel comme simple rond de ficelle (expression minimum appelée dans le langage des nœuds, "noeud trivial"), équivalent à celui du symbolique et de l'imaginaire. Chaque noeud trivial ayant sa consistance, son trou et son ek-sistence. Le rond de ficelle est alors la "plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou" nous dit Lacan dans *Encore*, au tout début de son aventure avec les nœuds borroméens.

Il affirme de même, et de manière insistante, que "son noeud" est réel. Il ne s'agit plus du noeud trivial, mais du borroméen - formé au minimum de trois ronds de ficelle - et, au delà, du noeud du

sinthome (avec “h”) en tant que celui-ci accomplit une fonction de nouement.

Il s’agit donc de la structure du réel du parlêtre (réel que Lacan tente d’écrire hors de toute “erre” de la métaphore, et qui, en tant que réel, ne peut être considéré comme un modèle qui s’appliquerait à...).

Le réel est donc une des trois dit-mensions du parlêtre, comme le sont le symbolique et l’imaginaire. Il s’agit là des éléments génériques de tout être parlant. Mais le réel du noeud est supporté par la modalité du nouement, par le sinthome (avec “h”) : réel singulier, propre à chacun, un par un donc.

La clinique construit sans aucun doute des typologies, c’est là sa fonction. Mais il s’agit d’une clinique que nous devons oublier à chaque nouveau cas, l’orientation par le réel visant au singulier propre à chaque analysant.

Le Réel se conjugue donc avec le Un et avec le “au moins trois...” écartant par contre le deux qui contredirait l’axiome d’exclusion (pas de rapport sexuel qui puisse s’écrire). Seul le discours analytique permet de le dévoiler, là où tous les autres discours le voilent.

Quel “avènement du réel” pourrait-on donc attendre de la psychanalyse qui ne soit lié à ce réel impossible du rapport sexuel? Soit sous la forme de la lettre du symptôme ou comme manifestation d’affects et, en tout premier lieu, l’affect privilégié que constitue l’angoisse?

Nous savons que le réel spécifique de l’analyse en tant qu’impossible se situe dans les négativités de la structure du langage : pas de métalangage, pas d’univers du discours, pas d’Autre de l’Autre au plan du langage. On peut ajouter : pas de vérité qui ne soit de mi-dire, et en outre considérer aussi le “pas tout” de l’objet “a” forcément partiel. Voilà des énoncés du “Il n’y a pas” antérieurs à la formulation, en 1967, de l’axiome qui concerne la négativité du réel du sexe : “Pas de rapport sexuel qui puisse s’écrire” (“grand secret de la psychanalyse” nous dit Lacan). Jouissance et langage se nouant donc dans ses formules de négativités. Négativités qui par contre trouvent leurs réponses positives dans les variations sinthomatiques (avec “h”) qui, leur répondant, fonctionnent comme leur suppléances.

Quant aux “avènements du réel” à partir de la pratique de la psychanalyse, une question se pose : les variations de solution sinthomatiques (avec “h”) trouvent-elles une déclinaison différentielle selon

les modalités de la jouissance sexuelle : phallique et pas toute phallique - cette jouissance autre que la phallique... si elle existait? Jouissance autre à ne pas confondre avec la jouissance de l’Autre... qui n’existe pas et qui ne fait que se manifester dans l’imaginaire des significations fantasmatiques, incarnées dans les figures primordiales du Père et de La femme.

L’élection du sexe (libérée de la signification fantasmatique de la jouissance) peut-elle être attendue comme avènement du réel de la jouissance sexuée? Si nous parlons de choix, c’est bien qu’il y a attente de quelque chose qui adviendrait de nouveau, à la différence du symptôme de jouissance comme déjà advenu et fixé dès l’enfance dans sa dimension “traumatique” dans son double versant : traumatisme sexuel et traumatisme de la langue entrant en coalescence.

L’impératif freudien, tant de fois commenté, “*Wo...war...werden*” (1) - je laisse volontairement des points de suspension au “locus” de ce qui était déjà et de ce qui devrait advenir - peut faire écho à ce quelque chose de l’ordre des “avènements du réel” visés par la politique d’une psychanalyse orientée vers le réel.

Ces avènements émergent comme effet d’un dire (ni déduit, ni induit, mais inféré à partir des dits de l’analysant au cours de la cure (2). Ce “dire” qui reste oublié derrière les dits.

A l’égard du sinthome (avec “h”) en tant que fonction de nouage borroméen, pouvons-nous attendre dans la cure une élection possible? C. Soler (3) nous suggère ceci : s’il y a élection, si nous ne sommes pas condamnés à un destin déjà tracé par les choix forcés des formations des symptômes de jouissance de l’enfance, ce choix se situerait donc sans doute au niveau du sinthome (avec “h”). Voilà donc ce qui pourrait être attendu dans une analyse.

Ce qui nous interroge en conséquence, et d’une manière qui nous concerne particulièrement, quant à l’“avènement” du sinthome (avec “h”) de l’analyste et son rapport au réel. Nous pouvons nous interroger sur le (ou les) pourquoi de ce choix, sujet classique étudié sous les formes de l’“avènement du désir de l’analyste”.

C’est un dire de cet ordre qui peut être inféré dans le dispositif de la passe et qui accompagnerait en conséquence une nomination de AE.

Depuis les “avènements” du réel à partir de l’analyse, ne pourrions-nous pas nous interroger aussi sur les modalités, ou modulations du “pas tout” dans les traversées des impossibles de

la signification, du sens, du rapport sexuel (selon L'Étourdit) et, tout particulièrement, des inférences d'un dire de "pas tout" en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique (4)?

Les formules de la sexuation, me semble-t-il, nous invitent à faire ce pas à partir de ce "quelque chose" qui peut circuler (5) entre ces quatre stances: du nécessaire et du possible qui font contradiction (négation forclusive: oui ou non) et du contingent et de l'impossible qui nous confrontent à un indécidable (oui et non; oui, mais pas tout... C'est ça, mais pas tout...plus proche de ce que serait la négation discordantielle de la grammaire française).

Dans ce contexte, je tiens à le préciser, il ne s'agit pas de reprendre l'ancien débat concernant la spécificité de l'écriture féminine, car l'écriture des femmes, ainsi que leurs témoignages de passe, ne sont pas forcément ceux dont on peut attendre un dire du "pas tout". Il ne s'agit pas non plus de la "féminisation" du monde analytique ou mondial, et encore moins - cela va de soi - d'une supposée "féminisation" de l'analyste homme.

Il s'agit de la circulation entre le côté gauche et le côté droit des formules de la sexuation qui brise tout ancrage dans la "thouthomanie" de l'universel de la normalité (norme mâle, nous dit Lacan) et d'inférer le Dire du "vrai trou" de la structure du parlêtre.

Tout Dire est existentiel et contingent, mais le Dire de L'Un, le Dire de l'Un-sinthome (avec "h") peut se décliner selon d'autres modalités de dire. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il y aurait un UN- DIRE-AUTRE, de cette jouissance autre qui répond à une logique du pas tout, car nous retournerions certainement à la fermeture du discours sur la sexualité qui reconduirait au "deux" complémentaire du rapport qui n'existe pas.

La question donc pourrait être formulée ainsi : quelle connexion entre l'UN-Dire du sinthome (avec "h") et le "pas tout"?

J'ai simplement voulu soulever quelques arêtes possibles des multiples interrogations auxquelles nous convoque le sujet des "avènements du réel" pour notre prochain Rendez-Vous à Barcelone.

Nous n'attendons pas de l'analyse l'avènement du messie! Par contre pouvons-nous en attendre l'avènement d'une éthique (elle aussi vidée de

toute prétention) d'un dire du pas tout à laquelle elle nous invite. Avènement qui pourrait avoir des incidences au-delà de notre pratique si nous réussissons (espoir vain?) à produire un écho à notre discours dans d'autres "avènements" du réel qui s'annoncent plutôt du côté d'un totalitarisme du tout. Plus particulièrement dans le champ de la politique... et cela sans m'attarder sur le discours capitaliste promoteur des formes de "touthomanie" certainement non traditionnelles, mais ne cessant de prôner un univers de non- impossible, associé à la toute-puissance de l'idéologie de la science ne se faisant pas responsable des conséquences de son traitement -sans doute efficace- du réel. •

Références

- (1) L'expression freudienne bien connue est : *Wo es war, soll ich werden.*
- (2) Dans L'Étourdit, Lacan situe le DIRE comme effet d'une coupure. Avec l'écriture borroméenne, il met l'accent sur un DIRE qui noue, un dire nouant et nommant. Cependant plus loin (Séminaire 24, L'Insu...) il reprend la fonction de coupure sur un ou plus d'un tore des ronds de ficelle par l'opération de leur éventuel renversement.
- (3) Dans son livre "Lacan, lecteur de Joyce". (Prochaine publication en espagnol aux éditions S&P).
- (4) Notre collègue Florencia Farias, me semble-t-il, a soutenu une thèse de doctorat où elle aborde ce problème. Malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de la lire. Certainement d'autres collègues dans notre communauté y auront accès et ce sera donc là une référence importante sur cette question.
- (5) Voir le chapitre XIV du Séminaire "...ou pire". La classe de Sainte Anne sur "Le savoir du psychanalyste" du 1er Juin 1972. Lacan mentionne quelque chose de l'ordre d'une circulation (ce qui évoque sans doute la "ronde" des discours) induite par la logique instable qui fonde la partition logique de la jouissance sexuelle entre jouissance toute phallique et pas toute phallique.

4 Avènements du réel

DIEGO MAUTINO

«L'angoisse en fin de compte est le symptôme-type de tout avènement du réel»¹

Dans cette citation en exergue, «tout» est à entendre au sens de «chaque» avènement de réel, donc, avènements pluriels, puisque le réel n'est pas universel, il n'est pas un; si chacun de ses éléments est identique à lui-même, ils ne peuvent être dits «tous», il n'y a que des ensembles qui doivent être déterminés en chaque cas. Cette expression pose diverses questions, je commence avec deux : Quels sont les avènements du réel dans les discours d'aujourd'hui ? Avec quels symptômes les sujets y répondent-ils ? Une des premières définitions du réel que nous donne Lacan en 1954 est la suivante: «ce qui subsiste hors de la symbolisation»², soit hors du langage.

Qu'est-ce qui subsiste hors du langage ? Selon une indication de Colette Soler³ nous pouvons dire la matière dans ses deux manifestations, l'inanimé et le vivant; chacune constituant l'objet des deux grandes sciences que sont la physique et la biologie.

Il n'y a pas le moindre espoir d'attendre le réel avec la représentation – il subsiste hors du symbolique et de l'imaginaire – *eppur...* il y a cependant des voies d'accès. Quelles sont ces voies d'accès? Freud nous en donne un témoignage: confronté à la découverte d'une première jouissance hors langage –le trauma– l'évènement passe au signifiant et constitue un premier élément de l'inconscient-lan-

gage dans lequel s'ajouteront d'autres signifiants, condition pour l'invention de l'inconscient. C. SOLER nous indique qu'on pourrait discuter autour de l'usage du terme «avènement» à propos de l'accès via le trauma et dire tout autant «évènement» d'un réel, puisqu'il ne constitue un avènement que lorsque s'y ajoute l'apport signifiant; ainsi, l'avènement proprement dit pourrait être: l'invention freudienne de l'inconscient et l'avènement de la psychanalyse comme nouveau discours.⁴ Premier exemple qui prouve «l'efficace du sujet»⁵ qui n'est pas seulement effet du langage et du discours mais aussi fécondité d'invention d'Un-dire.

L'expression «avènements du réel»⁶ est utilisée par Lacan à propos des effets de la science; il écrit qu'il faut prendre en compte le réel parce que «les faits de l'inconscient»⁷ touchent au corps et indiquent que «l'analyste loge un autre savoir, à une autre place»⁸ tandis que les faits de la science abordent la matière comme «savoir dans le réel [... et c'est] le scientifique qui a à le loger.»⁹ De quel réel parle-t-il? Il le dit en suivant: «Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir: il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger. L'analyste loge un autre savoir, à une autre place, mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte.»¹⁰

L'indication que le scientifique ait à le loger évoque un lieu... et le lieu renvoie aux quatre lieux dans lesquels les discours se constituent grâce à la permutation des quatre termes impliqués dans la

1 LACAN J., La Troisième. Il s'agit du texte de l'intervention de Lacan à ROME, le 1ernovembre 1974, lors du VII^e congrès de l'E.F.P. (29/10-03/11) Une première version fût publiée dans les Lettres de l'Ecole Freudienne en 75, N°16, p. 177-203. « La Troisième » in « Intervenciones y textos », 2, Manantial, Buenos Aires, 1988, p.87.

2 LACAN J., Réponse au commentaire de Jean HYPPOLITE sur la Verneinung de Freud, 1954, Ecrits, Seuil, p. 388

3 SOLER C., *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, Cours CCP-Paris 2015-2016, Éditions du Champ lacanien, Collection Études, Paris 2016, p. 169.

4 SOLER C., *Avènements du réel...*, op. c., p. 170.

5 LACAN J., La science et la vérité, Ecrits, Paris, Seuil, p.877 [Ce passage manque dans la traduction en espagnol]

6 LACAN J., Télévision, Autres Ecrits, Seuil, Paris, p.536

7 LACAN J., *Psicoanálisis Radiofonía & Televisión*, Traduction et notes d'Oscar Masotta, Editorial Anagrama, Barcelone, 1977, p. 123. *Otros escritos*, Paidós, Buenos Aires, 2014, p. 563. Sources: *Radiophonie, Scilicet 2/3*, Editions du Seuil, Paris, 1970, Télévision, Editions du Seuil, Paris, 1974.

8 LACAN J., Note italienne, Autres Ecrits, op. cité, p.308

9 LACAN J., *ibid.*

10 LACAN J., *ibid.*

structure du langage. L'affirmation «il y a du savoir dans le réel» rend nécessaire l'interrogation sur ce savoir. Qu'est-ce qui le caractérise? Il faut encore davantage en dire quelque chose lorsque Lacan avance: «l'analyste loge un autre savoir», ce n'est donc pas le même. Fréquemment, Lacan parle du savoir de la science comme d'un savoir qui repose entièrement sur le Un. «Le un et le nombre, avec l'idée, que les formules de la science sont inscrites dans le réel [...] par quoi on peut concevoir qu'avec les formules mathématiques on construise des techniques qui permettent de maîtriser le réel physique. En tout cas, le savoir de la science est un savoir qui forclôt le sujet.»¹¹

Le nombre, le plus réel du langage?

Lacan parle d'«avènements» du réel –dans Télévision et dans la Troisième– à partir de considérations sur les effets de la science: alunissage d'un côté et de l'autre, production de nouveaux plus-de-jouir. Pour le premier, le réel qui subsiste hors de la symbolisation, la matière, se révèle sujet au nombre comme si la nature s'inscrivait en langage mathématique. Il dit: «Ceci s'affirme de ce que le discours scientifique réussisse l'alunissage où s'atteste par la pensée l'irruption d'un réel. [...]Le discours politique –ceci est à noter– entrant dans l'avatar, l'avènement du réel, l'alunissage s'est produit...»¹² Ceci emporte des effets de jouissance, pouvoir de domination et expansion, introduisant des considérations sur la jouissance qui reste «une» et ne fait pas couple. Lacan revient à cet Un lorsqu'il introduit la lettre –identique à elle-même – nécessaire parce que «c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel.»¹³

En ce qui concerne l'usage du terme «avènement» pour l'accès au réel dans la coalescence du nombre et de la matière peut-être pourrions-nous appliquer à la science ce que nous disions pour la psychanalyse, soit pour qu'il puisse être considéré comme «avènement du réel» faudrait-il que s'y ajoute la coalescence du nombre et de la substance jouissante. Alors, l'avènement proprement dit serait la coalescence nombre-matière plus la coalescence du nombre et de la substance jouissante.

Le symptôme et le réel

A partir de cette distinction entre deux réels, relevés à travers deux accès différents, et considérant que la science n'est pas sans effet dans le champ de la jouissance, notre rendez-vous international pourrait nous permettre d'ouvrir des questions comme: Avec quels symptômes les sujets répondent-ils? Le savoir de la science est au service du pouvoir –politique et économique– et, bien qu'il soit loin d'atteindre son objectif, il finance la production de nouveaux plus-de-jouir. Loin d'atteindre son objectif, c'est le diagnostic que fait Lacan, du fait de l'impossible suture du corps parlant qui «se met en croix»¹⁴ dans le programme de «l'apathie du bien universel»¹⁵ de la science et en même temps, c'est ce qui laisse place au discours analytique. La science fait rêver et Lacan évoque alors la science-fiction pour montrer son envers, lorsque les mêmes biologistes sont pris d'angoisse en se confrontant à la capacité de produire des bactéries tellement fortes qu'elles pourraient «nettoyer toute l'expérience sexuée en nettoyant le parlêtre.»¹⁶ Paradoxalement donc, la biologie atteindrait son objectif à condition de détruire la vie même. Les avancées scientifiques en temps de guerre font la preuve d'une voie problématique de la fécondité humaine qui, face à de telles atrocités, ne nous laisse pas si sûrs que la science soit synonyme de progrès.

En ce qui concerne l'impossibilité –face au pouvoir d'un certain réel à préciser en chaque cas– Lacan pronostique l'échec de la science, cependant il avance, en considérant les succès et les échecs de la psychanalyse en tant que symptôme, en tant que recours pour traiter ce qui ne va pas dans la vie de...chacun.

«L'angoisse, symptôme» en exergue pourrait alors s'entendre comme signe d' «avènement du réel». L'alunissage, les missiles et les gadgets rencontrent les limites du calculable lorsqu'il s'agit du sexe, aucune équation du couple «[...] dans le champ du désir [...] il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre»¹⁷ ni de la jouissance opaque propre au symptôme de chacun. Le symptôme de jouissance –pour un parlêtre qui se situe déjà dans

11 SOLER C., *Commentaire de la «Note Italienne»* de Jacques Lacan, Edizioni Praxis del Campo lacaniano, Roma, 2014, p. 40.

12 LACAN J., *Télévision* in *Autres Ecrits*, op. cit., p. 536

13 LACAN J., *La Troisième*, op. cit.

14 LACAN J., *La Troisième*, op. cit.

15 LACAN J., *La Troisième*, op. cit.

16 LACAN J., *La Troisième*, op. cit.

17 LACAN J., *Le Séminaire*, livre VIII, le transfert, Seuil, p. 464

la langue- vient du réel¹⁸ doublement: 1) du réel d'il n'y a pas de rapport sexuel du fait de la prise de la parole sur le corps et 2) du réel des Uns de jouissance opaque du symptôme qui y suppléent.

Le Un et le champ de la bipartition

L'avènement du réel, en ce qui concerne le symptôme –défini pour «la façon dont chacun jouit de l'inconscient»¹⁹ est un «Un» de jouissance ou un «Un» joui, pas n'importe lequel, dont le sens ne compte pas. A partir d'un premier avènement de réel, Freud a inventé la psychanalyse, elle-même un avènement, un nouveau savoir-faire avec l'irruption de jouissance. Que fait la psychanalyse face au réel du symptôme ? Elle recourt au sens c'est-à-dire au signifiant; mais chaque signifiant, outre son sens, est aussi un «un» de pure différence, chiffre 1, hors sens. Les deux dimensions, le sens et le chiffre, sont présentes dans chaque signifiant, enlacées et hétérogènes. Ainsi, lorsqu'on parle du signifiant joui dans la coalescence, de quelle jouissance s'agit-il? Deux jouissances sont nouées: celle du sens, parce que les mots ont un sens, et celle du Un, du chiffre qu'est chaque signifiant, que Lacan nomme jouissance phallique. Chaque signifiant n'a pas le même sens, mais c'est le même réel en tant qu'un de pure différence. Ainsi, le signifiant joui implique une jouissance double, bipartition de la jouissance entre le sens joui et la jouissance du chiffre qui supporte les signifiants, hors du signifiant, réel. Lacan situe les deux jouissances disjointes dans la mise à plat du nœud borroméen, mais elles sont nouées dans chaque signifiant, puisque chacun véhicule en même temps la jouis-

sance du sens et la jouissance du Un, hors sens. Dans cette perspective, la jouissance du Un phallique véhicule la jouissance du sens.

L'avènement supposerait donc la conjonction d'un réel hors symbolique avec le langage et ses Uns. Pour la psychanalyse, le réel hors symbolique qui la concerne est la part de vie affectée par la jouissance du vivant en tant qu'être sexué. Au niveau des espèces dites supérieures, la substance jouissante est bipartite, distribuée selon la *sex ratio*, qui est une donnée de la vie liée à la reproduction par les voies du sexe et qui conduit à l'impossibilité d'établir un rapport entre les deux,²⁰ lorsque le Un s'articule, ça ne fait pas deux. «Yad'l'un» insiste Lacan, et donc, outre le fait d'évoquer le «Il n'y a pas» du rapport sexuel, il note qu'autour du Un tourne la question de l'existence. Colette SOLER²⁰ indiquait le «Un-dire» comme le «Un» supérieur au sujet, qui constitue en ensemble chaque sujet, ensemble de chaque un, unique en son genre. Un-dire de l'Un qui seulement dans l'analyse a quelque chance de démontrer qu'il n'y a pas de jouissance du deux. Que peut-on espérer d'une analyse? La satisfaction qui marque la fin avec un changement de goût? Une satisfaction singulière avec un changement de poids dans la balance des satisfactions entre la vérité et le réel ? La perspective d'un avènement de réel dans une analyse n'introduit-elle pas la nécessité du dispositif de la passe et de l'Ecole qui par ce truchement, réunit ce que Lacan appelait « les épars désassortis »? •

Traduction : Lydie Grandet

18 LACAN J., *La Troisième*, op. cit.

19 LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXII, R.S.I., inédit, leçon du 18 février 1975

20 SOLER C., « L'Un tout seul et ses liens »Rendez-vous international de l'IF., Medellin, juillet 2016 à paraître dans *Hétérité* n°12.

5 Les avènements du réel dans la clinique psychanalytique et dans la civilisation

SILVIA MIGDALEK

La conférence de J. Lacan, « La Troisième », s'est tenue à Rome en 1974 dans le cadre du VII^e Congrès de l'École Freudienne de Paris. Lacan assumait également l'ouverture et la clôture de ce Congrès, qui dura quatre jours. Nous disposons de certaines interventions choisies pour publication dans les Actes de l'École Freudienne (1).

Pour beaucoup -je m'y compte- la décennie des années 70 fut riche en événements politiques sensiblement marquants... Peu de temps avant, les événements de mai 68 s'étaient faufilés dans le Séminaire 17. Les étudiants ont alors interpellé Lacan, qui n'évita pas les questions pointues formulées par les « révoltés »; qui plus est, il y répondit fermement: « (...) je vous dirais que *l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez.* »(2)

Durant ces années et dans mon pays, l'Argentine -plus précisément le 24 mars 1976- s'ouvrit la période la plus noire de notre histoire: un coup militaire instaura une dictature qui mit en place un plan sinistre de disparition de personnes, de séquestrations, de tortures, d'appropriations d'enfants qui furent donnés à des amis du régime ou à d'autres personnes qui « innocemment » avaient choisi de s'en tenir à une position de négation ne voulant rien savoir de l'horreur... de l'avènement d'un réel qui s'était installé dans le collectif social pour plusieurs années. Encore aujourd'hui y, il est porteur de caractéristiques qui ne cessent de produire leurs effets.

Par ailleurs, durant ces mêmes années, la psychanalyse lacanienne connut une très forte expansion en Argentine, expansion qui garde heureusement toute son actualité.

Nous sommes plusieurs collègues à penser que la multitude de groupes d'étude de Freud et de Lacan en expansion à cette époque s'étaient transformés presque en l'unique lieu-refuge où il était possible de s'entretenir de sujets ne pouvant le faire

nul part ailleurs car, en effet, comme cela va de soi dans un état dictatorial, le climat dominant était celui de la peur et d'un état de soupçon généralisé. Beaucoup d'analystes durent chercher ce refuge du côté d'un éventuel asile politique, ou bien d'un exil forcé et pendant longtemps demeurèrent dans la clandestinité.

Ces quelques références historiques me semblent nécessaires pour aborder notre sujet de travail pour Barcelone 2018: « Les avènements du réel et la psychanalyse ». Le terme avènement entretient un rapport évident avec le temps: il provoque toujours un effet de rupture de la temporalité homéostatique de la série. On pourrait parler alors d'une sorte d'entonnoir temporel, qui surgit après-coup selon la modalité d'une « fidélité non désirée ». Il surgit dans le transfert, et en dehors de lui, et fait ainsi irruption dans la vie d'un sujet.

À la suite de certains attentats terroristes, où dominent la terreur et le facteur surprise, on a pu vérifier que des personnes s'étant trouvées à proximité de l'événement de l'explosion et qui ne sauvèrent leur vie que par miracle, tombèrent ensuite dans une sorte de désorientation spatio-temporelle, errants et perdus pendant des heures avant de retrouver les coordonnées habituelles de leur réalité.

L'avènement est toujours de l'ordre de l'émergence. En espagnol, le terme a deux significations. D'une part, il renvoie au verbe « émerger* », par exemple émerger de l'eau et aussi bien sourdre. D'un autre côté, le nom « émergence » vise l'accident ou bien l'événement qui surgit d'une manière non prévue... on parle alors, par exemple, d'un « état d'émergence »** . Colette Soler le signale: un avènement peut être quelque chose que l'on attend ou quelque chose d'imprévu, de nouveau, de non attendu.

Retournons aux circonstances de «La Troisième», texte qui d'une certaine manière est une introduction au séminaire RSI de 74-75. Lacan donne une conférence de presse qui nous permet

de situer pleinement une des arêtes de notre sujet concernant les avènements du réel. Il avait alors mis l'accent spécialement sur la dimension du réel de la science et de ses conséquences quant à la subjectivité. Ses réponses sont pointues et elles provoquent par moments un certain effet de réveil; nous pouvons aujourd'hui y lire une valeur anticipatoire surprenante.

A la série des impossibles freudiens, éduquer, gouverner et analyser, il ajoute la position du scientifique, « *La science a une chance, c'est une position impossible tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée.* » (3). Le seul petit « bourgeon » dont nous disposons c'est que de temps en temps les scientifiques s'angoissent, ce qui nous indique une certaine piste. La psychanalyse émerge corrélativement à une certaine avancée du discours de la science et Lacan, évoquant « *Malaise dans la civilisation* », affirme que la psychanalyse est un symptôme qui a partie liée à ce malaise. Il ajoute: « (...) *le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel* » (4). En ce qui concerne la psychanalyse il affirme également qu'elle se trouve dans un moment de mutation, car « *Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en reste là. Il est là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse. A force de la noyer dans le sens, (...)* » (5).

La psychanalyse, à partir de l'événement Freud dans la culture, avec sa découverte de l'inconscient, nous offre un nouveau traitement du réel. Freud et son dire qui vise à « ça (qui) doit advenir ».

Je propose de scander le titre de notre Xe Rencontre, en prenant d'un côté le syntagme

« avènements du réel » au pluriel, comme il a été présenté dans les prétextes ayant déjà circulé et, d'autre part, la psychanalyse en tant que concernée par ces avènements, dans sa pratique clinique, ainsi que par ce qui est véhiculé dans les discours de la culture et de son malaise.

Enumérons donc, d'une manière non exhaustive et purement indicative, quelques modes d'avènements du réel convoqués fatalement par notre pratique clinique: les marques de la fixation de jouissance traumatique dans leur irréductibilité, la viscosité et l'inertie de la libido du symptôme, l'angoisse, l'irruption de la répétition dans sa dimension de *tyché*, la mise en cause de l'objet « a » dans le discours analytique à la place de l'agent ce qui permet de faire tomber les voiles des identifi-

cations, voiles dont le propre transfert paradoxalement aura permis l'installation, pour un certain temps, via le sujet supposé savoir; finalement, un S1 au lieu de la production, par la voie du désir de l'analyste comme « *désir d'obtenir la différence absolue, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir* » (6).

L'analyse, comme le propose Lacan dans le Séminaire XI, suppose un certain courage, car elle conduit, comme aucune autre pratique ne le fait, à l'os du réel. La psychanalyse dépend du réel, de celui qui surgit au cours d'une analyse comme de celui qui provient de la science et de la technologie dans la civilisation.

Quant à nous, pratiquants de la psychanalyse, il nous revient de soutenir le discours de l'analyste en cette époque du capitalisme quand précisément le réel ne va pas dans le sens de la promotion des liens sociaux. Notre politique doit y répondre et sans méconnaître ses suites, elle doit continuer à parier en faveur du lien social inédit inventé par Freud: le lien analyste/analysant qui comporte l'avènement de ce lien qui ne trouve aucun modèle parmi les liens communs que nous entretenons avec nos semblables.

C'est, peut-être, par cette voie, que Lacan aspirait à ce que la psychanalyse puisse dire quelque chose de nouveau en ce qui concerne l'amour, en postulant l'avènement d'un nouvel amour qui ne renierait pas le réel de l'impossibilité de l'écriture du rapport sexuel.

Signalons que si Lacan évoquait en 1974, les 20 ans de « sa première », « La Conférence de Rome » de 1953, notre rendez-vous à Barcelone pourrait lui aussi marquer les 20 ans de la création de L'Internationale des Forums du Champ Lacanien, à savoir la mise au premier plan de la clinique de la jouissance et du réel qui la traverse. Cette fondation a trouvé son origine dans la mise en question d'un mauvais usage du Un entraînant une politique orientée vers une pensée unique dans l'institutionanalytique.

Ce sont là des signifiants qui nous représentent encore actuellement.

Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais nous consacrerons aussi une demi-journée à débattre autour de la politique du champ lacanien aujourd'hui. Quels ont été ses effets? Quels ses résultats? Sans oublier de porter notre attention, car c'est là un point important, aux particularités des différentes zones de notre ensemble international.

Les graves crises politiques, sociales et idéologiques qui dominent actuellement notre monde du capitalisme globalisé peuvent en partie être lues à partir des puissants outils conceptuels de la psychanalyse. Freud et Lacan se sont sans doute occupés suffisamment de la relation entre la psychanalyse et la politique. Pour nous, analystes du champ lacanien, il s'agit de la politique de la jouissance dans la diversité de ses nouages. Par son caractère entropique, la jouissance constitue une sorte d'économie politique et de ségrégation inhérente à la structure du parlêtre. En effet, la jouissance est ségrégative, elle est séparatrice. Ce n'est pas la même chose que le racisme ou la discrimination.

Lacan affirmait que l'inconscient, c'est la politique. L'analyste travaille dans son cabinet avec cela et avec l'objet « a » comme semblant. Hors cabinet, il peut soutenir telle ou telle autre position idéologico-politique, et même de manière plus ou moins fanatique, mais à la condition que cela n'interfère pas son écoute. Une collègue me disait aujourd'hui qu'elle ne prenait pas en analyse des patients « gorilas », terme qui dans l'argot local est utilisé pour désigner quelqu'un situé très à droite. Je pense que notre politique du traitement du réel de la ségrégation dans l'institution analytique doit cependant être subordonnée à la politique de l'être ensemble séparés qui est celui de nos épars-desortis.

Le réel de la science et la ségrégation

Les lieux où Lacan signale ce qui du réel peut advenir sont nombreux. Dans la « Proposition d'octobre de 1967 » adressée aux analystes de l'École, il s'occupe aussi de cette question et il nous avertit en ce qui concerne le réel de la science. 50 ans se sont écoulés depuis ce texte fondateur de nos principes et on ne peut pas ne pas s'étonner de ce pouvoir d'anticipation que nous avons déjà mentionné. Je cite : « Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent » (7).

Aujourd'hui, nous sommes face aux neurosciences qui délaissent totalement, dans leurs versions les plus radicalisées, la dimension du sujet; elles sont par ailleurs un puissant allié du « puissant » marché capitaliste des laboratoires. Lacan en parle aussi dans la Proposition où nous lisons :

« Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure

des procès de ségrégation. » (8). Par ailleurs et en vertu des effets d'universalisation de la science, il envisage certains réaménagements des regroupements sociaux, conséquence même de cette universalisation.

Et puis Lacan signale « trois points de fuite », sorte de projection de notre horizon, qu'en tant qu'analystes nous devons maintenir dans notre perspective et dans nos préoccupations, mettant en jeu la psychanalyse en extension, noué cependant à la béance de la psychanalyse en intension.

Lacan situe alors la troisième incidence provenant du réel et l'associe au camp de concentration et à la ségrégation. Il convoque les analystes à s'en occuper, sans détourner le regard du réel de la ségrégation dans le groupe analytique lui-même et dans la civilisation. Il est intéressant de se souvenir qu'en ce qui concerne la ségrégation, Lacan reconnaît la fraternité comme une de ses formes les plus nettes; si nous évoquons avec tant d'insistance que nous sommes tous des frères, c'est bien parce qu'en partie, nous ne le sommes aucunement...

Nous devons maintenir dans notre horizon le réel de la science et de la technologie de notre temps, et ne pas méconnaître ses nouvelles formes pouvant opérer sur des formations inédites dans leur incidence subjective se jouant à travers l'offre de nouvelles jouissances ainsi qu'à travers la prolifération des gadgets offerts à la consommation.

Dans « Malaise dans la Civilisation », Freud pensait que cette soumission aux avancées de la science et de la technologie ne constituait pas en soi une avancée pour le bien-être de l'humanité. La psychanalyse doit faire son *aggiornamento* et dialoguer avec les discours en place, notre devoir étant de ne pas les ignorer. La science avance de manière inexorable, même si elle ne sait pas où elle va. Lacan l'affirme : ses effets sont en général considérés comme providentiels, et l'on part de la prémisse qu'ils vont dans le sens d'offrir un bien-être à l'homme. Il ne s'agit pas de s'opposer à cela et de prôner les bénéfices qu'entraînerait un retour à l'âge de pierre. Il s'agit de réfléchir sur ses effets, comme Freud et Lacan l'ont proposé... car ils transforment la subjectivité de notre temps et le sujet doit toujours y faire face à partir d'une position éthique, comportant donc un jugement intime, une décision et un choix. C'est là où le discours de l'analyste pourrait bien avoir une incidence.

Le réel produit par la science, est-ce le même que celui de la psychanalyse? On peut en discuter. Cependant on peut convenir que la jouis-

sance est le réel de la psychanalyse, avec laquelle nous opérons et nous intervenons, en produisant des mutations, des transformations, des être mutants, habitants d'un monde qui ont le privilège, ou le malheur, d'une certaine condition d'extra-territorialité. •

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. J. Lacan, VIIe Congrès de l'Ecole freudienne de Paris, Rome, 31 Octobre-3 Novembre 74.
2. J. Lacan, Séminaire XVII, L'Envers de la Psychanalyse, Editions du Seuil, 1991, page 239.
3. Op.cit.: VIIe Congrès de l'Ecole freudienne de Paris, Rome, 31 Octobre-3 Novembre 74, Conférence de presse du Dr. Jacques Lacan au

- Centre Culturel français, Rome, le 29-10-74.
4. Ibid.
5. Ibid.
6. Jacques Lacan, Séminaire XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1973, page 248, 246-64.
7. Autres Ecrits, Proposition sur le psychanalyste de l'école, Seuil, Paris, 2001, page 252.
8. Ibid., page 257.

(N de T)

* En français, plutôt « surgir ».

** En français, plutôt « état d'urgence »

Traduction de l'espagnol: Rithée Cevasco

6 Politique du réel?

PATRICIA MUÑOZ

Il y a là évidemment quelque chose qui est exactement ce qui fonctionne dans tout agrégat humain, ce qui se produit du fait que le recrutement, enfin, les êtres réels dont il s'agit, se situent dans ce réel au nom de principes qui sont tous différents de ceux qui ont constitué auparavant une classe. Et le fait que cette classe, même en gardant le même nom, est habitée par un tout autre type d'individus, est susceptible de changer tout à fait, non pas certaines structures fondamentales, mais la nature du discours¹

J'essaie de trouver un point de jonction entre le thème de notre X^e Rendez-vous international « Les avènements du réel et le psychanalyste » et le thème du débat proposé par le CRIF sur l'actualisation de la politique du Champ Lacanien, à l'occasion des 20 ans de l'IF : un nouage entre la politique de l'institution, la politique de la cure et son incidence dans la politique du social.

À la suite, je prendrai les deux versions, orale et écrite, de La proposition que Lacan fait à son École et qu'il mettra ensuite en rapport avec les faits de mai 68, car je considère qu'il y a là une position politique qui découle de l'expérience psychanalytique.

Lacan prend la topologie du plan projectif et nous indique que c'est dans l'horizon même de la psychanalyse en extension où se noue le cercle intérieur que la psychanalyse en intention trace comme *béance*. Il centre cet horizon en trois points de fuite perspectifs, chacun appartenant à l'un des trois registres : Symbolique, Imaginaire et Réel. Il nous dit que notre expérience se constitue dans la collusion de ces trois registres dans l'hétérotopie.

« Il s'agit de juxtaposer dans un lieu réel plusieurs espaces qui seraient normalement ou devraient être incompatibles, en générant ainsi un espace autre déter-

miné par la manière même dans laquelle se produit la collusion des registres, auxquels répondent chacune de ces facticités.²» Je reprendrai la troisième facticité, le troisième point de fuite, celui que Lacan appelle « facticité réelle, trop réelle ³ » qui s'exprime avec le terme très parlant de « camp de concentration⁴ » sur lequel dit-il que les penseurs « ont vagué de l'humanisme à la terreur ⁵ ». Il nous dit que ces camps de concentration sont précurseurs de ce qui va se développer comme conséquence du ré-ordonnement des groupes sociaux par la science et l'universalisation (*).

Nous voyons dans ces développements de Lacan un nouage que je considère plus évident dans la version orale de *La proposition* ; un nouage qui, dans les développements ultérieurs, a également son centre dans l'objet a. Lacan nous dit : « Désigner la forme du *zéro* est essentiel, qui, (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir (...) si l'on ne sait pas dire quelle structure logique y supplée « au centre » (terme ici approché), n'importe quoi peut y venir – (et les discours sur la bonté).⁶ » Il s'agit de la *béance* à constater, à préserver et à accepter, comme noyau du réel impossible. Huit intérieur qui noue extension et intention.

Il est important de signaler que c'est dans la même période que Lacan va énoncer sa notion de « Champ Lacanien », champ des jouissances – à distinguer du champ de l'inconscient freudien- ce nouveau champ connecté à la production théorique sur les discours, qui passe du champ restreint de la cure analytique à l'approche du collectif, en articulant de ce fait le sujet

2 Clara Cruglak. *Sobre la Proposición del 9 de octubre (Sur la proposition du 9 octobre)*. http://www.efbaires.com.ar/files/texts/TextoOnline_2013.pdf.

3 Jacques Lacan. Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école, d'après Scilicet n° 1, 1^{er} trimestre 1968, Champ Freudien, Seuil, Paris, pp. 14-30.

4 Ibid.

5 Ibid. (*) Michel Bousseyroux nous propose des références très importantes concernant la position de Lacan face au discours universitaire, à cette époque. Chapitres I et II de *Penser la psychanalyse avec Lacan*. Éditions Érès. 2016.

6 Ibid.

1 Jacques Lacan. Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre 1973 (après-midi), parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n° 15, pp. 185-193.

individuel au monde dans lequel il s'inscrit, à partir de ce que lui enseigne l'expérience analytique.

Que pouvons-nous dire qui vienne de l'expérience analytique ?

Actuellement, le débordement du réel pronostiqué par Lacan est patent⁷, avènement du réel dont dépend l'analyste et qu'il se doit de contrer. Le discours capitaliste soutenu par la science est un discours qui laisse les sujets avec leur jouissance solitaire et sans possibilités de faire lien social. En outre, il affecte le statut des sujets car il les utilise en les laissant en position d'objets. De plus, il rejette tout ce qui se rattache à l'amour afin de produire un retour dans le réel sous forme de solitude, d'ennui et de violence.

De sorte que nous voyons également que ce que Lacan appelait science-fiction dans *La troisième* n'est plus fiction de nos jours, c'est parmi nous. Je considère que cette prédiction s'est vérifiée et que cela ne nous a pas amenés à « l'apathie du bien universel » mais à la conjonction de Kant avec Sade. Colette Soler « la volonté de jouissance de Sade - cette volonté sadienne d'une jouissance non sublimée - donne la vérité de Kant... le monde de la loi kantienne finalement produit la même chose : à vouloir chasser la jouissance, on obtient le même résultat que celui qui la poursuit inconditionnellement »⁸. *Il y a incontestablement aujourd'hui un pousse à la jouissance.*

Comment comprendre l'affirmation de Lacan : « la mission de l'analyste est de contrer le réel »⁹? Lacan nous mettait en garde lorsqu'il disait que les camps de concentration étaient précurseurs de ce qui nous attendait. Nous avons vu les effets du discours capitaliste et de la science qui produisent la plainte et l'insatisfaction, la clameur, qui pour la psychanalyse sont structurelles et indestructibles. Elle les prend comme des faits existants, c'est sa manière de faire face au réel ; nous savons que son avenir en dépend.

À propos, Lacan répondait ainsi à ceux qui disaient qu'il était toujours pessimiste¹⁰: « c'est que l'homme

a toujours su s'adapter au mal»¹¹ et il poursuivait en disant : «Le seul réel concevable auquel nous ayons accès est précisément celui-ci, il faudra s'en faire une raison»¹². Il nous dit qu'il « ne se range pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés»¹³. Je crois que c'est précisément ce que Lacan fait dans ses réflexions théoriques, conférences et écrits, en particulier dans la période à laquelle je me réfère qui va de *La proposition* jusqu'à *La troisième*. À strictement parler, nous savons que la psychanalyse n'offre pas des solutions aux problèmes sociaux ; néanmoins, elle a une incidence au niveau collectif via la médiation de l'individuel. Jacques Lacan l'appelle un « poumon artificiel »¹⁴.

En effet, l'épigraphe avec laquelle nous commençons notre pré-texte, tout en faisant référence aux institutions analytiques, est applicable aux autres discours et aux individus qui s'y réfugient. L'effet d'une psychanalyse, bien que ce soit au un par un, leur permet d'affronter d'une manière autre ce qui ne va pas, le réel impossible, et produit des effets dans le discours dans lequel ils habitent du fait que le discours analytique met en lumière le réel non collectivisable.

Nous nous confrontons à un impossible, ce réel qu'il faut ratifier car « la clameur » ne fait que confirmer son impossibilité. Dans le texte de *La troisième*, Lacan amène les trois catégories, Symbolique, Imaginaire et Réel, et au moyen de l'onomatopée, il évoque son transgresseur théorique, en revenant toujours sur les mêmes sillons, faisant de cette manière « disque », « discours » et « dit ». Elle revient et c'est toujours la première.¹⁵

Lacan le disait ainsi dans l'entretien à Rome dont j'ai fait allusion : il faut se faire une raison, et je crois que nous pouvons le dire avec Colette Soler : obstination, persévérance, insistance¹⁶. •

Traduction : Vicky Estevez

7 Jacques Lacan. *La troisième*. 7ème Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome. Conférence parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n°16, pp. 177-203.

8 Colette Soler. *La troisième de Jacques Lacan*. Séminaire de lecture de texte 2005-2006, Collège clinique de Paris. p.108.

9 Jacques Lacan. *La troisième*. 7ème Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome. Conférence parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n°16, pp. 177-203.

10 Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal Panorama (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974. Cet entretien a vraisemblablement eu lieu en français, a été traduit en italien, puis retraduit en français ici même (ALI).

11 IBID

12 IBID

13 IBID

14 Lacan J., « L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue », Déclaration à France Culture 1973, publicado en «Le Coq-Héron», 46-47, 1974, pp. 3-8 (www.valas.fr/Jacques-Lacan-Declaration-a-France-Culture-en-1973,083).

15 Colette Soler. *La troisième de Jacques Lacan*. Séminaire de lecture de texte 2005-2006, Collège clinique de Paris. p11.

16 Ibid.

7 Le re-avènement du réel

COLETTE SOLER

Lacan a évoqué certains avènements du réel qui sous les effets de la science et de ses pouvoirs techniques changent notre réalité sociale, autant d'ailleurs que les gloses qui les accompagnent dans la culture.

Pourtant ce n'est pas là, selon moi, l'objet de notre RV pour les 20 ans du Champ lacanien. A «avènements du réel» notre titre a ajouté le psychanalyste. Or, le psychanalyste n'a en principe qu'une politique, celle de la psychanalyse, car son objet est la clinique des sujets sous transfert dans le discours analytique. C'est là que nous devons interroger ce qui y advient du réel et qui pourrait intéresser notre moment de la civilisation

– si nous savons nous faire entendre.

Ces avènements du réel se sont formulés déjà dans la psychanalyse sous la plume de Freud et de Lacan, mais avec d'autres mots, il suffit de les y reconnaître pour savoir de quoi nous aurons à nous entretenir durant ce Rendez-vous. Ces mots ne sont pas si nombreux : traumatisme à l'origine de toute névrose dit Freud, castration sans recours, encore dixit Freud, et la vie amoureuse faite de répétition, tuchè, et symptôme, fixation, je les ai déjà évoqués.

Tous ces termes concernent le statut des jouissances du parlant soit ce que Lacan a nommé «champ lacanien», dont chaque sujet ne peut éviter de faire l'expérience dans ce qu'il appelle sa vie, mais dont l'analyse fait irrémédiablement prendre la mesure à chaque analysant.

Tous véhiculent le dire de Freud, énoncé en condensé par Lacan, «il n'y a pas de rapport sexuel».

Tous désignent un réel qui tient, selon l'hypothèse lacanienne, au corps de jouissance affecté par le langage.

Or, c'est un réel déjà advenu pour chaque analysant qui arrive et qui vient dire que ça n'a pas fait pas bonheur, malédiction plutôt, selon Lacan. En effet, ce que l'analyste reçoit en premier c'est la plainte tumultueuse qui répond à ce réel advenu.

Notre question porte donc sur le discours analytique lui-même.

D'abord sur les occurrences cliniques particulières de ce réel que l'analyse permet de recenser autant que sur les réponses que chaque analysant y a apporté.

Ensuite sur les transformations que l'analyse même y apporte. De ce réel déjà advenu du trou-matisme, l'acte analytique n'en assure-t-il pas le ré-avènement sous transfert ? C'est ce qui a été approché de façon confuse, donc inexacte, dans l'histoire de la psychanalyse avec l'idée de la cure rééditant les conditions de la névrose.

Alors, question : si la clameur névrotique des sujets a répondu au premier avènement traumatique du réel ne peut-on pas espérer que le deuxième, celui qui ré-advient dans l'analyse et qui éclaire le premier, puisse donner au sujet l'occasion de prendre courage, autrement dit de renoncer à sa plainte pour faire face au destin que lui fait son inconscient ?

S'il y parvient peut-être pourra-t-il tenter de transmettre dans la passe quelque chose de ce qu'il a rencontré et appris en propre, mais qui vaut aussi pour d'autres. Car tel est la portée politique de la passe de Lacan : témoigner du réel qui advient à chaque parlant. Ce réel ne connaît ni les frontières, ni les cultures, il est l'objet même du message universel de la psychanalyse, tant qu'elle ex-siste. •

8 Violenter la barrière de la pudeur: l'avènement du réel du sexe¹

SUSAN SCHWARTZ

Qu'est-ce que l'image de Venus, ou aussi bien celle de Lolita, peuvent enseigner aux analystes, Lacan demande en 1961, dans la dernière leçon du Séminaire VIII, *Le transfert*. Il parle de la relation entre l'objet du désir – le trait essentiel dans l'expérience analytique dans ses fonctions comme objet partiel et obturateur fondamental – et son effet libidinal par rapport au narcissisme et à son noyau central. Le phallus est ce autour de quoi l'investissement maximum est conservé et l'objet partiel est éliminé, laissé en blanc dans l'image investie. Dans ce contexte il introduit la Vénus de Botticelli, la forme éblouissante de la déesse « sortant de l'onde, corps érigé au-dessus des flots de l'amour amer ».² Au sein de cette image de la beauté, érigée à l'acmé de la fascination du désir, dit-il, il y a un blanc. Lacan modifie l'équation de Fenichel, *Girl=Phallus*, pour montrer que là où l'image est investie avec toutes les attirances, avec les pulsions qui la cernent, le phallus est là en tant qu'il n'est pas là. À ce titre, il est le pivot dans la constitution de tous les objets du désir. Comme Lacan le constate dans « La signification du phallus », la problématique du phallus est intrinsèque à la sexualité féminine, et cela il le conduira à la conceptualisation du pas-tout et l'Autre jouissance du Séminaire XX, *Encore*.

La question de Lacan paraît continuer sa discussion sur la beauté comme barrière au réel, dans la forme éblouissante d'Antigone, dans le Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*. Ce n'est pas seulement la beauté d'Antigone qui nous fascine, mais elle est « la vraie barrière qui arrête le sujet devant le champ innommable du désir radical pour autant qu'il est le champ de la destruc-

tion absolue ».³ La beauté est une barrière que, dans une analyse, le savoir-faire de l'analyste vise à violenter. Lacan donne aussi à la pudeur la fonction d'une barrière au réel et il fait plusieurs fois référence à la pudeur en tant que ce qui voile et, en même temps, à ce qui attire le regard sur ce qui est voilé. Par dessus tout, la pudeur est une barrière au savoir inconscient. Dans le Séminaire VII il dit, « l'omission de cette barrière, qui garde l'appréhension directe de ce qu'il y a au centre de la conjonction sexuelle, me paraît à la source de toutes sortes de questions sans issue, et notamment concernant la sexualité féminine ».⁴

Il fait des remarques sur la fonction de la pudeur en 1974, dans le Séminaire, « Les non-dupes errent » par rapport à *L'éthique*. En rejetant l'utilité du bien, du vrai et du beau – les « corps glorieux » qu'on voit célébrer en art – il affirme que dans l'expérience analytique, la vérité, dans la mesure où on peut la dire, est que le corps va à la jouissance et que le sexe est précisément lié à la mort du corps. Il pose la question si son nœud borroméen nous permettra d'aller au delà de « ce tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort ».⁵

Le fait que le réel rende impossible l'écriture du rapport sexuel indique qu'il faut qu'il y ait trois pour faire le deux de l'amour. Et le fait que le non-rapport est la limite du symbolique, et ainsi tout ce qui est signifiable, mis en évidence dans le discours analytique où la relation entre l'analyste, à la place du support de l'objet à, et l'analysant, le sujet divisé, est aussi impossible. L'objet *a*, en tant que cause du désir est précisément ce qui n'est ni représenté ni specularisé dans le sujet. Il est réel, extime, la part de son être la plus cachée. Lacan indique cette dimension non-signifiable et

1 Dans « Au delà du principe de plaisir » Freud dit que la traumatisme implique qu'une barrière, autrement efficace contre l'excitation de dehors, a été violenter.

2 Lacan, J., *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre VIII, Le transfert* 1960-1961, Paris, Éditions du Seuil 2001, pp. 453-54.

3 Lacan, J., *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960, Paris, Éditions du Seuil, p. 256).

4 Ibid, p. 345.

5 Lacan, J., « Les non-dupes errent », leçon du 12 mars, 1974. Inédit.

toujours traumatique quand il parle, dans la deuxième leçon de « Les non-dupes errent », d'une « horreur froide » du savoir inconscient devant lequel le discours analytique ne recule pas. C'est le « traumatisme » qui est constitutif du sujet dans la collision entre le corps et le langage.

Lacan fait un constat énigmatique dans la leçon du 12 mars 1974 : «... la seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel comme je l'énonce, c'est la pudeur. » Étant donné que, pour Lacan, la vertu est une notion antithétique à la psychanalyse dans son lien au Bien,⁶ est-ce de l'ironie de sa part ? Je ne pense pas. En tant qu'affect, la pudeur est ambiguë parce qu'elle attire le regard sur ce qui est caché, comme je l'ai dit plus haut, mais elle est aussi la limite qui doit être violée en analyse. C'est dans ce contexte que je pose cette question : le mouvement contemporain, #MeToo, peut-il dire quelque chose aux analystes en termes de conséquences cliniques à l'égard de l'avènement du réel dans la confrontation traumatique du sujet, le sujet féminin en particulier, à la différence radicale du sexe ? Certes, ces belles femmes – qu'on connaît en tant qu'images et qui ont été choisies, par les médias, pour jouer des rôles héroïques, courageux – était initiées aux rites d'Hollywood au moment où un Silène ithyphallique ou un autre les a attrapées par surprise. Elles parlent de la peur, la colère et de leur impuissance. Mais que soutient cette rage ? Un psychanalyste pourrait indiquer l'effet de ravage : leur castration irrémédiable et l'effet traumatique sur le corps de la jouissance qui expose la limite du pouvoir signifiant du phallus. Car il n'y a aucun recours pour la fille-phallus, éblouissante, ou celle qui contient l'objet algamatique quand on est l'objet de la jouissance de l'Autre. Le réel advient. Le trou qui est alors apparu est couvert maintenant par les semblants : victime, vengeresse.

Les mots anglais « *indecent exposure* » et « *sexual assault* » sont, tous les deux, traduits en français par « attentat à la pudeur ». Dans le monde anglophone, la publication, tous les jours depuis octobre dernier, des détails salaces de tels incidents et la chute d'hommes puissants ont eu un effet qui est apparu dans le transfert de plusieurs de mes analysants, masculins et féminins, et dans des modes de réponse obsessionnels ou hystériques. Il y a eu une sorte d'après coup par procuration où des associations à des avènements

du réel dans le passé ont été produites par une réaction personnelle à un événement dans le présent. L'angoisse a été l'affect prédominant – pas sans objet, dit Lacan, mais avec un trou dans la signification – accompagnée par culpabilité, honte, poussé à expulser ou détruire l'autre troublant, compulsions à avouer ou gêne autour de ce qui avait été déjà exposé concernant la sexualité de l'analysant. De tels affects ont été efficaces dans les analyses comme indications de symptôme et l'abord au réel. Même où il y avait de l'inhibition à cause de la perception soudaine de l'analyste en tant que juge, le traitement a profité de la perlaboration. Pourtant, Lacan dit dans la leçon de 12 mars, le bien dire est suffit à choquer « mais ça ne viole pas la pudeur ».

Contrairement au mouvement parallèle en France, #balancetonporc, le titre même, « #MeToo est une invitation à s'y identifier. Il y a, dans l'horreur que ces jeunes femmes expriment, une expression contemporaine de la confrontation traumatique avec le réel du sexe qui a eu un effet social marqué. De même, il y a une tentative de couvrir ce réel avec des histoires dramatique de toutes personnes qui s'en réclament. La troisième forme de l'identification de Freud dans *Group Psychology and the Analysis of the Ego (Psychologie des masses et analyse de Moi)* nous offre-t-elle une perspective ici ? Il parle de la formation du symptôme à partir de l'identification qui n'est pas fondée sur la relation d'objet mais par « *mental infection* » – l'expression de Freud – en raison de la possibilité de désir ou un désir de se mettre dans une telle situation ; identification par le symptôme comme marque de la coïncidence entre deux Moï.⁷ Pour Lacan, la troisième forme d'identification de Freud met en évidence le désir de soutenir le désir « au point d'identification purement imaginaire dont l'hystérique reste captif, pour ce que son fantasme en implique l'engluement ».⁸ Et cela donne aux analystes une orientation : le fantasme qui soutient le désir tente de faire exister le rapport sexuel et il doit être traversé.

Peu après ses références à la pudeur et au non-rapport sexuel Lacan dit que, « l'amour est passionnant » mais seulement si on suit les règles du jeu.⁹ Pourtant, on ne connaît pas les règles, on doit les inventer en se servant du discours ana-

6 Lacan, J., *L'éthique*, op cit., p. 339.

7 Freud, S., *Group Psychology and the Analysis of the Ego*, SE XVIII, pp. 105-06.

8 Lacan, J., *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 639

9 Lacan, J., « Les non-dupes errent », leçon du 12 mars, 1974.

lytique. Le réel ex-siste parce que il n'y pas de discours sur la jouissance – le corps est une substance jouissante et il jouit plus ou moins bien. En conséquence de ce fait même, le réel de la jouissance requiert le nœud, le nouage avec le symbolique et l'imaginaire. Dans une analyse, la fonction de la barrière de la pudeur est d'être un indicateur

de ce qui est caché, de marquer avec un croix le lieu où se trouve le trésor inconscient : le point où la pudeur est affrontée et où le réel ré-advient. Peut-être que c'est la raison pour laquelle Lacan joue sur les mots dans son titre : « les non-pudes errent ». Une plaisanterie bien sûr, mais dont l'intention analytique est sérieuse. •

9 Du réel advenu par l'analyse

ELISABETE THAMER

« *Deviens qui tu es, quand tu l'auras appris* »

Γένοι' οἷος ἐσσι μαθών.

“*Werde, welcher du bist, erfabren.*”

PINDARE, *PYTHIQUES*, II, VERS 72

Je rebondis sur une question qui a été posée par Rithée Cevasco et par Colette Soler, respectivement dans les *Pré-textes* 3 et 7, et que je reformule de la façon suivante : Y aurait-il avènement – ou plutôt ré-avènement – du réel *dans* et *par* une analyse ? Si oui, comment cela arrive-t-il dans une pratique de parole ? Quelles en sont les conséquences ?

Dans le compte rendu du séminaire « ...ou pire », Lacan affirme que le dispositif analytique – inventé par Freud – est un procédé « dont le réel touche au réel ». Or, si le dispositif analytique est, d'après Lacan, essentiellement celui de l'association libre, on doit admettre que cette pratique de parole comporte, dans son propre exercice, l'avènement possible d'un certain réel. L'affirmation de Lacan peut s'éclairer par le mathème du discours analytique qu'il a articulé, et qui inclut notamment deux impossibles. L'un, celui du « *réel qui touche* », est écrit dans la partie supérieure du mathème, entre a et S, et décrit le procédé analytique : l'objet cause la parole analysante, n'arrivant pourtant pas à dire son objet ni à colmater la division du sujet. L'autre, celui du « *réel touché* » par l'analyse, est écrit dans la partie inférieure avec la barrière qui sépare vérité et production (S2 // S1). Le S1, que l'on considère comme signifiant premier, signifiant-maître ou lettre jouie, ne rejoindra pas le S2, que l'on considère comme signifiant second ou comme savoir. Cela nous montre que le discours analytique lui-même installe, au cœur de l'expérience, les conditions de possibilité pour qu'un certain réel advienne dans et par l'analyse.

Est-ce cela pour autant essentiel pour la fin de l'analyse ?

Dans les années soixante-dix, Lacan redéfinit le symptôme et l'inconscient, déplaçant leur noyau dur vers le réel : « le symptôme, c'est du réel ». L'intérêt de ce changement de cap est alors clinique et concerne au premier chef la fin de l'analyse et la passe. Comment l'analyse parviendrait-elle à « toucher au réel » sinon par un nouvel avènement du réel, cette fois-ci advenu dans la cure ?

Une analyse ne peut évidemment pas rééditer ou revenir sur un avènement du réel préalable à celle-ci. Elle ne peut pas non plus lever ce qui est *Urverdrängt* ni libérer l'accès à la lettre du symptôme coalescent, ce qui, par définition, me paraît impossible. Ce dont il s'agit, c'est que l'analysant puisse arriver à saisir, par l'analyse, que c'est bien le réel qui est au cœur de son symptôme ainsi que des autres formations de son inconscient. Pas d'analyse finie sans que l'analysant ait pu éprouver (et prouver) que le substrat de son inconscient est réel, y compris donc celui du symptôme réfractaire au déchiffrage.

Cela n'est pas une mince affaire, car l'être parlant a toujours eu propension à donner du sens à tout ce qui lui arrive, à déchiffrer ses rêves, des témoignages anciens abondent dans cette direction (cf. la satire */sa-Tyr* d'Alexandre ou les *Discours sacrés*, d'Aelius Aristide). Ce sont autant d'exemples qui corroborent ce que Lacan a affirmé, dans le même compte rendu, à savoir, que l'inconscient a dans le symbolique « sa matière préformée ». Le défi de l'analyse est alors celui de répondre différemment à la demande d'interprétation, à la demande de sens, c'est-à-dire d'interpréter autrement, de façon à couper net, à la fin, ce « tourbillon de sémantophilie » dont le sujet est épris.

Selon les indications de Lacan, confirmées par certains témoignages de passe, le savoir inconscient propre à l'ICSR, c'est-à-dire hors sens, est un savoir *qui se manifeste*. Il se manifeste comme hors sens dans le temps restreint de sa propre manifestation, soit dans un laps de temps réduit, comme un éclair, car il n'y a pas de fréquentation possible de ce réel.

Que ce savoir se manifeste veut dire qu'il échappe, pour la première fois, aux élucubrations interprétatives hystorisantes de l'analyse.

Ce moment réalise à la fois une coupure avec le sens et avec le savoir supposé à l'analyste. Je situerais là le fruit du discours analytique car, en mettant un terme aux attentes transférentielles, cet avènement du réel promu *par* l'analyse ouvre le chemin vers l'identification au symptôme, autrement dit à ce qui reste à supporter.

L'inconscient a toujours été tout autant « réel », du début à la fin de l'analyse, le problème étant que l'être parlant transforme toutes ses jouissances en sens. D'où la dimension non programmable par la structure du discours analytique quant à la fin de l'analyse, car chaque sujet a plus ou moins propension à jouir du sens et de la quête de la vérité.

Ce retour au hors sens, éphémère certes, marque néanmoins un point de non-retour de la demande analysante et dont les effets se trouvent du côté du sujet : surprise joyeuse, déflation irrévocable de la joui-sens. C'est cela qui fait preuve de fin, et non les élucubrations que l'on peut en tirer.

Ce ré-avènement du réel dans l'analyse, du fait d'éclairer la réelle nature du précédent, *traumatique*, renverse le symptôme-type qui lui est corrélé : point d'angoisse sinon d'affects réjouissants, qu'on les appelle enthousiasme, satisfaction, joie... Autant d'*effects* positifs qui, affectant le sujet et son corps, font signe que l'analyse est finie. Le sujet pourra enfin laisser au réel ce qui appartient au réel. •

Références

1. Pindare, Pythiques II, vers 72 ; trad. allemande Friedrich Hölderlin, dans *Sämtliche Werke und Briefe*, v. 3, Berlin, Aufbau Verlag, 1995, p. 278.
2. J. Lacan, « ...ou pire » [Compte rendu], dans *Scilicet 5*, Paris, Seuil, 1975, p. 6 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 548.
3. J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Scilicet 1*, Paris, Seuil, 1968, p. 51 ; dans *Autres écrits*, op. cit., p. 351.
4. J. Lacan, *Le Séminaire « RSI »*, inédit, leçon du 19 novembre 1974.
5. Pour le rêve d'Alexandre, voir S. Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. J. Altounian et al., PUF, « Quadrige », p. 134, note 2 ; Aelius Aristide, *Discours sacrés*, introd. et trad., A. J. Festugière, Paris, Macula, 1986.
6. J. Lacan, « ...ou pire » [Compte rendu], dans *Scilicet 5*, Paris, Seuil, 1975, p. 6 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 548.
7. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Scilicet 4*, Paris, Seuil, 1973, p. 51 ; dans *Autres écrits*, op. cit., p. 494
8. Voir J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi) », dans *Lettres de l'École Freudienne*, 1975, n° 15, p. 69.
9. Pour le néologisme « effect », voir C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. VIII.

10 Les inférences du pas tout dans la clinique et dans l'énonciation

CARMEN LAFUENTE

« Tu m'as satisfaite, petithomme, tu as compris, ce qu'il fallait »

JACQUES LACAN, *L'ETOURDIT*

Pour ce travail, j'ai pris comme point de départ le paragraphe suivant du prétexte de Rithée Cevalasco sur le « Dire pas tout ».

« Depuis les « avènements » du réel à partir de l'analyse, ne pourrions-nous aussi interroger les modalités, ou modulations du « pas tout » dans la traversée des murs des impossibles de la signification, du sens, du rapport sexuel (selon l'Etourdit), et, plus particulièrement les inférences d'un dire du « pas tout », en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique ?

Je propose de réfléchir dans ce prétexte sur la possibilité d'un désir pas tout, et ses conséquences dans la clinique analytique dans la fin de l'analyse.

Les dire des sexes

Comme nous le savons, dans l'inconscient il y a une seule réalité sexuelle pour laquelle la pratique analytique impose la malédiction¹ du sexe. Mais si nous suivons Lacan dans les formules de la sexualité, nous trouvons au moins deux modalités de relation au sexe. Comment pouvons-nous aborder cette réalité complexe ?

Si d'un côté l'inconscient langage ne sait rien de l'autre réalité sexuelle, celle du côté droit des formules, nous sommes amenés à penser que le « pas tout » reste hors de l'analyse. S'il y a seulement accès par la voie de l'inconscient à la jouissance phallique, alors les manifestations de la jouissance

Autre qui ne sont pas sous-estimables, ne rentrent pas dans l'analyse.

Non seulement l'inconscient existe comme savoir, mais aussi le dire qui s'infère des dits du sujet. Colette Soler nous rappelle dans son magnifique article sur le dire sexué², que Lacan dans le séminaire « Encore » dit que « seul dans le désir on peut trouver l'incidence différentielle de leur jouissance, le désir est l'incarnation distincte du sexe. Il l'introduit comme tiers entre la vérité et le réel. La signification du désir est la ex-istence et reste pour spécifier les dire des deux incarnations distinctes des sexes et questionner ce qui peut exister du dire de l'autre côté de l'Autre réalité sexuelle ».

Pourrions-nous parler d'un dire du « pas-tout », même si Lacan nous dit à plusieurs reprises que le « pas tout » est au-dehors du signifiant et que l'on ne peut rien dire de lui ? Souvenons-nous que dans le séminaire « Encore », il attire l'attention sur le fait que les femmes analystes ne disent rien sur leur jouissance ce que l'on peut attribuer à la structure de cette dernière.

Lacan n'a pas parlé d'un désir Autre, mais la question c'est de savoir comment l'Autre dans l'inscription du langage passe à l'acte de dire.

Dans l'Etourdit³, à partir de la figure de la surmoitié, dit que pour elles ex-isten les voies de leur désir. Chez les femmes donc, il n'y a pas une seule voie du désir, il y en a au moins deux, puisque nous pouvons compter celle du phallus et celle du A barré, avec laquelle la femme a plus de lien parce qu'elle est une Autre pour sa jouissance. Nous pouvons trouver des manifestations de ce dire de la surmoitié dans la clinique et l'énonciation.

Inférences du pas-tout

Je vais mettre l'accent sur quelques références

1 Lacan utilise ce terme qui a une double signification phonétique, (malédiction) et (mâlediction).

2 Soler, C. Le dire sexué ou L'Autre réalité sexuelle. Revue Hétérité N°6, Paris 2006 p.112

3 Lacan, J L'Etourdit. Autres Ecrits, Editions du Seuil

qui m'ont semblé particulièrement importantes et qui vont nous aider à élucider la question des inférences du pas-tout.

Pour commencer, nous ne pouvons pas éviter de mentionner les extases des mystiques que Lacan évoque dans le séminaire « Encore ». Je me souviens aussi des références de Colette Soler⁴ il y a quelques années concernant Ysé, le personnage principal du livre de Paul Claudel⁵ et que Lacan évoque dans le séminaire VIII en établissant un lien avec le pas-tout. Colette Soler évoque une négativité anéantisante corrélée à une absolutisation de l'amour. Elle se réfère aussi dans le même texte à la femme pauvre de Leon Bloy⁶, que nous trouvons dans le séminaire VIII.

L'opposition

Une autre proposition concernant ce dire « pas-tout », est celle que développe C. Soler dans l'article cité sur « Le dire sexué ou l'Autre réalité sexuelle ». Le dire de la « pas toute » passe par les voies d'un « ce n'est pas ça » ou « ce n'est pas tout » : C'est une non-reconnaissance dans la voie unique, qui ne s'énonce pas toujours et qui parfois s'affirme silencieusement. Plus qu'une négation c'est une formule qui sert de retranchement. C. Soler dit que « ce non, n'est pas celui de l'hystérie, ni celui du hors discours de la psychose. C'est celui de l'altérité médiatrice, toujours voisine et qui habite les fantaisies collectives remplies des fées et de sorcières. C'est l'altérité retranchée mais collée au phallique et à l'objet, que Lacan désigne avec le terme de confins.

N'oublions pas que le dire est toujours dire que non aux dits, en suspendant ce que le dit a de vrai, puisque peu importe ce qui est vrai, puisqu'on ne peut pas dire la vérité du réel.

Le non discordantiel

La vacuité de l'Autre donne un style particulier à sa relation avec le phallus, sensible dans l'énonciation des sujets féminins. Lacan l'illustre avec une figure grammaticale extraite de « Damourette et Pichon »⁷ : c'est le non discordantiel qui est différent du non forclusif de la négation en français. Ce non

discordantiel peut s'utiliser en français et aussi en catalan. Un exemple serait la phrase : je crains qu'il ne vienne. Qu'il faut distinguer d'une négation complète comme : je crains qu'il ne vienne pas. Dans le je crains qu'il ne vienne se produit une vacillation représentée par le non, on ne sait pas si le sujet craint qu'il ne vienne pas ou qu'il vienne, il y a une ambigüité.

G. Morel⁸ s'est appuyé sur le fait que Lacan réutilisa le terme discordantiel pour parler de l'énonciation chez les sujets féminins et d'une certaine position du sujet qui serait dans une discordance permanente, en montrant dans le discours féminin le dédoublement de jouissance. Lacan prend Mari-vaux comme exemple dans plusieurs de ces œuvres ; Dans « Le prince travesti » se trouve dans le discours féminin, ce type de manifestation : « je ne sais », ce qui est une confession à peine voilée et qui peut s'opposer au : « je ne sais pas » du refus de savoir hystérique. La confession voilée a une relation avec le mi-dire, avec les pas-tout. Dans le « prince travesti », l'héroïne, Hortense, n'est pas dans une position hystérique, c'est une position qui peut se dire féminine. Elle accepte ce qui lui arrive, ne s'enfuit pas, et accepte la « tyché ». Il y a néanmoins cette oscillation, cette part d'absence qui se glisse dans le discours, qui est due au fait qu'elle est structurellement divisée, elle n'est pas du tout pour lui et elle lui dit, peut être sans le savoir : « Je n'oserais pas », « Je ne donnerai pas mon accord », « Je ne saurai pas ».

L'indétermination

Dans le témoignage de passe de Camila Vidal⁹, nous trouvons un symptôme qui permet de circonscrire quelque chose de la jouissance féminine. Nous lisons : « Depuis toujours j'ai eu des problèmes pour me souvenir des noms propres, pas seulement des gens mais aussi des rues, des lieux, des titres des livres.... Ce dit symptôme me mettait dans des situations très embarrassantes... ceci m'a créé des difficultés dans ma vie quotidienne....

Le résultat de tout cela était la sensation de ne me rendre compte de rien, de ne pas concrétiser, d'être toujours sur la corde raide.

Très vite j'ai renoncé à trouver une explication aux oublis, la lourdeur du symptôme écartait toute interprétation freudienne du style du « Signorelli

4 Soler, C Le pas tout. La cause Freudienne 1991

5 Claudel P, Partage de midi. Folio

6 Bloy, L. La mujer pobre. Alfama

7 Edouard PICHON & Jacques DAMOURETTE, Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française, Editions d'Artrey.

8 Morel, G. Œdipe aujourd'hui. Séminaire théorique 1997

9 Vidal, C. Niebla. Revue Pliegues 7 FFCL- Espagne

freudien », et j'ai donc passé plusieurs années à mettre sur le compte des oublis ce désir défaillant que je m'attribuais ».

«C'est comme ne pas vouloir me soumettre au symbolique», je dis un jour à mon analyste...dans une séance après avoir relaté un incident désagréable avec quelqu'un de proche...sachant que c'est facile de se donner rendez-vous dans la cafeteria de telle rue, au lieu de ces longs détours.... qui me permettent de rester dans l'indétermination, dans la non rencontre. La simplicité c'est pour les autres, moi, je suis ailleurs.

Le fait de rester dans l'indétermination, en dehors de la jouissance phallique, ce manque de limite qui circonscrivent les noms propres, ne laisse pas beaucoup de place au désir décidé parce que tout désir fortement engagé est limité, concret »

Le ravage mère-fille et la surmoitié¹⁰

Une des questions que je veux développer, à partir de ma propre analyse est le ravage mère-fille et la surmoitié, comme manifestations de cette part Autre et la façon dont elles se sont désarticulées dans mon analyse.

Le ravage, tel que Lacan en parle dans les conférences à l'université de Yale, est une relation dévastatrice entre mère et fille qui consiste dans un état de reproche et de dysharmonie entre elles deux.

Ce n'est pas une structure généralisable à tous les rapports mère-fille. Ce n'est pas un élément structural et en s'agissant d'une manifestation de la jouissance Autre, est contingent. Ce ravage mère-fille se manifeste dans quelques femmes qui dénotent une difficulté à assumer sa position féminine avec des incidences dans son corps et dans ses relations.

Colette Soler, dans son livre « Ce que Lacan disait des femmes » dit : « N'y a-t-il pas pourtant, au-delà de cette dimension revendicatrice, la sollicitation faite à la mère de révéler le secret dernier? Pas seulement celui de l'agalma féminine, toujours phallique, mais celui de la jouissance qui ex-site mais que l'Autre ne sait pas, et pour laquelle donc, par voie de conséquence, une femme appela à l'Autre »¹¹.

10 Lafuente C. Espace Ecole. La chute de la surmoitié. Web du FPB-EPFCL

11 Soler, C. Ce que Lacan disait des femmes. Editions du Champ lacanien, Paris 2003, P223

Il y a des exemples dans la clinique des cures rigoureusement menés dans lesquelles le ravage fait son entrée. Ceci témoigne d'un réel clinique, structural qu'il faut traiter. Dans mon cas, après ma précédente analyse il y avait un reste transférentiel, surmoïque qui se manifestait comme une inhibition pour me présenter à la passe, de laquelle je faisais l'Autre coupable. Le ravage du rapport mère-fille apparaissait dans ce symptôme, où la fille attribue son manque à l'Autre maternel, symptôme qui à certains moments se transfère à la relation transférentielle et prend une forme ravageante. Une interprétation vient défaire cette plainte du sujet : « ceci est enfantin » dit l'analyste qui me permit d'entendre que j'avais perpétué cette demande de la fille à la mère en la rendant responsable de mon manque et ainsi l'espoir névrotique tomba.

La surmoitié

Dans l'Etourdit, Lacan parle de la surmoitié, un néologisme, hybride entre surmoi et ma moitié. Lacan dit que la moitié ne se laisse pas surmoiser aussi facilement que la conscience universelle. Ce n'est pas le surmoi freudien, lié à l'interdiction de la jouissance phallique, au contraire, c'est une voix féminine qui pousse à la jouissance.

Il est très important de conserver à l'esprit la logique du pas-tout pendant les analyses et pour la conclusion de la cure, c'est un moyen de traiter le surmoi qui est le pousse à la jouissance.

Dans mon cas, cette dimension de la surmoitié a été traitée par la voie de l'équivoque. Dans mon analyse j'ai relaté la mort de ma mère et les circonstances tragiques qui ont généré en moi un atroce sentiment de culpabilité. Quand elle est décédée, j'étais ces jours-là dans la maison de mes parents et je voulais aller dormir avec mon ex-copain. Ce qu'elle n'approuvait pas. Le jour de sa mort, avant de sortir de la maison elle m'a dit de loin, au travers de la persienne : « Carmen, fais ton lit ». Je ne l'ai pas vue, elle ne m'a pas vue, mais je l'ai entendue.

L'analyste a souligné le « AS », qui m'a beaucoup surpris, parce que j'avais toujours mis en lien le surmoi avec mon père. Ma mère était adorée, idéalisée, mais maintenant surgissait un autre versant de l'idéalisation, le surmoi dévorateur.

Cette nouvelle signification qui apparaît, le « as », la meilleure, laisse une ouverture à d'autres sens possibles et produit le surgissement d'un signifiant nouveau, en dehors de la chaîne, un signifiant maître, un signifiant de jouissance.

Par rapport à l'interprétation « Fais/As »¹² nous avons le double versant du désir. Le « fais » qui est un appel à l'avoir, clairement phallique et le « as » qui peut se considérer comme la transmission d'autre chose, être la meilleure en lien au féminin, mais qui s'articule avec la culpabilité et qui pourrait s'énoncer ainsi : « si je jouis, elle meurt ». Il a fallu démonter cette figure du pousse à la jouissance du Fais/As pour arriver à il n'y a pas Autre de l'Autre, à l'incomplétude et à la séparation du mortifère.

A la fin de l'analyse, après avoir épuisé la voie du sens ce « As » resterait comme lettre, identique à lui-même hors du sens, littoral entre le symbolique et le réel, où s'installe une limite¹³. Ainsi se marque de la chute de la surmoitié pour le sujet.

N Bousseyroux,¹⁴ souligne que Lacan décline les formes du dire de la surmoitié qui sont inconsistants, indémonstrables, indicibles qui réfutent l'Autre, même si peuvent aussi barrer l'Autre et le compléter. La voix du surmoi, si complète, comme si réfuter l'Autre le rendrait inconsistant, d'autant plus que l'on prend en compte le dire des femmes, qui suivent les voies logiques du pas-tout et s'inscrivent au-delà de l'Oedipe et donc au-delà du surmoi freudien.

12 En espagnol *haz* est le verbe faire à l'impératif.

13 Je remercie Trinidad Sanchez Biezma de m'avoir fait cet apport.

14 Bousseyroux, N. Réel des femmes. Revue *Pliegues*, Bibliothèque FFCL-España. P 82

Il faut se rendre compte

Le paradoxe du dédoublement féminin de la jouissance, fait que ce qui est plus visible, le rapport au phallus, ne soit pas le plus important, ni l'unique. Le roc de la castration est cerné par la relation à cette jouissance Autre qui pour être moins visible, n'en a pas moins d'effets. Il ne faut pas chercher ses manifestations dans l'inconscient mais plutôt dans le dire, dans une jouissance qu'infiltrer l'énonciation et qui peut aussi avoir des effets dans la dimension phallique, celle qui détermine le sujet.

La jouissance Autre, supplémentaire à la jouissance phallique, n'est pas un loto. C'est angoissant, n'identifie pas, dépersonnalise.

L'analyste ne peut pas nier cette « Autre réalité sexuelle » qui ne peut pas se refouler, et qui ne trouve pas toujours l'apaisement par la voie de l'amour, difficile à trouver et à conserver dans notre société actuelle. Il est nécessaire de se rendre compte de ce réel de la position féminine qui parfois se confond avec les symptômes de l'hystérie ou de la psychose en lui donnant une fausse sortie dans la cure.

L'analyste ne doit pas reculer face à ce réel irréductible qui se manifeste, peut-être plus pour la pas toute que pour n'importe quel autre, souvent avec beaucoup d'angoisse et douleur, mais qu'il faut considérer et aborder pour pouvoir accompagner un sujet jusqu'à la fin. •

Traduit par Lina Velez

11 Avènement du désir de l'analyste

JULIETA DE BATTISTA

Je vais commencer par quelque chose qui me frappa de mon expérience dans le dispositif de la passe: l'émergence de certains restes symptomatiques qui mirent en évidence une tendance à les méconnaître. Si le passage de l'analysant au désir de l'analyste touche au réel, qu'en est-il de ce qui a tendance à demeurer inconnu ou nié? Pendant le travail de l'analyse on fait face au réel en se servant du savoir inconscient jusqu'à produire son trou. La passe récupère en partie les méandres de ce parcours.

Mais dans la demande de passe on n'ignore plus que la question touche au réel, l'expérience de l'analyse a laissé ce solde. Néanmoins, le réel en jeu est à nouveau méconnu dans le dispositif de la passe.

Je crois alors qu'il y a une première décision qui concerne la demande de passe, celle de "faire face au réel", encore. Faire face à ce qui ne cessera pas d'insister malgré avoir été analysé. Faire face aux restes de l'analyse, à ce qui est resté en dehors. C'est peut-être une partie du risque que l'on prend quand on s'aventure dans cette "tentative d'appréhension"¹, qui essaye de cerner qu'est-ce qui décida quelqu'un à donner satisfaction à ces cas *en souffrance*, comme j'aime les nommer.

Ce premier pas serait celui d'une autorisation à s'historiser. Au pari pour l'historisation peut répondre une manifestation dans le réel. Le travail d'historisation produit lui aussi son trou. L'«historiole»² pourrait s'avérer plus attirante pour la transmission: les avatars de la fantaisie et ses traversées, les tournants de la comédie des sexes signés par le non rapport, la malédiction du *troumatisme*. Le réel existe au travail d'historisation où s'engage le passant et il se manifeste.

Je considère alors qu'il ne suffit pas de ce travail d'historisation, ni d'atteindre la fin de l'analyse,

pour apporter quelque lumière sur la brèche abyssale qui s'ouvre entre ce final et le passage d'analysant à analyste. Sera-t-il alors qu'il faut faire appel au deuil de la fin ou à l'identification au symptôme? De mon expérience j'en pourrais extraire que ce deuil –deuil pour la parole qui ne guérit pas du réel– n'a pas conduit au désir de l'analyste. Le désir de l'analyste ne se déprendrait pas d'une finalisation du deuil par substitution. Ce deuil pourrait aussi se muer en une porte battante ou bien faire plonger dans la dépression. Dans mon cas, ni l'identification au symptôme, ce savoir-faire, aiderait à éclairer le passage d'analysant à analyste.

De ce que j'ai pu extraire d'abord de mon expérience dans le dispositif, ni la chute du SsS, ni le démontage de l'assurance fantasmagorique, ni l'identification au symptôme, ni le deuil de la fin, permettent de cerner quelque chose de cette «autre raison». Cette raison qui peut conduire quelqu'un à se rencontrer dans le désir de l'analyste. Et non pas dans l'être analyste ou vouloir l'être. Ceci n'impliquerait pas, toutefois, qu'il n'ait pas été nécessaire d'avoir atteint la fin de l'analyse, d'avoir conclu le deuil. Seulement que cela ne paraîtrait pas suffisant. D'une analyse pourrait en résulter un analysé³ et non pas un analyste. Une fin d'analyse peut même produire un "fonctionnaire du discours analytique".⁴

En 1973 Lacan approche une condition qui essaye de saisir quelque chose du réel en jeu dans le désir de l'analyste : avoir cerné la cause de son propre horreur de savoir. Un analyste fait de cette sorte peut loger un savoir autre, un savoir pas-tout: savoir être un déchet. Mais cela non plus ne serait suffisant, Lacan ajoute "S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse,

1 Lacan, J. (1973). Intervention au Congrès de l'EFPP sur l'expérience de la passe, p. 192.

2 Lacan, J. (1973). L'étourdit. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 480.

3 Lacan, J. (1973). L'étourdit. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 493.

4 Lacan, J. (1974). Nota a aquellos susceptibles de designar pasadores.

mais d'analyste aucune chance".⁵ Le final mélancolique ne fait pas l'analyste. Avoir circonscrit la cause de son horreur de savoir touche au réel, mais il se peut que cela ne porte pas vers l'enthousiasme. Il faut pouvoir séparer le blé de la paille, mais aussi transformer la paille en autre chose.

Sicut-palea, trouver un analyste fait de ce déchet. Lacan mentionne à plusieurs reprises cette expression de Saint Thomas pour se référer à l'analyste : «Le passage du psychanalysant à l'analyste, a une porte dont ce reste (...) est le gond. (...)».⁶ Même en Télévision, Lacan essaye de situer l'analyste par rapport au saint en tant que déchet de la jouissance. Et il précise qu'y être comme déchet, ne pas faire la charité, ou plutôt "*déchariter*", permet au sujet de l'inconscient de le prendre comme cause de son désir⁷. L'analyste, déchet de la jouissance du sens, cause le désir de psychanalyse.

Quelles pourraient être alors les raisons de l'émergence de cet enthousiasme à partir de la constatation de cet autre savoir, le savoir être déchet? On pourrait peut-être l'attribuer à la fin du deuil, qui apporterait une plus grande disponibilité libidinale. Mais cela, serait-il suffisant à lui seul pour faire le pas d'occuper la place de l'analyste? Quelle mutation est mise ici en jeu pour transformer le déchet en cause analytique? Et comment s'allument ces restes, ces déchets, ces rebuts qui se décrochent du travail du savoir? En 1964 Lacan récupère la fécondité des restes dans le destin humain, à la différence de la scorie qui n'est rien d'autre qu'un "reste éteint".⁸ Le déchet n'est pas la scorie. Le discours analytique sait faire avec les restes.

L'expérience de la passe fut pour moi une opportunité de revenir sur ces restes qui, encore inconnus, se firent présents en tant que restes symptomatiques. Une opportunité de faire face à l'horreur de l'acte. Dans mon cas, le dispositif de la passe permit de recueillir une partie de ces restes pour inaugurer un autre savoir-faire avec eux qui inclue l'École. Quelque étincelle peut en émerger, dans le travail avec d'autres. La passe dignifie ces déchets, les allume, travaille avec ces restes de l'analyse,

les fait résonner. Elle découvre qu'avec ces restes poussiéreux peut-être d'autres sonorités, polyphoniques, vont se réveiller.

J'ai découvert que la dimension internationale de notre école peut favoriser cette musicalité, et découvert aussi que le désir de l'analyste peut-être ne serait-il pas le résultat d'un travail. Dans mon expérience, il ne paraît pas être le résultat de l'analyse, ni de sa fin. Le mot "résultat" ou "produit" ne conviennent peut-être pas. Lacan parle plutôt du désir de l'analyste comme "... ce lieu (...) où se retrouver"⁹, où se voir devenir une voix¹⁰. C'est une sortie qui permet de rentrer à une autre chose.

Je me demandais alors si le terme "avènement" pourrait convenir au désir de l'analyste. Lacan l'utilise pour se référer au désir dans la première version de la Proposition du 67. Si le désir de l'analyste n'est pas le résultat d'un processus, peut-être qu'il en soit une émergence, un avènement, une rencontre contingente.

Le terme "avènement" n'est pas souvent utilisé en espagnol, il a même une sonorité difficile à prononcer dans cette langue. Alors qu'en français il a une autre musique, qui le fait résonner avec «événement». La racine étymologique, le savoir déposé dans la langue, donne à *avènement* une certaine présence dans l'usage, qui renvoie à *advenir*. On y trouve des nuances diverses qui recouvrent ce qui arrive par accident, par contingence, par un coup du sort, mais aussi –seulement dans le cas d'*avènement*, non pas d'événement- l'élévation à une dignité.

En français on employait *avènement* pour se référer à l'accès au trône, par exemple. On y rencontre même une touche religieuse, de procédure, dans la mesure où on l'utilise pour nommer les deux venues du Messie. Mettons de côté la simple élévation, l'escabeau, pour conserver alors la résonance de l'élévation à une dignité et son parfum de création. D'autre part, ça me surprit de trouver qu'anciennement il y avait un verbe qui conjugait ce qui advient –*advenir*–, avec ce que l'on touche ou rejoint –*atteindre*–. En ancien français existait le verbe «*aveindre*», qui impliquait alors non seulement ce qui parvient, mais aussi ce que l'on touche par hasard dans l'effort de vouloir atteindre

5 Lacan, J. (1973). Note italienne. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 309.

6 Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 254.

7 Lacan, J. (1974). Télévision. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 519.

8 Lacan, J. (1964). *Le séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil, p. 122.

9 Lacan, J. (1967). Discours à l'École freudienne de Paris. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 266.

10 Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 254.

d'autres choses, que l'on pourrait même dénicher de la place où elles s'étaient accommodées. Il s'agit d'un atteindre qui n'atteint pas, un atteindre manqué. Par exemple, il y avait l'expression «*aveindre ce désir*».¹¹

Le désir de l'analyste pourrait advenir par contingence, non sans effort, mais sans un propos, par ratage. Lacan souligna bien que vouloir être un

11 (...) et il m'aurait fallu longtemps remonter la route, sur des hauteurs oubliées et perdues, pour retrouver ce désir, pour «*aveindre*» ce désir! Alain-Fournier, *Correspondance* [Avec J. Rivière], 1906, p. 113. Cité dans le *Littré*.

analyste n'a rien à voir avec le désir de l'analyste.¹² Le désir de l'analyste émerge, a lieu, advient sans le vouloir, se rencontre.

Quelque chose se transforme dans cet avènement. Il est possible que cette transformation laisse quelque marque dans le dire de la règle fondamentale. Avoir tenté de cerner la cause de sa propre horreur de savoir pourrait s'investir dans des effets de création et hausser ces restes à la dignité de la cause. •

12 Lacan, J. (1967). Discours à l'École freudienne de Paris. *Autres écrits*. Paris: Seuil, p. 271.

12 Un avènement du dire

ADRIANA GROSMAN

Penser aux avènements du Réel fait parler ! Peut-être est-ce ce qui en dit le plus long sur notre pratique, dans laquelle le Réel, différent de la réalité, soit ce qui ne cesse pas de ne pas être dit, est pris en compte ; ce qui sépare cette pratique, la nôtre, de toutes les autres. S'y ajoutant là le psychanalyste, cette pratique n'est pas sans lui, nous pouvons le différencier de tous les autres thérapeutes et professionnels de la santé, qui chaque fois davantage répondent à notre culture de la rapidité, du bien-être et des faux « pansements » offerts n'importe comment, pour soigner la souffrance.

Au début, une solitude, sommes-nous seuls ? Il semble que oui, dans le monde, en tant que psychanalystes et sur le divan, comme sujets parlants. Nous pouvons en parler de la solitude, dans le monde, de nombreuses fois sans écho. Cette appréhension n'est pas simple. Quand nous la percevons, elle a l'air de prendre du poids, d'être bruyante, mais aussitôt nous nous méprenons. Qui mieux que le poète Machado de Assis fait référence à la rencontre avec la solitude ? « Ce n'était pas des coups de balancier, c'était un dialogue de l'abîme, un murmure du néant. »

Il n'y a pas d'autre façon de se déprendre de l'Autre-partenaire –complice de la névrose – sans passer par l'expérience de la solitude, la décision et le lien exceptionnel que la psychanalyse procure, comme l'indique D. Fingermann.¹

Jusque-là, nous essayons de toutes les façons de nous servir des mots pour vaincre, former quelque signifié, en essayant de broder quelque chose du néant, de l'absence, de l'insignifiance, cherchant à en finir avec le mystérieux, celui qui conduit vers le réel, chemin à suivre, sans savoir. Chemin hésitant justement du fait du mystère causé par le non savoir qui oriente vers une autre direction.

Chemin accompagné de reprises et d'amarres, du fantasme construit justement pour protéger de l'horreur de l'instant de voir l'avènement qui cause le sujet.

Cela semble presque un miracle lorsque quelque chose de cet ordre se produit ; un ne pas vouloir savoir s'impose et démet le fantasme d'être. Difficile alors de soutenir le non su de la chose, de l'inconscient.

Difficile de nous y habituer et remplacer cette contrainte que le langage impose ; imposition de l'être, celui duquel « nous n'avons jamais rien ».2

Il s'agit toujours du paraître, thèse de Lacan dans le séminaire *Encore*, dans lequel il signale que c'est au point précis où les paradoxes surgissent que se présente l'être, qui ne se présente jamais que comme « par-être », ceci pour avancer sur « *ce rapport sexuel pour lequel il est clair que de tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance* »³

Le « j'ai » mis en avant par l'usage de la lettre ne se défend de l'angoisse, du vide entre chaque lettre ; il existe ainsi un autre écrit qui n'a pas à être compris. Seulement, une nouvelle rencontre avec le langage va permettre au sujet de reconnaître ce qui était déjà écrit, la langue qui était déjà là.

La sensation d'angoisse dérange, fait de l'ombre, elle fait même horreur. Cette butée contre le réel ne se présente pas de façon tranquille et prudente, simplement, elle surgit et fait face, elle se présente. Et d'autre part, elle apparaît et disparaît. Ce n'est pas simple de l'appréhender ; elle rappelle ce jeu d'enfant, celui qui fût brillamment repéré par Freud et qu'il appela le *Fort-Da*, non seulement du fait de l'apparition et de la disparition, mais de l'absence en jeu, ramenant avec lui la question de la solitude,

¹Fingermann, D. – “ A (de)formação do Psicanalista: as considerações do ato psicanalítico”, *escuta*, SP, 2016, p. 16.

² Lacan J., *Séminaire Encore*, Seuil, p. 44
³Ibid, p. 44

un au-delà de l'absence de la mère. Ainsi, l'avènement de réel, lorsqu'il se présente, surprend et prend ce ton de miracle, d'éclair comme le dit E. Thamer⁴.

Cependant, comment entendre cet incompréhensible et cet indicible ? C. Soler⁵ reprend l'expression « Avènements du Réel », notre titre en ajoutant du psychanalyste pour dire que « le psychanalyste n'a en principe qu'une politique, celle de la psychanalyse, car son objet est la clinique des sujets sous transfert dans le discours analytique. C'est là que nous devons interroger ce qui y advient du réel et qui pourrait intéresser notre moment de la civilisation – si nous savons nous faire entendre » entendre à partir de ce lieu.

Le psychanalyste se situe dans ce lieu d'écoute non sans raison, pour orienter la psychanalyse jusqu'à sa fin. Il est celui qui sustente ce lieu de *semblant*, ne répondant pas à la demande de l'autre et œuvrant pour que le fantasme qui soutient le désir, qui tente de faire exister le rapport sexuel soit traversé.

Le traitement psychanalytique passe par là, par les *tours* des dits où peut se rencontrer le dire, comme l'éclaire Lacan dans « L'étourdit », « Le dit ne va pas sans le dire »⁶ et le dire reste oublié derrière le dit.⁷ Il reprend l'ancienne distinction entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé pour proposer l'opposition entre le dire et le dit, ainsi le dit de l'analysant adressé à l'écoute de l'analyste, soit à l'Autre, « Qu'on dise » va produire un dire inaugurant l'entrée de l'analysant dans le discours analytique.

C.Soler⁸, à propos de la fin de la cure, parle du courage de « renoncer à sa plainte pour faire face au destin que lui fait son inconscient »

A partir de ce point, je me demandais : que serait la transmission d'une fin dans laquelle il serait possible d'entendre l'avènement d'un dire ? Ou encore, ce qui passe dans cette transmission, de ce qui est passé dans la passe par exemple, l'examen de ce qui fait qu'un analysant décide de se proposer comme analyste, dans ce moment du témoignage lorsqu'il offre aux autres son savoir non su ? S'agit-il là aussi de courage ?

Le sujet fait preuve d'un inconscient vivant,

il s'expose à la passe pour viser le réel en jeu, à partir de ses propres tours sans savoir de quoi il s'agit exactement, il ne s'agit pas de l'histoire (hystorisation), il ne s'agit pas davantage du sens : le blanc.

Ce que j'ai pu attraper de cette expérience en tant qu'avènement du dire, puisque nous pensons à ces journées, ce furent deux points recueillis lors d'un de mes premiers témoignages. Je constatais avoir fait une série des trois premiers.

Le premier point fut ma rencontre avec le texte de Lacan « D'écolage »⁹, que j'ignorais jusque-là, mais qui m'intéressa parce qu'à la fin de ma cure je me désignais de « descolada »¹⁰, instaurant une relation nouvelle à la jouissance. Dans ce texte, Lacan parle de la fin, et aussi de la dissolution de l'Ecole de la Cause Freudienne avec cette phase : « Moi j'ai essayé de leur inspirer une autre envie, celle d'ex-sister. Là j'ai réussi. Cela se marque aux précautions dont se contorsionne le retour dans l'ornière. » Cette phrase évoque ce qui empêche le retour du même et l'attention à penser l'école et son effet de de colle, tout comme la question de la scolarisation, ce pourquoi il rappelle ses principes; il reprend le cartel, organe de base et améliore sa formalisation.

Le passage de la fin de la cure à la demande de passe évoque dans mon cas deux moments distincts, avec l'approche de l'Ecole dans ce second temps.

Le deuxième point serait l'analyste «d'école-ée» un savoir y faire avec le sinthome, nom singulier extrait de cette expérience du dire, avènement du réel, pas sans le lien avec l'école, champ du psychanalyste.

Avec le décollage, je pus atteindre l'envol de l'analyse qui conduit à la passe et à la nomination. En répondant aux questions de ces deux moments différents de la fin de la cure et de la passe avec un grand intervalle entre les deux, je repris la question du vide et de l'angoisse. Ce n'est pas sans angoisse que je retourne à l'analyse après la fin pour affronter à nouveau l'avènement du réel (re-avènement), quand j'ai été présentée à mon tout nouvel ami ensemble vide et ainsi, prendre la décision de parler. Aller à la passe, nouveau lien avec l'Ecole « se voir devenir une voix »¹¹ fut une façon de faire quelque chose avec ça, en parlant

4 Thamer E. Introduction 9 aux Journées internationales 2018 5

5 Soler C., Introduction 7 aux journées internationales 2018

6 Lacan J., L'Etourdit, in Autres Ecrits, Seuil,

7 Ibid.

8 Soler C. Pré-texte7 aux journées Internationales 2018

9 Lacan J. Le Séminaire, D'écolage,

10 En portugais, dégagée, désinvolte qui a une bonne conversation et un comportement sociable

11 Lacan J. Proposition du 9 octobre 1967

du désir de l'analyste.

Je dois dire que ça n'a pas été une petite découverte ! Désir de transmettre cet impossible et ce contingent récemment découverts. C'est seulement possible dans le lien avec l'École, possible lieu pour l'impossible à dire, possible lieu pour

prendre au « sérieux » cet avènement singulier. Il s'agit d'un autre savoir-faire, pas sans se souvenir du risque de colle, de scolarisation, du risque de retomber dans le vieux chemin plein d'ornières. •

Traduction : Lydie GRANDET, Vicky ESTEVEZ



TEXTES |

La psychanalyse comme avènement de réel et son incidence dans la politique de l'école

ANDRÉA HORTÉLIO FERNANDES

La psychanalyse comme avènement de réel est circonscrite à l'instauration du discours analytique, ce qui a une incidence dans la clinique et dans la politique de l'École. Les avènements de la rencontre manquée du parlêtre mettent en évidence l'actualité de la recommandation freudienne « Le traitement doit se poursuivre dans l'abstinence »¹, puisque Lacan a aussi soutenu qu'il revient au psychanalyste d'être averti que toute demande est demande d'amour, demande de faire un, de faire tampon au manque-à-être du sujet. En outre, le symptôme comme solution de compromis met en relief quelque chose de réel qui revient toujours à la même place et essaie de faire suppléance au non rapport sexuel.

Une jeune femme fait une demande d'analyse après s'être soumise à un traitement de deux ans, interrompu par une difficulté à parler, elle « bloquait ». Elle décrit son ancienne thérapeute comme « prenant soin de l'autre ». Elle affirme : « Non, je ne vois rien qui me gêne », dénégarion qui signale une répétition de jouissance à travers le chiffre du numéro 2 : à huit ans, elle va vivre avec une tante, et à 20 ans, elle quitte la maison et commence une relation qui s'éloigne des idéaux de sa tante. Deux mois après, elle s'installe chez son petit ami qui prend soin d'elle durant les deux ans où elle a été déprimée. Dans le montant de la séance décidé avec la patiente, il y a une fois de plus le 2.

Dès les entretiens préliminaires, le psychanalyste s'oriente par une éthique qui permet au sujet en analyse de bien dire le symptôme. On peut alors en déduire que l'acte d'entrée en analyse conditionne sa fin. A l'entrée, en accueillant le sujet avec

ses plaintes, le psychanalyste instaure la névrose de transfert. Le symptôme en tant que ce qui ne cesse pas de s'écrire, tente de faire tampon au désir du sujet tout en le dénonçant et en démontrant la manœuvre mise en place par le sujet pour renoncer au désir, par la jouissance du symptôme.

Dans ce sens, il n'y a que le maniement du transfert qui permet à la jouissance de condescendre au désir. Lacan propose alors que c'est au psychanalyste de faire fonction d'objet *a* ; le psychanalyste peut opérer à partir d'un lieu vide de désir en faisant fonction d'objet cause de désir. L'analyse est une condition nécessaire mais pas suffisante car il y a un réel en jeu dans la formation de l'analyste.

La clinique avec les hystériques révéla à Freud le désir de l'analyste comme opérateur logique pour opérer avec l'indétermination du sujet divisé, résultante des avènements de réel qui provoquent des ruptures dans le discours courant. Abandonner la médecine fut un pas décisif pour l'instauration d'une pratique qui ne ressemble en rien à l'exercice d'un pouvoir. Il fut alors nécessaire de soutenir que la formation de l'analyste est tributaire d'un tripode : analyse personnelle, supervision de la clinique et étude théorique.

La création de l'École par Lacan avait pour but d'aller à l'encontre d'une pratique psychanalytique qui essayait « de faire pâlir l'inconscient »² et de chercher dans quelle mesure la formation de l'analyste est une conséquence du traitement donné aux avènements de réel par la psychanalyse, et quelle serait l'incidence du discours analytique dans la politique de l'École.

1 S. Freud, "Observações sobre o amor transferencial (novas recomendações sobre a técnica da psicanálise III) (1914) in: *Edição Standard Brasileira das Obras Completas de Sigmund Freud*. Rio de Janeiro: Imago, 1969, vol. XII, p. 214.

2 J. LACAN, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, Seuil, 2001. p. 332.

En affirmant que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, mais pas sans les autres, pas sans l'École, Lacan invite l'analyste à sortir de la solitude de l'acte analytique où il ne s'appuie sur aucun Autre, et à partager avec ses pairs (les épars désassortis) sa façon d'opérer avec le savoir inconscient dans la transmission et la direction des cures.

La formation de l'analyste est tributaire du discours analytique. Dans l'acte analytique, l'analyste veille à ce que sa réponse reste impaire afin d'éviter de faire paire avec la série de demandes du sujet qui ne sont rien d'autre que la réactualisation de la réalité sexuelle de l'inconscient³. Supporter les effets du transfert est la tâche de l'analyste dont l'analyse a pu décanter, dans un futur antérieur, que la destitution subjective doit être en jeu dès le début.

Le symptôme oriente l'incidence politique du discours analytique en maintenant un sens dans le réel ; ceci a des répercussions dans la direction des cures, dans les supervisions et dans les sociétés de psychanalyse. Il est propre au réel - pris comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire - de provoquer sa propre méconnaissance, voire sa négation systématique.

Penser l'incidence politique du discours analytique avec Lacan implique de prendre le cartel et la passe dans ce qu'ils permettent de déjouer la jouissance phallique. Chaque cartellissant est convoqué à faire avec le savoir qui se décanter de l'expérience

3 D. FINGERMAN, *A (de)formação do psicanalista*. São Paulo: Escuta, 2016.

de l'étude théorique en cartel, à partir de son propre parcours dans la théorie et la clinique. Ceci provoque le décollage et va contre la tendance à ériger un maître qui puisse traduire le réel indicible avec lequel chaque analyste doit opérer dans sa formation. Cette formation est permanente du fait d'être assujettie aux effets des demandes et des réponses des analystes à la subjectivité de leur époque, sans qu'il y ait un savoir *a priori* ou une quelconque garantie de l'Autre sur laquelle ils puissent s'appuyer dans la solitude de leur acte.

À propos de la passe, il est important de signaler que Lacan a affirmé que « la jouissance phallique est justement ce qui consomme l'analysant » dans une hystorisation infinie qui tente un voilement du réel sexuel par le roman familial. Il revient à l'École de veiller à ce que le discours analytique reste vivant, en soutenant les conditions pour que les analystes témoignent de comment il a été possible pour eux de faire de la destitution subjective une condition pour l'acte analytique. Faire de la castration sujet provoque la chute de la course à la vérité⁴ et la jouissance du Un qui peut toujours s'immiscer dans la politique de l'École. À travers l'hystorisation dans la passe, Un savoir que l'on sait soi peut venir et révéler qu'un analyste s'autorise de lui-même, pas sans quelques autres, pas sans l'École, quand le bla-bla de la jouissance phallique cède la place au savoir-faire avec l'inconscient réel hors sens. •

Traduit par Vicky Estevez

4 E.THAMER, "O que cessa e o que não cessa com uma psicanálise" in: *Identificação e identidade na psicanálise*, Teixeira, A. (org.). Salvador: Associação Científica Campo Psicanalítico, 2017.

L'avènement du réel : Ponctuations par “un signifiant nouveau”

BEATRIZ ELENA MAYA RESTREPO

Lacan conduit à l'avènement du Réel dans l'expérience analytique via le « *foragement* » d'un signifiant singulier qui n'a aucun sens. Alors quelle place pour l'invention à partir du discours analytique, au-delà de la remémoration, là où tous les signifiants ne viennent pas de l'Autre ?

Il qualifie cette expectative d'extrême, Freud commence à la rompre avec la conception de l'inconscient comme représentation. Le *parlêtre* comme substitution de l'inconscient permet de le penser constitué de marques de paroles sans aucun sens, alors l'expérience analytique permet de découvrir de la façon dont ces paroles opèrent

Là est la politique de l'analyste, qui de *sartor resartus* ou tailleur coupé par son intervention en faisant le tour de l'habit des semblants, passe à l'analyste *rhéteur* qui intervient en faisant des coupures, orientant son acte via la forge de l'interprétation. En tordant les mots, en les étirant, en les forçant, il va travailler la *motérialité* de *lalangue* en ôtant aux mots tout sens pour faire résonance, écho dans le corps de jouissance de celui qui parle. L'expérience analytique passe par les sutures et les raccords du nœud en unissant l'imaginaire au savoir inconscient, au *sinthome* et au Réel de la jouissance pour offrir une possibilité d'écriture du Réel.

Lacan attend que l'analyste, avec son interprétation mène l'analysant à la position de *Poète*. Position d'invention qu'il qualifiera de ratée parce qu'elle part de quelque chose de déjà reçu et qu'il ne s'agit pas en soi du sens mais du vide de signification. C'est Dante qui inspire Lacan avec sa *métalangue* également ratée. Dante propose dans sa création amoureuse que « *les noms sont la conséquence des choses* » *Nomina sunt consequentia rerum*.

Lacan lui oppose : *Nomina no sunt consequentia rerum* expliquant que *Rerum* est le Réel c'est à dire que les choses sont la conséquence des noms, ce qui rend possible la clinique analytique qui a comme point de vue ce Réel à être travaillé par la parole.

Au sujet de cette relation entre la chose réelle et le mot, Lacan équivoque *Fêle a chose* avec *fait la chose*. Equivoque orthographique et homophonique qui amène de *fait* à *Fêle*, faire une brèche, altérer, crevasser le mot pour faire *l'achose*. Écriture qui indique qu'elle se trouve là où est absente la chose, la chose absente est la castration, la Chose réelle.

Le travail avec l'équivoque permettra la production d'un dire en tant que manifestation qui mène à la nomination d'un Réel advenu. Unique manière de « *Défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole* ».

C'est pour cela que Lacan propose d'interroger l'équivoque d'où se fondent les formations de l'inconscient en jouant avec le mot *orthographe*, en qualifiant la *orthog* de *raphe*. *Raphé* renvoie à la ligne qui rejoint deux moitiés.

Il n'est pas loin d'évoquer les coupures et les sutures que la clinique a à faire. Il s'agit de revenir aux formations de l'inconscient, non pas par leur côté métaphorique ou métonymique mais à partir de l'*une-bévue* qui s'y produit. *Famillionnaire* est l'exemple avec lequel Lacan montrera qu'un mot se déforme et c'est ainsi qu'il opère pour produire un effet de sidération où le sujet s'efface alors, expérience d'avènement du Réel. C'est une façon de tordre le mot, pour la création de quelque chose de nouveau. Ainsi la création vient de ce qui est déjà donné tandis que l'effet vient de l'invention.

Ainsi pensé, l'acte mène près de la charlatanerie, de la mémoire du familier, des souvenirs d'enfance, vers la production du *dire* qui fait écriture nodale, *dire* qui nomme. C'est la manière qu'a le *parlêtre* d'aller au-delà du père, ce supposé responsable de tous les imaginaires fantasmatiques, pour finalement l'inventer de manière singulière en tant que fonction nouante et nommante. Expérience contingente d'écriture pour un instant de ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

Contingence d'une épiphanie, comme pour Joyce, en suivant l'enseignement de Lacan, avènement d'un Réel dans la parole, dans le signifiant sans

aucune espèce de sens qui porte des effets d'affects. Ainsi Lacan dit « *C'est tout à fait lisible dans Joyce que l'Épiphanie, c'est là ce qui fait que grâce à la faute, inconscient et Réel se nouent.* ». Analogie de la fin, Joyce montre comment se structure l'inconscient réel. Que serait l'épiphanié chez l'analysant ?

Le sujet même, c'est la façon dont je lis la *sidération* dont parle Lacan. Parce que là où un S_1 ne le représente plus pour un S_2 , le sujet reste aboli.

Ce signifiant sans aucun sens renverrait à la lettre, non pas celle du Séminaire 18 qui est seulement effet de langage chez le *parlêtre*, c'est à dire *lalangue* non travaillée qui vient plomber et mène à la répétition incessante.

Il s'agit ici du produit de la forge, travail déjà décrit, acte d'engendrement d'un signifiant nouveau sans aucune espèce de sens. Pourquoi Lacan ne l'appela-t-il pas lettre mais signifiant nouveau ?

Je dirais que c'est parce que dans cette définition le *parlêtre* est considéré comme artisan de sa parole dans le travail analytique tandis que dans l'autre définition de la lettre comme littoral entre jouissance et savoir, il s'agit seulement d'un effet passif du langage dans le corps vivant. Ce signifiant nouveau sans aucune espèce de sens essaie de faire un autre lien entre le *sinthome* et le Réel, effet poétique du *parlêtre*, raison pour laquelle Lacan affirme que « *Quoiqu'il en soit, même ce qu'il en est de cette pratique, c'est aussi bien de la poésie... je parle de la pratique qui s'appelle l'analyse* » un poème écrit à deux mains qui introduit une conception de l'inconscient comme écriture, nouvelle dimension de la lettre qui nous oblige à approfondir l'œuvre de Lacan.

Ce signifiant nouveau est l'espoir de Lacan en la psychanalyse en tant que rénovation complète du sujet parce qu'il ne s'agit pas du S_1 de l'identification qui mène à un S_2 mais plutôt ce qui nomme ce *parlêtre* dans son identité, création à partir du trou du Réel, de la Chose réelle qui recrache des noms en se liant au symbolique. •

Traduction : Isabelle Cholloux.

Références

1. Lacan J., Séminaire 24 *L'insu*. Leçon du 17 mai 1977
2. Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, le 26 février 1977, publiée initialement dans Quarto (Supplément belge de *La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne*), 1981, n°2.1
3. Lacan J., *Joyce le sinthome*. Autres Ecrits, Paris, Le Seuil, 2001.
4. Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, le 26 février 1977, publiée initialement dans Quarto (Supplément belge de *La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne*), 1981, n°2.1
5. Lacan J., Séminaire 12 *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Leçon du 3 février 1965.
6. Lacan J., Séminaire 25 *Le moment de conclure*. Leçon du 15 novembre 1977.
7. Lacan J., Séminaire 24 *L'insu*. Leçon du 17 mai 1977.
8. Lacan J., Séminaire 23 *Le Sinthome*. Paris, Le Seuil, 2005.
9. Lacan J., Séminaire 23 *Le Sinthome*. Paris, Le Seuil, 2005.
10. Lacan J., Séminaire 24 *L'insu*. Leçon du 17 mai 1977
11. Alighieri Dante, p.36.
12. Lacan J., Séminaire 24 *L'insu*. Leçon du 8 mars 1977
13. Lacan J., Séminaire 25 *Le moment de conclure*. Leçon du 15 novembre 1977.
14. Lacan J., Séminaire 18 *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.
15. Lacan J., Séminaire 25 *Le moment de conclure*. Leçon du 15 novembre 1977.
16. Lacan J., *Clôture des Journées de l'École freudienne de Paris*. 25 septembre 1977.
17. Lacan J., Séminaire 24 *L'insu*. Leçon du 17 mai 1977
18. Lacan J., Séminaire 23 *Le Sinthome*. Paris, Le Seuil, 2005.
19. Lacan J., Séminaire 25 *Le moment de conclure*. Leçon du 20 décembre 1977.
20. Maya B., *L'inconscient régit la fonction de la lettre*. Revista Indecible N°5 Editorial Asociação foro del Campo Lacaniano de Medellín.
21. Soler C., *Humanisation?* Éditions du Champ lacanien, Paris, 2014, p. 124.

S'il y a de l'analyste, il y a du Réel

BEATRIZ OLIVEIRA

Urbinek n'était rien. C'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans. Personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler, il n'avait pas de nom : ce nom curieux d'Hurbinek lui venait de nous (...). La parole qui lui manquait, que personne ne s'était soucié de lui apprendre, le besoin de la parole jaillissait dans son regard avec une force explosive ; un regard à la fois sauvage et humain (...) que personne d'entre-nous n'arrivait à soutenir, tant il était chargé de force et de douleur.

Urbinek mourut les premiers jours de mars 1945, libre, mais non racheté. Il ne reste rien de lui, il témoigne à travers mes paroles.

PRIMO LÉVI. *LA TRÈVE*. PARIS : GRASSET, 1966, P. 25-27.

En 1975, Lacan dira : « *il n'y a que de la création ; chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant ex nihilo une chose, c'est notre sort d'êtres humains* » (Lacan, 1975, 263-270).

Dans ce commentaire, il est clair que le mot crée la Chose, son trou, d'un vide, en la nommant, en attribuant à ce qui n'était rien un trait qui fait un trou, nomination. Nommer le vide, c'est la cause de chaque parlêtre, noyau de l'expérience psychanalytique. Ainsi, si nous comprenons que le trou de la structure est la cause de l'être parlant, le psychisme en est nécessairement le résultat : la violence de la rencontre ratée avec le langage. Comme le dit Lacan, notre façon d'être humains, c'est de faire en sorte que quelque chose surgisse du néant. Et il continue : « (...) nous, notre affaire, c'est de nous apercevoir de ceci qui est frappant dans toute notre expérience historique et qui est essentiel pour nous, c'est ceci : c'est qu'il y a des noms (...). Alors j'essaye, de notre expérience, d'arriver à réduire ce nommable, parce que quand même on peut se

permettre comme ça de badigeonner toutes sortes de choses avec des noms, ça s'est toujours fait et ça s'est même fait à tort et à travers, j'essaye de me réduire à ne nommer que ce que j'appelle avec Freud l'Urverdrängt, ce qui se résume en somme à nommer le trou. C'est partir de l'idée du trou, c'est dire non pas « fiat lux » mais « fiat trou », et pensez que Freud, en avançant l'idée de l'inconscient, n'a pas fait plus (Ibid.) ».

Puisque la clinique est le terrain privilégié de la rencontre avec ce qui est devenu la matière de notre propre névrose, je me demande ce qui permet qu'un analyste puisse supporter cette rencontre quotidienne avec ce qu'il y a de plus radical dans une analyse, à savoir le trou dans le réel. Comme le dit Lacan, « le langage n'est pas en lui-même un message, mais qu'il ne se sustente que de la fonction de ce que j'ai appelé le trou dans le Réel ». (Lacan, Séminaire XXIII, p. 23).

Dans la clinique, nous travaillons avec les dits, les mots, les phonèmes, les sons qui nouent et dénouent des symptômes et des fantasmes. C'est le matériau avec lequel nous faisons des coupures, des déconstructions et de nouveaux nouages, cherchant à creuser le trou afin qu'un Réel puisse ex-sister en tant que cause.

Pour ce débat, je voudrais avancer par rapport à ce que Lacan avait travaillé à propos du transfert en tant que nœud (Lacan, 1964, p. 126), car je me demande, ayant comme référence la fonction du désir de l'analyste, ce qui nous permet de dénouer ce nœud. En particulier, j'aimerais penser cette opération à la fin d'une analyse, dans laquelle le sujet se trouve au bord de la rencontre avec l'angoisse radicale de son humanisation par un trait effacé, et la sortie possible à une autre forme de lien qui maintient l'éthique d'un être pas-tout identifié à une signification qui mortifie.

Traverser l'expérience d'une analyse, soit du côté de l'analysant, soit du côté de l'analyste, n'est

pas sans *effets de Réel* (Lacan, Séminaire XXIII). Du point de vue de l'analysant, l'angoisse de séparation ; de celui de l'analyste, l'acte. La question qui se pose alors c'est que sous transfert, nous tâchons de faire lien avec l'analyste pour ne pas nous heurter au trou irréductible que l'objet dénonce – d'où l'impasse du passage d'analysant à analyste à la fin.

Lacan est très clair quand il parle du rôle de l'*objet a* en tant qu'obturateur du travail inconscient lorsqu'il est sous transfert, articulé au fantasme. Si le transfert en analyse permet de combler le trou dans le réel creusé par le langage, ce qui nous a permis d'être humains à partir d'un dire, ce sera en dénouant le nœud transférentiel qu'un analysant pourra advenir avec son sinthome singulier. Pour le dénouer, il est fondamental que l'analyste supporte lui-même ce trou, et opère en prenant le réel comme cause d'un dire singulier.

Par conséquent, on sait que la destitution subjective est condition nécessaire, mais pas suffisante. Ce que le transfert recèle, c'est ce « secteur d'intersection logique », lieu vide dans lequel s'actualise la réalité sexuelle de l'inconscient. (Lacan, Séminaire XI). Il me semble que tant qu'il y a du transfert, pas moyen de faire ce trou d'autre chose, quoique l'analysant se voie face à un savoir impossible ou impossible de savoir.

On peut donc penser que si c'est du trou qu'advient un parlêtre, ce sera le trou qu'il retrouvera à la fin d'une analyse, ce qui lui permettra de réinventer une autre façon de savoir-faire avec son dire, et que celui-ci ne reste pas-tout oublié derrière ce qui s'entend. Pour que cela se produise, il est fondamental que l'analyste supporte et soutienne ce temps de dés-être, temps de destitution subjective, au cours duquel l'analysant prend plusieurs tours entre la décision de l'acte de séparation d'une ana-

lyse et le retrait face à l'angoisse de ce même acte.

Du côté de l'opération du désir de l'analyste, il faut laisser tomber le sujet supposé savoir dans son moment, pour faire apparaître le vide qui a soutenu le transfert. C'est seulement quand il n'y a plus moyen de croire à la demande par rapport à l'Autre, et qu'on s'aperçoit que le transfert a été soutenu par la solitude d'un dire, qu'un analyste advient, comptant sur ce dire qui a soutenu sa (dés)humanisation depuis le début.

Ainsi, paraît-il que ce n'est que lorsque ce nœud transférentiel peut se dénouer qu'un Sinthome, en tant que ce qu'il y a de plus singulier, peut advenir. Sinthome en tant que trait singulier, un dire. « (...) *Si chaque acte de parole est un coup de force d'un Inconscient particulier, il est tout à fait clair que (...) chaque acte de parole peut espérer être un dire* » (Lacan, Séminaire XXIII, p. 132). Un dire de sinthome, singulier, pas-tout identifié à soi-même. Pas anonyme. Ne serions-nous pas là au bord de la déshumanisation ?

Dans ce sens, je pense qu'il n'est pas possible pour une analyse d'arriver à son terme sans tenir compte de ce que chaque analyste a fait de sa propre angoisse face à l'inexistence de l'Autre ou de l'horreur de la solitude de son propre acte. Ce n'est que lorsqu'il « y a de l'analyste » qu'on peut supporter le « sentiment de risque absolu » d'une analyse (Lacan, Séminaire XXIII, p. 44).

Autrement, le réel présent dans le quotidien de la clinique deviendrait non seulement insupportable, mais insoutenable. Opérer avec le désir de l'analyste, c'est parier qu'un dire s'y présente, justement là où l'expérience de l'anonymat devient radicale : face à mon manque-à-être. L'histoire d'Hurbinek nous l'enseigne : un dire ou le néant. •

Traduit par Cícero Oliveira

Desarmant les mots

BEATRIZ ZULUAGA J.

Parole, écriture et réel, ainsi pouvons-nous désigner la séquence qui noue l'expérience analytique, sans laquelle ce serait une série infinie. Séquence qui fit écho pour moi avec le nom d'un graffiti dans une rue de ma ville. Un graffiti antérieur, dont le dire invoquait le réel de la mort avait été remplacé par celui-ci, « Désarmant les mots » qui écrit certainement *un autre dire* sur les traces de l'écriture antérieure...

Défi pour l'analyste, désarmer avec la parole ce qui fut fait avec la parole, défi pour l'analyste de ne pas soutenir le sens qui masque le « il n'y a pas », l'impossible à dire, car « *la question n'est pas de la découverte de l'inconscient qui dans le symbolique a sa matière préformée, mais celle de la création d'un dispositif dont le réel touche au réel.* »¹ Sommes-nous à la hauteur ?

Je me demande si nous sommes à la hauteur parce que je ne suis pas sûre que toujours, la façon dont nous, les psychanalystes, nous pensons le dispositif analytique nous oriente à préserver la singularité d'une pratique et d'une théorie qui font réellement, érosion, qui ne s'harmonisent pas avec les chœurs du monde. Lorsque nous répétons l'important de la clinique nouvelle, ce que nous désignons du tout dernier enseignement de Lacan, il me semble que nous appuyons une théorie qui plutôt qu'être écrite depuis les défis que nous impose la clinique même, nous le faisons depuis ce que j'appellerais une imaginarisation du réel. Recourir à des concepts que, beaucoup, la grande majorité d'entre nous qui nous désignons comme analystes, aujourd'hui encore, nous n'avons pas complètement saisi ce que, y compris Lacan lui-même, essayait de faire très souvent, nous conduit précisé-

ment à ce dont nous avertit Rithée CEVASCO dans son texte « Vers une clinique borroméenne...Pas à pas ». Je la cite : « *Notre objectif est de mettre le nœud au service de la clinique et non pas le contraire.* » (6 primeras clases pág. 18, Ediciones S&P, Barcelona, 2017).

Aujourd'hui, au nom de ce que nous appelons la formalisation de l'expérience, nous avons recours à des phrases qui participent du jargon analytique, instaurant une transmission qui semble avoir exclu d'un coup la clinique qui nous orienta jusqu'à il y a peu.

La nouvelle écriture comme le graffiti de ma ville recouvre un passé qui doit être effacé, le passé d'une clinique que Lacan nous enseigna pendant des années, qui orienta les analystes à soutenir l'analyse, ses fins, les désignations, les nominations, et, y compris au nom de cette clinique même, soutenir les oppositions radicales aux pensées « Uniques ».

Le réel n'était-il pas là au centre même de cette pratique ?

Le réel n'a-t-il pas été de toujours notre boussole ? Ne s'est-il pas mis en croix dans nos communautés, dans le travail analysant, dans notre formation même ? Mais il est clair, aujourd'hui plus que jamais, que les défis de la clinique exigent des analystes une intervention plus décidée. Cela ne fait aucun doute ; cependant, pouvons-nous être sûrs que ce que nous appelons la clinique des nœuds, située au zénith seulement aujourd'hui une voie inédite, un nouveau paradigme, pour toucher le réel avec le réel ?

Où reste alors, l'enseignement encore récent des témoignages qui démontrèrent que quelques analysants avaient pu cerner quelque chose de leur jouissance et s'arranger avec ? Quel nouveau lieu octroyer aux témoignages qui démontrèrent à l'École qu'un analysant était passé analyste ? Quel

1 J. LACAN, « ...Ou pire », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p.548.

lieu alors pour les fins d'analyses des années précédentes, des années d'avant la fureur de la clinique du réel, prenant en compte que les effets de *lalangue* n'étaient pas ce à quoi se prêtait l'oreille analytique ? Ces analysants sont-ils tous restés à mi-chemin, du fait de ne pas s'être servis du nœud ?

Alors... Encourager le sens ? Bien sûr que non ! Ça n'est pas non plus une nouveauté pour notre clinique ; les séances courtes, la scansion ont mis le sens en marge des consultations analytiques depuis un bon moment. Cerner la jouissance, batailler avec la pulsion tel est ce que Lacan indiqua depuis toujours ; de fait, à la fin du Séminaire XI il le pose de manière claire : Que devient la pulsion à la fin de la cure ? Qu'est-ce qui a été touché de ce réel ? Ne s'agit-il pas de la même question que celle qui nous convoque aujourd'hui ?

Pour cela, avant d'encourager le fleurissement théorique qui parfois, de mon point de vue est une autre façon de soutenir le sens, je crois tout particulièrement qu'en tant qu'École, nous avons un travail autrement plus urgent qui est de protéger la psychanalyse elle-même. Il s'agit de l'engagement que nous avons pris, comme analystes de nous laisser enseigner par nos analysants ; nous enseigner de ce dont il s'agit lorsque nous parlons de nouer, tresser, dénouer, faire des coupures transversales, serrer le nœud, l'élargir etc., car seulement là, dans l'expérience analytique peuvent se vérifier les effets de notre intervention.

Comment faire que la clinique des nœuds, les tentatives de sa formalisation, ne soit pas une élucubration, mais plus encore, la négation même du réel qui s'impose ? Ne sommes-nous pas un peu dans le fil d'armer avec le dernier Lacan, l'illusion

de conquérir le trou, de coloniser l'ombilic même de la théorie et de la clinique analytique ? Ne serait-ce pas peut-être une façon de faire un symptôme de notre École ?

Ce n'est pas mon objet pour autant de remettre en cause le dernier enseignement de Lacan. De fait, tous, nous le travaillons et il faut le faire !!! Mais parfois, l'usage que nous faisons du gros nuage qui survient avec les nouvelles doxas dans les communautés analytiques, ne nous permet pas d'entendre la pluie, les gouttelettes une à une, dans leur singularité, dans leur différence de tonalité, et ce faisant, nous perdons l'essentiel. Et de mon point de vue, l'essentiel reste que, bien que nous ayons désarmé les mots chacun d'entre nous dans sa propre expérience, le réel, comme le graffiti de cette rue dans ma ville, conserve son noyau obscur, impénétrable. Mais, comptant sur le silence de sa présence, un nouveau trait peut être possible, un trait autre qui invoque la vie...le ludique de la vie. Pour cette raison, la question pour moi peut-être la plus essentielle qu'ait posée un CIG dans ces dernières années reste celle d'aujourd'hui : « *Quelle joie éprouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?* » Si déjà, il n'y a plus de joie, si nous l'avons perdue, il ne nous reste plus qu'à faire une coupure, ou un nouveau nouage. N'est-ce pas ce dont il s'agit dans notre expérience ? Que quelque chose fasse coupure, se désarme, encore et encore et encore... •

Texte traduit par Isabelle Cholloux et Lydie Grandet, relu par l'auteur.

«Quelle voie d'accès pour l'avènement du réel de l'inconscient dans une psychanalyse ?»

BERNARD LAPINALIE

Depuis Freud, l'avènement de réel que nous attendons d'une psychanalyse, au-delà de toute guérison, c'est l'avènement du réel de l'inconscient d'un sujet. Je voudrais donc interroger ce qui peut supporter l'orientation de l'analyste dans la parole analysante en mettant en tension le réel de *lalangue*, en un seul mot, et le réel de *ce qui s'écrit* dans la parole analysante.

Commençons par examiner la place de *lalangue* dans ce qui peut nous orienter :

Ce concept lacanien a fait florès dans notre école jusque dans les témoignages de passe depuis que Colette Soler l'a relevé chez Lacan. J'ai souvent éprouvé une réserve sur un usage qui me paraissait excessif au regard de mon expérience, avec malgré tout une interrogation : Quelle est la place de *lalangue* dans ma pratique ? Est-ce que je rate *lalangue* chez mes analysants ? Est-ce que même je rate la psychanalyse ?

Quelques mots donc sur cette *lalangue* : Lacan dit avoir pris parti pour ce concept en 71 alors même qu'il déroule la question de ce qui s'écrit dans une analyse. Il était temps d'ailleurs car, pour le dire vite, avec sa *fonction de la parole et son champ du langage* pour tous... et avec *l'incompatibilité de la parole et du désir*, il demeurerait difficile d'appréhender ce qui permettrait à un analysant d'accéder à ce qui fait sa singularité et à l'avènement du réel de son inconscient. Alors que *lalangue* dont se fait l'inconscient, elle peut répondre de la singularité du sujet puisqu'elle est faite de débris, de Uns hors sens, donc réels, qui se sont détachés du bourdonnement des paroles du premier Autre qui a parlé au bébé, et qui se sont déposés en affectant son corps et sa jouissance avant qu'il n'entre dans la parole. Ainsi *lalangue* rend compte à la fois de « la marque du mode sous lequel les parents ont accepté l'enfant » et à la fois d'une singularité du sujet

détachée du pouvoir de l'Autre puisque ces Uns de *lalangue* se sont déposés chez le bébé à son insu et de façon contingente. La clinique de l'enfant en témoigne par tout ce qui échappe à l'éducation et aux attentes des parents.

Pourtant si on examine l'usage possible de *lalangue* pour s'orienter on en voit les limites. Déjà on a compris que le savoir des Uns réels de *lalangue* dont est fait l'inconscient demeure un savoir imprenable. Quant aux bribes de langage qu'on peut en attraper dans l'analyse par le déchiffrage, à suivre Lacan et comme Colette Soler l'a relevé, ils ne relèvent que d'une élucubration sur *lalangue*, et une élucubration ça ne va pas avec l'orientation ! Il ne s'agit pas cependant de jeter *lalangue* avec l'eau du bain car elle est un appui reconnu pour l'interprétation dans la mesure où par l'équivoque l'analyste peut faire résonner les signifiants de *lalangue* toucher ainsi au symptôme. Remarquons ici qu'avec l'équivoque nous avons aussi une référence à l'écriture puisque l'équivoque signifie qu'un mot peut s'écrire et se lire autrement ; à ceci près que c'est une interprétation qui demeure indécidable puisqu'elle vise le savoir imprenable de *lalangue*. C'est pourquoi Lacan dit que c'est une interprétation « où tous les coups sont permis », autrement dit « à l'aveugle », et donc sans orientation.

Pourtant, dans *Encore*, Lacan dit que « le recours de l'analyste est dans *lalangue*, ce qui la brise ». Oui, mais qu'est-ce qui la brise ? Il répond aussitôt que c'est du côté de « l'emploi qui est fait de la lettre par la mathématique » - de même donc que ce qui brise la langue maternelle, sa dématernalisation, c'est l'apprentissage de la lecture avec le passage par l'écriture...

Nous en déduisons qu'une pratique qui ne parierait que sur *lalangue*, à l'aveugle, est une pratique plutôt désorientée.

Mais avec l'écrit, Lacan propose un autre support pour s'orienter :

La logique de Lacan c'est que l'inconscient, d'être structuré comme un langage, produit non seulement la parole d'association pas si libre que ça, mais aussi un effet de langage qui est l'écrit, sous la forme de ce qui s'écrit dans la parole analysante. Notons que ce point est crucial parce que la référence à l'écrit implique la lettre qui, contrairement au signifiant, inscrit une fixité d'être identique à elle même, une fixité de jouissance chez l'analysant, et qui peut se lire. Dans *Encore* Lacan se réfère à nouveau à son texte *Lituraterre* pour rappeler que « la nuée du langage fait écriture ».

Le problème est qu'on ne fait pas une analyse en produisant des écrits. C'est pourquoi Lacan est obligé de rajouter un élément qui dise sous quelle forme se manifeste l'effet d'écrit dans la parole sous transfert. Je ne sais pas si ça a déjà été souligné, mais cet élément c'est « le dire », le dire en tant qu'il s'excepte des dits et ne peut donc pas s'entendre... ce qui, dans la structure de langage, le situe du côté de l'écrit. L'exemple connu en est *le dire de Freud* selon Lacan, « qu'il n'y a pas de rapport sexuel ». Freud ne l'a jamais dit, en quoi son *dire* s'excepte de tous ses dits et Lacan n'a donc pu que le lire, le déduire, de l'ensemble des dits de Freud. Remarquons que ce dire de Freud est la trace lue

par Lacan d'une constante qui donne une unité à l'ensemble, à l'essaim de ses dits - en référence aux abeilles Lacaniennes comme nous allons le voir.

Pour conclure : J'ai essayé de montrer qu'il y a un risque de confusion à vouloir trop marquer une discontinuité entre le séminaire *Encore* et ce qui a précédé. J'ai voulu souligner qu'une pratique qui voudrait toute s'orienter de *lalangue* serait une pratique désorientée, désarrimée... et que l'orientation du réel de la psychanalyse pour Lacan ne va pas sans *ce qui s'écrit* et qui est à lire.

Mais plus encore, il me semble apercevoir que, loin d'opposer *lalangue* à *ce qui s'écrit*, Lacan les fait solidaires lorsqu'il fait appel au « Un incarné dans *lalangue* » qui assure l'unité et la singularité du sujet. Ce « Un incarné dans *lalangue* » il l'appelle l'*essaim* pour jouer de l'équivoque avec le S1 signifiant-maître. Mais ce qui me frappe c'est que cette image de l'essaim des abeilles convoque à la fois ce qui s'entend du bourdonnement indécis mais pas sans présence de l'essaim, c'est à dire de l'ensemble des dits de l'analysant... et convoque à la fois ce qui s'écrit, se dessine et se lit dans la forme indécise mais persistante l'essaim des abeilles c'est à dire de l'ensemble des dits de l'analysant déterminés par les signifiants de sa *lalangue*. •

L'avenement de sens et sa relation au réel dans l'interprétation analytique

CAROLINA ZAFFORE

Face à la fureur actuelle d'un débat sur *la sexualité humaine*, il s'avère impérieux d'ajuster le désir de l'analyste à notre conjoncture et de faire valoir l'option analytique. A partir de cette perspective, je pars de l'idée suivante. En soumettant *le sexuel* uniquement à un discours précis, il est possible d'isoler une invariante clinique : l'absence sans appel de savoir sur le sexuel qui dicte l'inconscient. Et le traitement analytique de cette dite absence est le seul qui reprend les conséquences symptomatiques produites par l'action primaire du signifiant sur les corps.

Alors en quoi consiste la spécificité de son opération ?

Coercitions du langage

Je commence en délimitant notre champ : le dispositif verbal en quoi consiste une analyse cerne un *réel de la sexualité* qui diverge autant de la « détermination anatomique » que des « faits historiques ». Nous bordons les faits qui ont une influence surtout s'ils échappent au refoulement. Par contre l'interprétation analytique à strictement parler s'oriente d'un réel qui est aussi indépendant de l'anatomie que de la biographie sexuelle. Plus encore, son opération ne se soumet pas aux vérités de la « réalité psychique ». La conquête analytique consiste à traiter les séquelles symptomatiques des normes et des contraintes sociales mais en les replaçant dans le contexte des coercitions propres à la logique du langage. Et cela impliquera en premier lieu l'imprégnation de la langue qui entraîne des contrecoups accidentels au niveau de la jouissance sexuelle. *Lalangue* inaccessible qui, si elle provient bien de ce que nous avons entendu de l'Autre, précède l'appropriation du sens.

Par conséquent comment démontrons-nous cliniquement la liaison entre la langue et le sexe ?

Je déploie aujourd'hui un argument autour de la pertinence concrète de *l'équivocité de la langue* et son usage en vue de l'interprétation.

Comment est ce qu'à partir de ce qui *se dit* dans l'analyse advient un réel qui ne se résume pas à la sémantique de la parole ?

Comment calibrons-nous dans notre pratique quotidienne le sens et son *absence* pour préserver la psychanalyse d'une *psychosocio*-logie mais aussi d'une mystique risquée de *lalangue* ?

Je propose à travers un bref fragment clinique de spécifier la fonction de l'interprétation par l'équivoque.

Balayer le sens.

Il s'agit du cas d'une jeune fille qui souffre d'une anesthésie sévère lors de la rencontre sexuelle. La propreté extrême est la condition du contact intime avec son partenaire, un irlandais d'origine qu'elle aime profondément. Des bains, des mesures rigides de nettoyage et la présence du moindre des fluides entourent chaque *approach* d'un climat d'évitement et de rejet. La farouche insensibilité corporelle ne cède pas malgré le recours au fantasme et les orgasmes se limitent à une pratique masturbatoire solitaire et hygiénique.

Après avoir rêvé qu'elle était dans une baignoire avec son analyste (savonnant son dos avec une nette tension sexuelle et selon un emplacement qui rappelle celui du cabinet) commence une longue trajectoire qui fait le tour de ce qu'impose la répétition : son être consacré au regard de l'Autre : *être son trésor, son ornement, son trophée.*

Elle ne passe jamais inaperçue, *tout homme* la regarde de façon désirante et obscène. Sa *beauté immaculée* est le trait éternellement accentué par le père et le signifiant *on regarde et on ne touche pas*

décante en signe de dévotion et de souffrance qui traverse son histoire. La rivalité à la mère fait appel à de multiples torsions alors que les occurrences et les rêves convergent à propos d'une indifférence maternelle face à des expériences infantiles d'*at-touchements* avec son frère. Contexte où les scènes incestueuses acquièrent beaucoup de consistance et paraissent tout expliquer. Elles expliquaient mais rien ne changeait lors de la rencontre corps à corps, source de réclamations à l'analytisme.

Faire passer et en même temps dégonfler ces versions fantasmagoriques diminue d'une façon surprenante pour nous deux. J'ai là l'évènement que je voudrais souligner : après une fête, son fiancé s'approche d'elle mais elle refuse, faisant l'expérience du rejet et des exigences d'asepsie avec une férocité particulière. Le récit inclut un détail sur la localité de l'évènement dans la banlieue de Buenos Aires : *Escobar*. Elle s'embrouille en le prononçant et met un L à la fin (initiale de son nom de famille) à la place du R : *Escobal*.

Je lui demande si c'était la fête d'Halloween¹. Après avoir ri et s'être tu, elle poursuit ainsi : sa grand-mère maternelle, immigrante britannique qui était très présente, de par sa maîtrise précaire du castillan disait *escobar*² au lieu de *barrer*³. Si à partir du substantif *trapo*⁴, le verbe est *trapear*⁵, le verbe qui vient de *escoba*⁶ était *escobar*⁷ Encore aujourd'hui elle n'accepte pas que sa mère *reproduise l'erreur* comme elle le faisait jusqu'à sa puberté. Temps où émerge une certaine étrangeté en notant qu'elle *nommait mal une action* si familière.

1 Note du traducteur : en espagnol on dit "la nuit des sorcières".

2 Note du traducteur : *escobar* est un mot qui n'existe pas en espagnol mais qui est dérivé de *escoba*, balai.

3 Note du traducteur : en français, cela veut dire balayer.

4 Note du traducteur : en français, c'est chiffon.

5 Note du traducteur : en français c'est laver par terre.

6 Note du traducteur : en français, *escoba* veut dire balai

7 Note du traducteur : en espagnol, *escobar* n'existe pas, on dit *barrer*.

L'expression *escobar la vereda*⁸ inscrivait la scène de l'univers féminin en plus d'une simple question de propreté. Le trottoir établissait une sorte de dépendance de la maison et elle se voit petite espionnant sa mère et sa grand-mère dans cette zone désirante d'échange social, propre à sa petite ville natale.

L'insensé de cette re-rencontre avec l'équivocité de la langue, *contrecoup du verbe* qui ne trouva dans ses séances ni explication ni chute, marqua pourtant la fin de son dernier épisode d'insensibilité. Son corps commença à sentir d'une autre façon sans que n'intervienne un autre instrument que l'équivocité avec laquelle se répand la poussière du sens.

Pour conclure

Je voudrais insister sur l'équivoque en tant qu'opportunité privilégiée de désarticuler la fixité du symptôme. Et je pense que c'est l'*interprétation par l'équivoque* qui prend la relève de ces marques primaires qui lient la langue et le sexe. Liaison *a-chronologique* récupérée partiellement lors d'une analyse à condition de déposer toute prétention de savoir.

Quelque soit ce que quelqu'un va dire arrive un élément extérieur à ce qui se prononce, une altérité qui est justement celle qui prépare l'interprétation. Nous forçons ainsi l'efficacité du dire contingent en pariant sur son lien à l'équivoque qui compose l'inconscient

C'est ainsi que la voie de l'acte analytique est la seule qui fait figurer un *réel de la sexualité* qui contourne aussi bien l'inaptitude et l'infinitude du sens que son envers, l'abolition du sujet. •

Texte traduit par Isabelle Cholloux.

8 Note du traducteur : en français, la *vereda* veut dire le trottoir.

Le nouveau né

CLARA BERMANT

« De traumatisme, il n'y en a pas d'autre que celui de la naissance : l'homme naît malentendu »

J. LACAN

Cela fait quelques années, j'ai reçu par courrier un livre, un cadeau que m'envoyait la mère d'une petite fille (appelons là Mariana) que j'avais reçue cela fait longtemps. Elle m'avait parlé de l'impossibilité de reconnaître et d'accueillir, jusque dans ses moindres nécessités, le « produit de ses entrailles » qui l'horrifiait, fruit de la rencontre avec un homme, son époux à l'époque, qui avait reçu la naissance avec dédain, et même mépris.

Le livre en question était *Les journaux d'Adam et d'Eve* de Mark Twain. Dans ce livre y est décrit la rencontre d'Adam avec le nouveau né qu'Eve ramène, après avoir été accoucher dans un bois :

Ce n'est pas un poisson. Je ne peux pas découvrir ce que c'est. Il fait des bruits curieux et démoniaques quand il n'est pas satisfait et dit « gou-gou » quand il l'est. Ce n'est pas un des nôtres car il ne marche pas ; ce n'est pas un oiseau car il ne vole pas ; ce n'est pas une grenouille car il ne saute pas ; ce n'est pas un serpent car il ne rampe pas ; je suis sûr que ce n'est pas un poisson bien que je n'aie pas eu l'occasion de voir s'il peut nager ou non. Simplement, il reste allongé avec les pieds vers le haut. Je n'ai jamais vu auparavant un animal faire cela... Selon ce que j'en comprends, c'est ou bien une énigme ou bien une sorte d'insecte.

Description satirique et pointue que nous offre Adam de l'expérience « unheimlich » à laquelle nous pouvons tous nous confronter lors de la rencontre avec le nouveau né.

J'ai connu Mariana à ses 4 ans lorsqu'elle fut amenée à ma consultation : petite fille qui semblait triste, de présentation autistique avec une ignorance apparente du langage. Grâce au courage de la mère et au travail de l'analyste sur la demande jusqu'alors non reconnue de Mariana, il fut alors possible que l'intention réparatrice vienne à la place de ce vide « sous le coup du fait que l'un des deux parents – je ne précise pas lequel – ne les a pas désirés. ». Ainsi fut possible l'émergence d'un sujet ainsi que d'un symptôme dans lequel la parole entrecoupée remémore le désaccord : il s'agit du bégaiement. Là où il n'y avait rien, advient la parole, forcée, chaque mot le symbole d'un triomphe obstiné. Bégaiement qui évoque la réitération de la demande. Le nouveau-né, enfant du non-rapport sexuel et des théories sexuelles infantiles, trouve son meilleur destin dans son être de symptôme. Ce symptôme est précisément « la réponse du réel » qui advient dans la réponse analytique.

Une autre mère que j'appellerai Pénélope arrive à ma consultation un jour d'orage, pieds nus, désespérée. Elle vient me voir peu de jours après avoir conçu un enfant que nous appellerons Ulysse, face à l'impossibilité de l'alimenter. Elle se plaint autant du fait que le bébé ne mange pas que du fait qu'il ne s'arrête pas de manger : « si je ne lui donne pas ce qu'il me demande, j'ai peur qu'il me mange moi ».

« Cet enfant est comme un ballon. Il se gonfle et se dégonfle. Si je ne l'alimente pas, il me mange. J'aimerais le voir et le prendre dans mes bras mais quand ils me l'amènent je ne peux pas être avec lui. Quand je vois qu'il ne pleure pas, qu'il ne me parle pas, j'ai la sensation de mourir. Je le vois cassé, détruit. Qu'il n'a envie de rien, comme moi. Je le vois en morceaux. Si je regarde son visage, le reste de son corps n'existe pas. J'ai ici « l'objet même de son existence apparaissant dans le réel »

Déchaînement mélancolique face à la chute de l'idéal : « Je l'ai appelé Ulysse. Il allait être mon roi. Maintenant, il est psychotique » dit Pénélope qui m'avait consulté peu de temps avant en tant que pédagogue pour quelques cas. Aucun détail ne m'avait permis de supposer alors un tel destin.

Les voix le réclament : « Rends-le à ta mère ou tue-le, cet enfant ne t'appartient pas ». Je me mets en contact avec la famille pour mettre un frein aux désirs filicides. Il sera nécessaire, au-delà de tout idéal d'harmonie, de forcer la séparation de la mère et de l'enfant.

Quel destin pour le nouveau-né sans la signification phallique et en cas de rejet de la copulation ?

Cristina décide à 30 ans qu'elle sera une mère célibataire. A 50 ans, elle a un enfant, Pau, par insémination artificielle. S'initie ainsi une idylle à travers l'allaitement qui ne connaît pas de limites de temps et de lieu. Jour et nuit, Pau prend la place d'un appendice pour la mère, seul lieu où elle peut le supporter, accroché à sa poitrine. Seuls lieu et action où elle le reconnaît comme son fils. Elle vient faire quelques entretiens sur indication de sa sage-femme, entretiens durant lesquels elle parle de cet amour pur, pur amour. Une ombre la ramènera à la consultation : face au manque d'aide pour s'occuper de l'enfant, elle se trouve face à un problème qui acquerra bientôt le caractère d'une pensée obsédante qui la fait enfin s'interroger autour de cet amour idéal. Chaque nuit le même problème : comment faire pour descendre la poubelle sachant qu'il faut laisser l'enfant seul ?

Le problème s'énonce : ou l'enfant, ou la poubelle. Et il se convertit bientôt en terreur de jeter l'enfant, comme la poubelle.

L'enfant réalise ainsi la présence, matérialise, fait exister l'objet de la mère révélant sa vérité, sans métaphore ni signification phallique. Lors de la conférence sur le Malentendu, Lacan dit « Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré. Désiré, ou pas – c'est du pareil au même... Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduc-

tion... ». C'est ainsi qu'il n'y a pas d'autre sortie que celle du traumatisme, enfant du désir ou de son absence. C'est pour cela que chaque naissance relève quelque chose de la rencontre manquée entre le langage et le corps, désaccord qui essaie de se réparer en s'interrogeant sur la complétude de l'enfant.

Je conclurai mon commentaire sur le nouveau-né avec un paragraphe extrait d'une recherche sur les indiens guayaquis dans laquelle l'acte de la naissance se détache comme un acte en deux temps, métaphore de la paire signifiante Fort-Da dans son pouvoir constituant :

Nous signalons, en premier lieu, que le verbe *upi*, porter (lever), s'oppose à ce qui désigne la naissance : *waa*, tomber. Naître, c'est tomber et, pour annuler cette « chute », il faut porter, *upi*, l'enfant. De façon que la fonction de la *upiaregi* ne se limite pas à lui offrir de la chaleur et à le reconforter ; selon la pensée indigène, il s'agit surtout de compléter et de fermer le processus de la naissance inaugurée par une chute. Naître dans le sens de tomber est, pour le dire ainsi, ne pas être (encore) ; et l'acte de porter garantit à l'enfant l'accès, la montée à l'existence humaine.

Comment « porter » un nouveau né pour rendre possible son avènement symbolique dans un monde défini tant par l'avancée de la « science de la reproduction » que par la chute du signifiant phallique chaque fois plus distant de « l'organe de copulation » ? Les nouvelles « idéologies de l'éducation » qui promeuvent l'« amour forcé » de l'attachement ne l'ont pas trouvé. •

Texte traduit par Isabelle Cholloux.

BIBLIOGRAPHIE.

- 1 S. Freud, 1915. L'inquiétant.
- 2 J. Lacan, 1975. « Conférence à Genève sur le symptôme ».
- 3 J.A. Miller, « Cours : Réponses du Réel ».
- 4 J. Lacan, 1969. « Deux notes sur l'enfant ».
- 5 J. Lacan, 1980. « Le malentendu ».
- 6 P. Clastres, 1972. Chronique des Indiens Guayakis.
- 7 E. Badinter, 2015. La Femme et la Mère.

La jouissance dans l'hystérie pas toute

CLOTILDE PASCUAL

À travers la cure d'une patiente pendant trois ans, je veux traiter de la position de ravage que peut avoir un homme pour une femme, en montrant que cette position peut être causée par le rapport du ravage avec sa mère.

Je veux situer le changement depuis une position hystérique, de faire désirer l'Autre, à un vouloir désirer et jouir, où il se produit une ouverture sur la question de sa position féminine.

Pour Lacan, la position hystérique se montre en soutenant l'Autre. La position féminine ne soutient pas à l'Autre, mais se réalise dans ce qu'elle a d'unique dans sa jouissance. Dans le livre de Collette Soler : *Ce que Lacan disait des femmes*, la position féminine c'est l'invention pour chaque femme de faire limite à la jouissance qui peut la déborder. Cette position dépasse l'hystérie parce que la structure ne la recouvre pas entièrement, la dédoublant en jouissance phallique et jouissance féminine.

C'est sur cette jouissance féminine, que va se montrer la relation de ravage qui occupait les rapports amoureux et la relation avec sa mère.

DEMANDE

Il s'agit d'une patiente de 33 ans. Elle présentait des symptômes sur son corps et la sensation de s'annuler totalement dans l'amour, ce qui lui produisait une énorme étrangeté. Cela surgissait quand elle s'affrontait au désir sexuel d'un homme qu'elle aimait, sans obtenir un amour « sans conditions ». Elle s'adaptait à ce que l'autre voulait, mais elle s'annulait en tant que femme. Des fois elle se griffait devant le miroir pour sortir de cette étrangeté. Sa demande était de sortir de ces rapports de souffrance.

Elle est la dernière de sa fratrie. Elle est née en Angleterre, de mère anglaise et père espagnol. À

l'âge de 2 ans sa famille part à Madrid. À l'âge de 18 ans ses parents se séparent, et sa vie est un changement de relations et de déménagements dans des pays différents. La séparation de ses parents fut une grande déception. Elle idéalisait son père jusqu'à ce qu'elle découvre qu'il avait une autre femme. Elle décrit sa mère comme une femme très rigide et disciplinée. Elle lui reproche de ne pas l'avoir aidée en tant que femme. Elle explique que quand elle avait dit qu'un professeur lui avait fait subir des attouchements, sa mère lui avait répondu qu'il ne fallait pas exagérer et elle s'est sentie très seule.

De son père elle attend qu'il puisse la reconnaître par son travail mais il la reconnaît seulement par son aspect physique.

VIE AMOUREUSE

Elle se trouve partagée entre la recherche d'un amour absolu de la part des hommes qu'elle admire intellectuellement et la difficulté d'arriver à une jouissance sexuelle. Cela la porte à avoir des rapports avec d'autres hommes qu'elle vient de connaître « comme un traitement de choc » pour vérifier si avec eux elle a du plaisir sexuel.

À 18 ans elle part en Angleterre. Elle connaît son premier partenaire, 10 ans plus âgé qu'elle, avec qui elle vit pendant trois ans. Les rapports sexuels la répugnaient, mais elle vivait avec lui à cause de l'admiration qu'elle avait et l'espoir d'obtenir son amour. Elle rompt, frustrée devant le peu de preuves d'amour ainsi que la violence qu'il montrait dans les relations sexuelles.

À 22 ans elle connaît à un autre homme, 12 ans plus âgé qu'elle. Ils habitent ensemble quatre ans. Elle répète le même type de relation : admiration de son savoir, pas de satisfaction sexuelle. Il est décrit comme jaloux, violent verbalement et physi-

quement. Elle rompt aussi avec lui.

Quelques mois plus tard, elle connaît un autre homme, 15 ans plus âgé, avec la même répétition, avec qui elle vit pendant cinq ans. Quand celui-ci, la laisse, s'aggravent ses crises d'étrangeté et les symptômes dans le corps. Elle fait un an d'analyse, change de ville et vient me voir.

Je pense, tel qu'elle décrit ses relations, qu'elle se situe dans une relation de ravage à la place de l'objet du phantasme masochiste d'un homme, consentant à une mortification pour essayer de trouver cet amour absolu comme un moyen de sortir de la pas toute dans la jouissance phallique.

Lacan nous dit dans *Télévision*, que ce type de relation vire à la mascarade féminine portée à l'extrême, comme une sortie de la logique de la jouissance supplémentaire, « au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme ». Cela ressemble à une version du ravage mère-fille que Lacan a développé dans *L'Étourdit*. Le ravage se produit sur le fond d'une passion d'être en tant que femme.

DEROULEMENT DE LA CURE

Dans la cure va se produire un changement. Devant la question sur le désir de l'Autre, apparaît une réponse du phantasme comme effet de signification : Être la préférée du père, où l'objet regard est prévalent : Regarder, être regardée.

Un rêve indique comment le mode particulier d'accès à la jouissance se dégage, permettant un effet de séparation.

Je voyageais. Je tombais, je me faisais du mal. Une amie me regardait sans me voir ».

Je signale : On ne vous voyait pas ? Qui ne vous voyait pas ? Je coupe ici la séance.

La séance suivante elle amène un souvenir. Quand elle avait six ans elle s'est laissée presque

étrangler pour que son père la « voit » et pour s'assurer qu'elle était sa préférée. Elle croit que c'est comme cela, en arrivant à la limite qu'elle a essayé de vérifier l'amour de ses partenaires.

Il y a deux ans elle a commencé une relation sans attendre cet amour absolu. C'est une relation ambivalente parce que elle ne comprend pas qu'elle puisse aimer un homme aussi différent de ceux d'avant, il a le même âge qu'elle, il est attentif à elle. Elle se sent attirée par lui et a de la satisfaction dans les rapports sexuelles, bien qu'elle ait une douleur dans le « bas ventre » qui pourrait être le désir d'avoir un enfant et ne pas s'autoriser à l'avoir.

Au mois de Septembre de l'année passée, elle a voulu changer de ville avec son partenaire et aller vivre avec lui dans la ville où habite sa mère. Elle a été très déçue, quand celle-ci lui a conseillé de ne pas le faire, parce que elle-même pourrait partir. Depuis ce moment, vont surgir des reproches devant les commentaires de sa mère sur le fait qu'elle est incapable d'avoir un couple stable ou des enfants. Par rapport à cela, elle reconnaît que ce qu'elle attend de sa mère elle ne va pas le trouver et fait le lien avec ce qu'elle attendait dans ses relations amoureuses. Nous pouvons penser à ce que Lacan nous dit dans *L'Étourdit* sur le ravage « qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père ».

La patiente arrête le traitement en mai. Elle n'avait plus les symptômes dans le corps et les phénomènes d'étrangeté. Je pense que l'analyse a réussi à dégager une partie de jouissance en logeant le désir d'avoir une vie qui ne soit pas une torture en visant un idéal impossible, en tant que femme et en ce qui concerne un amour absolu. •

Texte traduit par l'auteur

Avènement de l'Autre

COLETTE SOLER

Le réel hors symbolique n'advient jamais tout seul, il se rencontre parfois, mais il n'advient que par fusion, avec un élément langagier. Les avènements du réel sont donc divers : l'alunissage que *Télévision* prend comme exemple-type, où se manifeste la coalescence du réel du nombre avec le réel hors symbolique de la matière, diffère par exemple de beaucoup du moindre avènement de symptôme. C'est pourtant même structure, l'émergence conjointe d'une présence réelle, ici celle de «l'événement» de jouissance, et d'un signifiant, le contraire par conséquent d'une forclusion, laquelle est présence non subsumée sous un Sa.

Alors quand Freud dit, à la fin, «Que veut la femme ?» C'est une formule de reconnaissance de la différence mais ce n'est pas une formule d'avènement de *La* femme. Lacan au contraire, en posant la conjonction de cette jouissance autre, réelle, avec la logique langagière du pastout, a produit son avènement dans la psychanalyse. C'est d'ailleurs ce qu'il lui fait dire à cette «surmoitié» quand il l'a fait parler, elle le remercie en quelque sorte d'avoir, je cite, «fait l'Autre»¹. C'est l'avènement par la logique de ce qui n'advient pas par le signifiant dans le discours, de ce qui est exclue par la nature... des mots, à savoir *La* femme, dont il peut dire qu'elle n'existe pas, car manque pour elle dans le langage, non pas son signifiant à elle, ce *La* femme qui ne manque dans aucune langue, mais le signifiant de sa jouissance. En tant qu'être sexué, elle est donc... la différente. Et c'est une autre énigme que celle de la Sphynge d'Œdipe.

L'avènement de la pastoute dans la psychanalyse ouvre évidemment la question de savoir ce qu'en est-il dans chaque psychanalyse. Comment les exclu(e)s de tout discours peuvent-ils, peuvent-

elles, se révéler dans une pratique de discours ?

Première réponse de Lacan : dans la structure du langage dont use l'analyse, sa jouissance autre se situe toujours comme «l'Un en moins»². Le signifiant qui manque, toujours à venir en quelque sorte, dans la série de tous ceux qui s'énoncent. *La* femme est donc dans le langage un *non avènement* qui se répète, jusqu'à l'infinitude, car ce lieu ne sait rien de cette «incarnation distincte» du sexe qu'est la femme. Pas moyen par conséquent de prendre idée de sa différence par l'interprétation de «ce qui se dit»³. L'inconscient parlêtre qui produit «le texte des symptômes de la névrose» relève de la «norme mâle»⁴ écrite en deux mots. Autre façon de le dire : *La* femme n'a pas d'inconscient (Cf *Encore*), elle est la radicalement Autre. Ce Un marque cependant sa *place* dans la structure, soit dans le réel du langage, sans lequel nous ne pourrions pas même l'évoquer : eh bien, c'est une «place de vide»⁵.

Est-ce donc par le vide que l'on peut diagnostiquer la pastoute dans l'analyse ? Cet «Un en moins», se manifeste comme défaut de la consistance, indétermination, infinitude, incomplétude. Défaut répété des points de capiton susceptibles de faire conclusion, limite au vecteur du discours par une fixation, avec un x, de jouissance.

Seulement le «Un en moins» n'est pas toujours celui de la pastoute. On constate d'ailleurs combien le défaut de consistance du pastout prête cliniquement à confusion avec l'égarément de la névrose, avec le doute obsessionnel, et les incertitudes du sans foi hystérique. Plus structurellement la vérité mi-dite elle-même est *pastoute*, elle métonymise le

1 J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 468.

2 J. Lacan, Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 116.

3 J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », *Autres écrits*, op. cit., p. 503.

4 J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 479.

5 J. Lacan, « Préface à L'éveil du printemps », *Autres écrits*, op. cit., p. 563.

Un en moins. Elle «balbutie»⁶ dit Lacan, ce qui signifie justement qu'elle ne conclut pas, mirage du dernier mot, en mathème, ça s'écrit S(A barré), il le précise. Or, la vérité dans l'analyse ce n'est pas seulement pour la *pastoute*, c'est la voie de chaque analysant qui, invité à se dire, mot à mot, séance après séance, ne peut faire moins que de chercher et d'attendre le dernier mot qui, de manquer, empêche de la dire toute. Mirage.

Qu'est-ce qui peut finalement boucher cette béance structurale et y mettre point d'arrêt ? Nous avons une réponse déjà élaborée : l'objet *a* substantifié du fantasme pour ce qui est du désir, et la lettre du symptôme pour ce qui est de la jouissance. Or, tous deux, objet *a* et lettre, sont des avatars du registre phallique, l'objet par sa fuite, et la lettre, à l'inverse par sa fixation avec un *x* de la jouissance phallique. C'est justement ce que le *pastout* exclu, au point que l'on peut se demander sérieusement si ce n'est lui qui favorise l'analyse infinie. Concernant la confusion avec la névrose, c'est seulement quand une névrose est guérie, à savoir quand sont cernés fantasme et symptôme qui obturaient la béance de la vérité midite, que l'on sait que la réticence du sujet à conclure relevait du «je n'en veux rien savoir» névrotique et non de l'inaccessibilité logique du «Un en moins» qui est de l'incurable, comme tout réel de la logique.

Quand parlant de la *pastoute* en analyse, Lacan dit je cite «Ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire.», il ne nous dit pas la différence de la *pastoute* mais au contraire qu'elle est soumise à l'ordre du Discours analytique, qui passe par la voie des dits, avec une visée : avérer les modes de jouissance qui capitonnent la béance de l'Autre, tout en la révélant. Et c'est possible pour elle aussi puisqu'elle n'est «pas sans» le phallique.

La question de sa différence, permettez un néologisme, la di(re)fférente, reste donc entière. Cherchons du côté du transfert. Il est «amour du sa-

voir», et généré par l'objet *a*, en tant qu'il manque, «l'analyste se fait de l'objet *a*»⁷, et il aspire au savoir sur la jouissance. Sauf que la jouissance ne passe *pastoute* au savoir, que seule la phallique est coalescente au savoir. Résultat sur les sujets, si on en croit Lacan, les femmes, ont «plus rapport à l'Autre».⁸ Je lis cette thèse de *Encore* de deux façons: d'abord elles sont plus portées au transfert qui interpelle l'Autre sur son savoir, on le constate, en effet. Mais par ailleurs n'ont-elle pas aussi rapport à un Autre autre que le sujet supposé savoir, un autre dieu en quelque sorte ? La jouissance autre, retranchée du signifiant, et donc de l'objet *a*, implique un Autre «pas savant du tout», un lieu vide de signifiants. C'est ce dont parlent les mystiques justement, un dieu je les cite, où il n'y a plus ni figures, ni «distinctions», et ni nom, n o m, ce sont des citations, le gouffre, les ténèbres, l'absence. Maître Eckart. On sent bien que ça frôle l'hérésie quoique ça suive la logique des inconsistances du langage. Il ne s'agit pas d'une réduction de l'Autre à l'objet *a*, mais d'une minoration de la valeur signifiante qui va chez les mystiques jusqu'à une visée d'éradication, et qui est je crois ce que Lacan nomme la liberté des femmes. La phase finale de l'analyse, celle que Balint avait bien située comme étant au-delà des bénéfices de l'élaboration, est marquée selon Lacan par le deuil de l'objet *a* pour ce qui est de la relation à l'analyste⁹, par le temps qu'il faut pour s'identifier à la lettre de jouissance pour ce qui est de l'identité du parlant¹⁰. Ça vaut pour tout analysant, mais ne faut-il pas ajouter pour la *pastoute*, avec le deuil du signifiant, l'identification à l'innommable, qui réduit, qui minore, voire anéantit la valeur de la lettre justement — avec ce paradoxe propre aux mystiques que l'indicible ne se convoque que dans le langage. •

7 J. Lacan, « Compte rendu du séminaire L'acte analytique », *Autres écrits*, op. cit., p. 379.

8 J. Lacan, Séminaire *Encore*, op. cit.

9 J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, op. cit., p. 487.

10 J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

6 J. Lacan, Séminaire *Encore*, op. cit., p. 75.

Effets d'Écriture

CORA AGUERRE

Jacques Lacan s'est intéressé à la psychose dès le début de sa pratique. Tout au long de son enseignement, nous pouvons trouver dans la trace de son parcours la piste de la recherche d'une solution pour tous ces sujets qui ne comptent pas sur le nouage du nom du père.

Pendant très longtemps, nous avons parlé de l'analyste comme secrétaire de l'aliéné, et de la nécessité de faire attention à la dimension érotomaniaque. Dans la psychose, le fait de penser les nouages et les dénouages nous donne plus de souplesse au moment de l'aborder. Lacan nous dit que tout ce qu'il nous expose provient de sa pratique analytique. La structure n'est pas fixe, le poème que chacun de nous incarne, est un poème qui n'est pas écrit en une seule fois, mais un poème qui s'écrit en acte.

Le plus important du nœud, c'est le trou, c'est à dire la forclusion généralisée que nous pouvons formuler : "il n'y a pas de rapport sexuel". Avec la topologie Lacan nous fait sentir le trou avec lequel le nœud est fait. L'accent est mis sur le bord de ce trou, sur la solution singulière que chaque analyste peut produire peu à peu à partir du dire de l'analyse.

Lacan, au chapitre III du Séminaire "Le Sinthome", "Le nœud comme support du sujet", explore les possibilités de nouage dans la paranoïa. Il dira que ce qui se révèle à nous, c'est que le minimum dans la chaîne borroméenne est toujours constitué par un nouage à quatre, dans ce rapport de 3 plus 1. Dans ce chapitre, il propose, à partir de ce qu'il a énoncé, "Qu'à trois paranoïaques pourrait être noué, au titre de symptôme, un quatrième terme qui se situerait comme personnalité, en tant qu'elle-même serait distincte au regard des trois personnalités précédentes et leur symptôme".

Ce qu'il nous propose c'est qu'à trois se noue un en plus, ce qui permettrait que cette tresse sub-

jective se noue par un quatrième qui serait le sinthome. La personnalité qui en résulte ne serait plus paranoïaque, c'est à dire qu'il y aurait une correction du lapsus du nœud.

Ce que Michel Bousseyroux nous apporte à ce sujet dans son article "Révision de la paranoïa" est intéressant. Il nous dit : " Il suffit d'être trois, trois personnalités paranoïaques, comme Schreber, son père et son frère, ou bien les sœurs Papin et leur mère, ou encore l'Homme aux loups, sa sœur et son père, et que ces trois soient borroméennement noués par une quatrième personnalité qui, elle comme névrotique, serait leur symptôme, celui-ci assurant la subjectivation d'eux trois, subjectivation comme telle symptomale et donc nécessairement inscrite dans le borroméen." Cette conception pourrait nous éclairer sur l'évolution et le traitement de la paranoïa.

Ma question est de savoir, à partir de ce 3 plus 1, si l'analyste pourrait dans la psychose avoir cette fonction.

Le dire de l'analyse

Depuis quatre ans, je reçois à ma consultation un enfant de six ans. Au début, il joue en me tournant le dos et il supporte mal mes interventions. Pendant longtemps son jeu a consisté à placer un berceau pour bébé et à jouer avec des personnages pour voir qui serait capable de sauter par-dessus le berceau et qui tomberait dedans.

Dans ses jeux apparaîtront peu à peu la rivalité, la lutte face à face que je l'encourage à laisser en incluant des règles pour qu'il puisse y avoir un début et une fin.

Plus tard, il organisera des épreuves d'obstacles et divisera les personnages par équipes. Quand je lui demande dans quelle équipe il ira, il dit qu'il doit aller avec quelqu'un qui a le sens de l'orienta-

tion, parce que lui, ne l'a pas.

Ce jeu se transformera et à partir des pièces et des obstacles, il me proposera de jouer à cache-cache. L'un de nous deux compte et l'autre cache les personnages. Ce jeu marque un virage important et, l'enfant se montre vivace et ému.

Il se produit quelque chose de nouveau, il prend des marionnettes et organise un jeu dans lequel apparaissent le roi, le bouffon, la reine et la princesse. Le père, vigilant, ne permet pas à sa fille d'avoir des amis, c'est pourquoi ces derniers l'accompagnent en cachette, attentifs à l'éventuel regard du roi. Le personnage de l'ours revêtira chaque fois plus d'importance et le représentera.

Un nouveau personnage apparaît, il est nommé "Maligne". Celle-ci enlève le roi et ce sont les animaux, puis finalement l'ours qui, totalement recouvert de la tête aux pieds, sans qu'aucune partie de son corps ne soit visible, transformé en super héros, le libère. Le roi ne peut pas "savoir" qui l'a sauvé.

Pour la première fois, il est apparu un récit et une trame qui se tisse peu à peu. Il y a une fixation œdipienne constituée par le roi, la reine, la princesse et l'ours qui est en dehors, mais qui cherche la façon de s'accrocher "en sauvant le père".

Je m'interroge sur la place de l'analyste dans la cure, à partir de ce que nous apporte le nœud, ses lapsus, ses corrections et les différentes possibilités

de nouages.

Dans le cas dont je viens de vous parler, le petit garçon ressent de l'inquiétude dans son corps, il se protège du regard, joue seul et parle par monosyllabes. A partir du dire de l'analyse, des nouages se produisent entre le réel de la jouissance et le registre symbolique et imaginaire qui ont des effets sur sa vie : il se calme, il est capable de jouer avec d'autres enfants, de mieux s'intégrer à l'école et il fait partie d'une équipe de football.

A partir du transfert, la question serait de pouvoir viser ce lieu de l'un en plus qui nomme. Le père qui nomme se différencie du père comme métaphore, il ne s'agit plus du signifiant du nom du père. La nomination n'est pas une fonction signifiante, elle est fonction du dire, et le dire est événement, c'est un fait d'ex - sistance.

Le mot qui se dit dans l'analyse engendre, crée. Chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant, une chose, c'est notre sort d'êtres humains, tel que nous le dit Lacan dans la "Journées des cartels de l'École freudienne de Paris". Dans le dire se trouve un pouvoir de générer, d'engendrer. Nommer c'est créer en un seul et même acte. Freud a nommé l'inconscient, et c'est parce que Freud l'a nommé qu'il ex - siste. Quelque chose n'existe pas, ne commence pas à jouer un rôle, jusqu'au moment où on le nomme.

Texte traduit par Lydie Grandet

La clinique est politique: l'avortement clandestin, ce qu'il advient

DANIELLA FERRI

«... cette femme me dit qu'elle ne veut pas être mère, maman, tu peux le croire ? Mais je lui ai dit, ce n'est pas à toi d'en décider, à qui alors ? a-t-elle osé demander, maman, et moi je lui ai crié, tu as un enfant à l'intérieur, à l'intérieur je n'ai rien... il n'y a ni enfant ni mère, ne le tue pas, tais-toi, tu vivras toujours avec cette culpabilité, et comment vivre autrement ?... les bébés avortés pleurent dans ta tête, c'est moi qui pleure dans ma tête, ne tue pas un innocent, moi aussi je suis innocente. »¹

VIEDMA, RIO NEGRO, ARGENTINE, 20 JUILLET 2018.

Le contexte concernant cet écrit se trouve être d'une part la situation socio-politique du pays : le Débat de la Chambre des Sénateurs de la Nation sur l'approbation ou non du projet de Loi d'Interruption Volontaire de Grossesse ; et d'autre part les jours précédant la date de restitution des travaux pour notre Xème Rendez-Vous International de l'IF²

J'ai choisi de commencer avec cette épigraphe extrait de la nouvelle « Elena et le roi détrôné »³ de l'écrivain argentin Claudia Piñeiro. Quand j'ai pensé que je souhaitais écrire sur ce qui se passe dans notre pays et comment cela faisait écho en moi et au niveau des consultations, j'ai commencé à chercher dans la littérature, des fictions, des écrits, des entretiens où l'on parle d'avortement. Je ne pensais pas à la question médico-légale, je voulais savoir quel était le traitement réservé par la culture à l'avortement et plus spécialement à l'avortement clandestin.

Cela ne fut pas simple, j'ai trouvé mais toujours de façon partielle. Parmi le peu de matériel de la littérature argentine, j'ai choisi cette nouvelle où trois histoires se croisent, trois femmes et leurs choix concernant leur corps. Elena est une femme de soixante-dix ans environ souffrant de Parkinson avec rigidité, elle enquête sur la mort (par suicide) de sa fille (Rita) qui s'est pendue au clocher de l'église. Elena ne peut pas croire qu'elle se soit suicidée. Elle part à la recherche d'Isabel ramenée à la maison il y a 20 ans par Rita pour la « sauver d'un avortement ».

L'idée d'Elena est qu'Isabel lui prête ses forces pour enquêter sur la mort de Rita croyant qu'Isabel doit à Rita le fait d'être devenue mère. Mais ce qu'elle pensait avoir été un acte héroïque de sa fille, ne le fut pas en fait. Claudia Piñeiro met en scène les discours qui ponctuent une décision concernant le corps que ce soit celui d'Elena avec sa maladie, Rita qui doit assister cette mère malade ou Isabel racontant de façon désespérée en quoi une grossesse n'est pas toujours synonyme d'enfant. Il y a un fort questionnement à propos de la « femme sacrificielle » comme filles ou comme mère. D'autres lectures du champ de la psychanalyse ont apporté matière à réflexion à cette nouvelle ou ont été en dialogue avec la psychanalyse. Le corps y apparaît, aussi bien le corps de la femme enceinte que le corps de la femme comme instrument de coercition.

Aujourd'hui en Argentine, avorter est juridiquement illégal. Ces derniers temps, de nombreux débats ont eu lieu à la Chambre des Députés en faveur ou en défaveur de la dépénalisation de l'avortement. L'avortement, paradoxalement intime et social, m'interpelle en tant que femme et m'interroge en tant qu'analyste en écoutant les récits de mes analysantes. Comment penser la possibilité de choix d'un sujet sur son corps lorsque cette déci-

1 Piñeiro, C. « Elena et le roi détrôné ». Éditions Actes sud (2011). Pg 131.

2 Xème Rendez-vous International de l'IF. Les avènements du Réel et le psychanalyste. Barcelone 13-16 septembre 2018.

3 En espagnol, le titre de la nouvelle est "Elena sabe" soit "Elena sait".

sion est en violation avec une loi juridique ? Quels effets la clandestinité de l'acte génère-t-il sur les femmes ? Qu'est-ce que l'on attend d'une femme ? Est-ce que la psychanalyse a quelque chose à en dire ?

Prises par le débat, des analysantes racontent pour la première fois l'avortement ou en reparlent. Le débat public légitime et légalise le fait que les femmes parlent ce qu'elles taisaient en le maintenant secret.

Sous transfert, cela advient:

Cela fait 4 ans que Cristina a commencé son analyse, le traitement avait commencé car Cristina ne pouvait pas être enceinte. Le récit de l'avortement apparut lors des premières séances, cet événement était relié à la mort d'un enfant de sa mère, à la folie de celle-ci et à l'absence de son père. Elle ne pouvait parler de cela avec personne, elle se sentait coupable d'avoir « tué l'enfant »⁴ et d'avoir « choisi ».

J'ai été faire des examens médicaux, ils m'ont laissé une heure à attendre dans la salle où avait été pratiqué l'avortement il y a quelques années, je suis sortie de là très décomposée. Durant la nuit, j'ai eu de la fièvre, des douleurs dans tout le corps, je ne comprenais pas ce qui se passait, beaucoup d'angoisse, des vomissements... Marcelo était présent, nous ne comprenions pas pourquoi j'étais dans cet état... Lors de la nuit, je fis un rêve, je rêvais de Pedro Tapia. Pedro est le nom du garçon dont j'étais enceinte et qui me demanda d'avorter, Tapia n'est pas le nom de famille de Pedro. J'étais amoureuse de Pedro mais il ne pouvait pas subvenir à ses besoins, sa femme aussi était enceinte à ce moment-là, et il ne se décidait pas.

Pedro me demanda d'avorter, il trouva l'argent. Ils m'emmenèrent en taxi à 5 heures du matin. Une infirmière m'attendait et m'accompagna dans la salle où avaient été faits les examens hier. Le médecin entra, j'avais peur, j'étais nue sur la table d'accouchement et le médecin me dit « ... si quelqu'un entre, je vais lui montrer ce plateau et nous allons lui dire que je t'ai enlevé l'appendice... » Je ne sais pas si je dois le détester ou le remercier d'avoir pra-

tiqué cet avortement. Je pense que Pedro me raccompagna mais je voulais aussi m'en aller, maintenant je peux penser à tout cela, avant je me sentais très coupable et je le détestais. Je ne voulais pas non plus que ce type devienne père, je ne voulais pas avoir une relation à vie avec lui. Je crois que Tapia⁵ vient de cette colère contre Pedro que j'avais gardée renfermée en moi. »

Valentina consulte parce qu'elle ne peut pas tomber enceinte, le gynécologue l'envoie vers moi. Elle a quarante ans et cela fait 10 ans qu'elle est en traitement pour fertilité sans aucune suite favorable. Après un an d'entretiens, elle signale dans son récit « l'enfant »⁶. À partir de là, elle associe :

« À 16 ans, j'ai été enceinte de mon amoureux, nous sommes sortis ensemble jusqu'à mes 21 ans environ. Je n'en ai jamais parlé et cela me fait honte, je me sens coupable, je n'arrête pas de penser que quelque chose en rapport avec cela m'empêche d'avoir un enfant ... j'ai été enceinte et mes parents m'emmenèrent avorter, je ne les inculpe pas, c'est bien ce qu'ils ont fait mais je n'ai jamais rien raconté à personne, ni à mon amoureux de l'époque, ni maintenant à mon mari et pas non plus aux médecins. A partir du moment où j'ai commencé le traitement pour la fertilité, j'ai pensé : il y en a un que tu n'as pas désiré alors tu n'en auras aucun, comme punition. »

Avortement Clandestin :

Le mot clandestin vient du latin, étymologiquement de *clandestinus* (secret) et de *celare* (cacher)

S'il est bien un fait de structure que tout ne peut pas se dire, ce qui est secret implique ici que la capacité de choix ou de décision soit entravée. Comment faire symptôme avec le clandestin pour qu'il cesse de faire répétition dans le corps ? À travers ce que j'écoute, cela varie pour chaque analysante, chaque hystorisation de l'avortement est singulière.

Mais pour toutes apparaissent des phénomènes en commun : la honte, la peur, les revers surmoïques, la culpabilité. Notre dispositif, au moyen de la technique analytique fondamentale, favorise l'émergence d'un discours dans lequel ce qui a été passé sous silence, le non-dit, advient avec le

4 En espagnol, l'expression est "matado el(h)ijo". "Matado" veut dire "tué" tandis que l'expression "el(h)ijo" ne peut pas se traduire en français. En effet, c'est une équivoque en espagnol basée sur "el hijo", l'enfant et "elijo", je choisis d'où l'éclipse du (h) dans la version espagnole.

5 Tapia: en espagnol l'analysante explique que le nom de famille « Tapia » est en association libre avec « tapado » et « tenia ». « Tapado » veut dire couvert littéralement traduit ici par « renfermé » et « tenia » se traduit par « j'avais ».

6 Il s'agit encore ici de l'équivoque "el(h)ijo" en espagnol se référant à "el hijo" l'enfant et "elijo" je choisis.

transfert. « Ça » parle dans le corps : impossibilité à être enceinte, malaises physiques qui ne peuvent être reliés à rien, épisodes d'angoisse, sentiments de culpabilité et vomissements. Ces phénomènes trouvent dans le dire une autre façon de se lier qui n'est pas celle de la répétition traumatique. Le Réel advient avec le transfert, alors le non-dit parle, concerne l'impossible à dire et le sujet.

Il est nécessaire de différencier le non-dit de l'impossible à dire de par leur structure. Le symbolique, incomplet, peut à peine mordre ce réel, le réel de la sexualité, le réel d'un corps de femme enceinte au-delà du fait qu'il s'inscrive ou pas dans un souhait de maternité. D'autre part, il y a le non-dit, ce qui tombe sous la censure du discours de l'époque et ce d'autant plus pour l'avortement où l'unique possibilité est la clandestinité. Comme dans le cas d'une grossesse non désirée, non voulue, non choisie, non attendue, obligée alors qu'elle peut être interrompue par un acte éthiquement légal mais juridiquement illégal. Est-ce par la culpabilité qu'est traité/choisi/désiré ce qui concerne le corps dans la clandestinité ? Qu'est ce qui constitue le traumatique ? Qu'en est-il de la pratique face à ce qui insiste, face à l'impossibilité de décider/dire⁷ ? Qu'en est-il du Surmoi avec le secret ?

Dans *L'avenir d'une illusion*⁸ (1927), Freud dit qu'il y a une instance psychique qui se forme à partir de croyances religieuses qui permettent aux hommes de vivre ensemble dans la civilisation. Cette même instance légifère la vie psychique des sujets comme pourrait le faire Dieu ou le père. Mais elle le fait d'autant plus sévèrement face à ce qui est désirant chez le sujet. La discussion sur la légalisation ou non de l'avortement implique de façon cachée que chacun ait ses raisons, politiques, morales, métaphysiques, etc... Et cela me fait penser que peut-être nous les analystes, une fois encore, pouvons en appeler au *Bien dire*, l'éthique du cas par cas. Avertis du fait que nous sommes plus ou moins coupables (reus) du réel comme le signale Lacan dans la leçon du 15 mars 1977⁹.

7 En espagnol, l'expression est « deci(di)r ». La parenthèse dans le mot renvoie aussi bien au mot « decidir », décider que « decir » dire.

8 S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, 1927.

9 J. Lacan, " L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » 1976-1977, inédit.

Le malaise dans la civilisation est l'effet de la dispute entre Éros et Thanatos. La pulsion de mort insiste à rompre le calme. Le réel de la jouissance insiste à s'inscrire. Le cabinet du psychanalyste est la caisse de résonance du malaise. Le transfert, dispositif teinté d'amour, génère les conditions pour que quelque chose de ce traumatique, de ce malaise puisse devenir symptôme par le seul fait de le raconter, par la parole. Le surmoi, héritier de ce qu'il y a de plus réel dans le sujet, façonné par le discours de la civilisation modelé par l'époque et par ce qui s'est institué comme loi de génération en génération, produit des revers par rapport au bonheur ; il produit également une répétition du traumatique et du non-rapport sexuel. L'horizon de l'époque nous enseigne que tout cela advient dans la clinique à travers le corps des analysants.

La clinique est politique en tant que l'éthique et le désir de l'analyste se conjoignent. Au courant de ses préjugés et de ses zones d'ombre, l'analyste analysant du discours de son époque essaie de sauver le cas par cas, la voix de l'Une femme. Il est nécessaire que nous, les analystes, soyons conscients de ce qui se passe à notre époque, la pratique clinique remet en question la doctrine et il est pourtant nécessaire que s'installe entre elles une certaine coexistence.

Je vais terminer cet écrit par une citation du livre de Colette Soler « Ce que Lacan disait des femmes » :

"... Serait-ce trop, que de dire qu'il se passe en chaque femme ce qui se passe dans la civilisation, si le principe d'une civilisation, c'est de prendre barre sur les pulsions pour les homogénéiser jusqu'à les rendre compatibles et à leur permettre de coexister ? Toute société est en ce sens une entreprise de contention de l'Autre. Or, pour les femmes, pour chaque femme en particulier, la lutte se joue de façon interne entre ce qu'elle est comme sujet et ce qu'elle est comme Autres, la question étant toujours de savoir de quel côté penchera la balance. »¹⁰ •

Traduction : Isabelle Cholloux.

10 C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Éditions du Champ lacanien, p. 188-189.

Le choix de Tirésias

DAPHNE TAMARIN

« J'ai l'impression qu'il y a deux êtres » dit une patiente après des années d'analyse à cause de symptômes liés à son hystérie.

Que peut-on dire de cette référence à « deux êtres » ?

Ce n'est pas une spéculation théorique puisqu'elle parlait de son expérience de vie avec tous ses aspects. Est-ce que ce pourrait être, au contraire, une évocation de ce que Lacan appelle dans *Encore*, « l'être de la signifiante »¹ qui ex-siste au langage ?

Lacan démontre dans « L'étourdit » que le langage préside à deux logiques – celle du tout phallique et celle du *pastout* phallique – et que ces deux logiques sont corrélées à deux modes « d'être de jouissance » sexuels. De plus, dans le même texte, il dit qu'il y a un *choix du sujet* pour être inscrit d'un côté ou de l'autre des formules, indépendamment de l'anatomie.

« De deux modes dépend que le sujet ici se propose d'être dit femme. [...] Le sujet dans la moitié où il se détermine des quantes niés, c'est de ce que rien d'existant ne fasse limite de la fonction, que ne saurait s'en assurer quoi que ce soit d'un univers »².

Dans « L'étourdit », après avoir présenté les deux formules de la sexualité, Lacan fait référence au mythe de Tirésias pour évoquer le réel de l'impossible du non-rapport entre les deux modes de jouissance ; la jouissance phallique et la jouissance Autre. En introduisant le mythe, il utilise le terme de « *confin* » pour faire référence à la jouissance féminine – autre que phallique – du côté *pastout*.

« Combien plus aisé n'est-il pas, voire délice à se promettre, de mettre au compte de l'autre quan-

teur, le singulier d'un « *confin* », à ce qu'il fasse la puissance logique du *pastout* s'habiter du recès de la jouissance que la féminité dérobo, même à ce qu'elle vienne à se conjointre à ce qui fait thomme... »³.

C'est un délice – même si c'est une promesse insatisfaite – de pouvoir attribuer à une femme la jouissance particulière à laquelle il se réfère ici grâce au terme de « *confin* » et qui ferait rapport avec la toute phallique.

Il poursuit :

« Car ce « *confin* » de s'énoncer ici de logique, est bien le même dont s'abrite Ovide à le figurer de Tirésias en mythe. Dire qu'une femme n'est pas toute, c'est ce que le mythe nous indique de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse, celle qui se fait du côté »⁴.

Que savons-nous du mythe ?

Tirésias était le prophète aveugle d'Apollon qui fut puni par les dieux et transformé en femme pendant sept ans et qui, lorsqu'on lui a laissé le choix, a demandé à redevenir homme à nouveau.

Après son expérience vécue des deux sexes, les dieux lui demandèrent de quel côté la jouissance fut la plus grande. Sa réponse fut la suivante : « pour chaque jouissance de la femme équivalente à dix parts, l'homme ne jouit que d'une ».

Qu'est-ce que cette proportion nous indique ?

Elle nous indique après tout qu'il y a un rapport sexuel.

Ceci est décrit dans le mythe, non pas par le changement de sexe et par le choix – qui indiquent seulement qu'elles diffèrent – mais par l'évaluation de la jouissance elle-même ; si c'est possible de

1 J. LACAN, Le Séminaire, Livre XX, *Encore* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975, p. 67.

2 J. LACAN, « L'étourdit » (1973), in : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 465-466.

3 Ibid., p. 466.

4 Ibid.

mesurer et de comparer les deux, alors il doit y avoir rapport... alors qu'il n'y en a pas : ceci n'est qu'un mythe.

Il n'y a que le réel du non-rapport à la jouissance Autre, la « confinée » – « *de ce qui s'en retranche [du phallique]* »⁵ – « *dont s'abrite Ovide à le figurer de Tirésias en mythe* »⁶.

Ainsi, comment peut-on concevoir un « choix de sexe » pour le sujet, pas du tout mythique, et qui peut même être modifié dans l'analyse.

Concernant le choix, Colette Soler nous explique que « ce n'est qu'au niveau du dire du sujet qu'un choix est concevable »⁷.

Ce n'est que par le dire qui est inféré de ce qui est dit et qui n'est pas commandé par la logique – puisqu'en même temps c'est aussi un événement, un acte – qu'un choix *possible* peut être conçu.

La question du choix implique une position du sujet à l'égard du réel du non-rapport sexuel et corrélativement l'inscription du sujet d'un côté ou de l'autre des formules. Donc, ce n'est pas inconcevable que l'analyse – qui peut produire un dire nouveau – puisse aussi modifier ce choix.

Je reviens au patient en analyse.

Lacan inscrit le sujet hystérique du côté tout phallique à cause de son identification à la jouissance phallique castrée de l'homme. Au contraire, une femme est inscrite du côté du *pastout* phallique, divisée entre jouissance phallique et jouissance Autre qui est forclosée de l'Autre du langage et du discours. Cette division redouble sa division comme sujet par l'objet et c'est cela dont Ovide, avec Tirésias – et peut-être l'hystérique – s'abrite.

Colette Soler précise qu'une femme et un/une hystérique peuvent être différenciés au niveau de leur jouissance par le lien qu'ils ont avec le partenaire : l'hystérique, malgré son évocation de la jouissance sexuelle, « est un sujet qui consomme le manque »⁸ en jouissant de la jouissance phallique

et castrée de l'insatisfaction.

Au contraire, une femme est liée dans sa jouissance à « un bien au second degré, un bien qui n'est pas causé par un petit a »⁹. Elle est divisée entre deux partenaires : l'homme avec le phallus « fétichisé » comme objet *a*, mais aussi un autre partenaire, celui qui est au-delà de la castration et que Lacan désigne par $S(\mathcal{A})$, le signifiant de la forclusion de la jouissance Autre dans l'Autre.

Cette jouissance ne peut pas passer au savoir inconscient et n'est articulée à aucun objet par un fantasme ; elle n'a pas de représentation dans le langage et elle est donc un réel forclos qui ne peut pas être couvert par un objet *a*.

L'être de la jouissance toute phallique – que ce soit Ovide ou l'hystérique – ne peut pas s'abriter de ce réel grâce au fantasme et à l'objet *a* : un mythe est nécessaire ou au moins... un choix différent.

Que peut-on donc dire des « deux êtres » de cette analysante ?

Est-il possible de conclure que l'analyse peut finalement permettre au sujet hystérique de « se proposer d'être dite femme » ?

L'être de jouissance de l'hystérique, au contraire de l'homme tout phallique, est principalement expérimenté dans ses aspects de douleur ; la jouissance génitale et la satisfaction qui est articulée à un objet *a* pour un homme n'est pas accessible au sujet hystérique. Il ne reste que l'expérience douloureuse de « consommation du manque », le désir insatisfait qui implique encore plus de désir et encore plus d'insatisfaction.

Ce sujet qui parle de « deux êtres » et qui prétend percevoir une expérience d'un autre « être de jouissance », n'est-il pas tentant de l'appeler « une femme », divisée entre la jouissance phallique et la jouissance Autre ?

Mais si en fait l'analyse peut permettre à un sujet de reconsidérer le « choix du sexe », d'oser laisser derrière le tout phallique et « de proposer d'être dite femme », comment ce nouveau dire peut-il se vérifier dans l'analyse elle-même ? •

Texte traduit par Hugues d'Alascio

5 Ibid., p. 468.

6 Ibid., p. 466.

7 SOLER (C.), Des hommes, des femmes, Cours au Collège Clinique de Paris, Paris, Editions du Champ Lacanien, 2018, p. [...].

8 SOLER (C.), Ce que Lacan disait des femmes, Paris, p. [...].

9 LACAN (J.), Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973), Paris, Seuil, 1975, p. 71.

Par le réel

DAVID BERNARD

Que puis-je savoir?, demande à Lacan dans *Télévision* Jacques-Alain Miller. Il y avait pourtant quelque chose d'«incongru» à *poser* dans le champ de la psychanalyse la question de ce que l'on *peut* savoir. N'aura-t-elle pas démontré que la structure du langage impose justement une limite réelle au savoir et au pouvoir: le réel de la castration? Y répondre ne pouvait dès lors se faire que, dira Lacan, «*dans cette limite*». Curieuse expression, nous rappelant que la limite ne sera pas ici à concevoir comme une ligne à transgresser, ainsi que nous la fantasmons toujours, mais une limite aux confins, à tenter de rejoindre, ainsi que la mathématique la définit.

Au terme Lacan peut alors reprendre la question, et nous la renvoyer en ces termes: «*jusqu'où j'irai dans cette limite?*» Première réponse : loin, très loin. Pour preuve, ce à quoi sera parvenue la science, en ayant renoncé au fil de son histoire à un savoir imaginaire, plein de sens, pour passer à *un savoir dans le réel*, fait de petites lettres hors sens. Lacan choisit ici l'exemple de la loi de la gravitation de Newton. J'en rapporte la légende, dans la version du dessinateur Gotlib : Newton, au pied de son arbre, contemple la lune et songe à son mouvement autour de la terre, quand tout à coup une pomme lui tombe sur la tête. Effet de réveil, qui le conduira à *établir la loi de la gravitation*. Il y a dans l'espace quelque chose qui se *répète* et qui détermine - malice de Lacan - l'attraction des corps entre eux autant que ce qui les sépare. Il restait à mettre cela en équation, une formule mathématique pour rendre compte de ce savoir dans le réel de la nature. La science, de même que la psychanalyse, s'origine donc de la supposition d'un savoir dans le réel, de lois ordonnant une répétition.

Par la suite, la science ne cessera plus dans la progression de ce savoir au point de non seulement rendre compte de bien d'autres mystères de

la nature, mais également de produire à partir de là des gadgets. Quoi de mieux alors, après avoir évoqué l'espace, la lune et la gravitation, que de prendre l'exemple de la fusée pour questionner jusqu'où les petites lettres de la science pourraient nous embarquer ? De tous temps, l'homme, au pied de son arbre, aura rêvé d'atteindre la lune. Mais voilà que ce 20 Juillet 1969, la mission Apollo 11 rendait cela possible. «Un petit pas pour un homme, un bond de géant pour l'humanité», dira Armstrong. «Une désolation magnifique», dira son suivant, Buzz Aldrin.

L'alunissage constitue ainsi un avènement du réel, en tant qu'il témoigne de ce que la science, par son simple maniement des petites lettres du langage, introduit de nouveau. Il aurait pu alors être attendu que, apprenant ces nouveautés et cette puissance du signifiant hors sens, les êtres parlants se réveillent et s'étonnent. Et pourtant, face à cela, guère d'émotion chez l'homme d'aujourd'hui sinon "vaguement", dit Lacan. Voilà pour lui le plus frappant. Il y a une apathie moderne dont il isole ainsi la logique. Passé l'instant d'angoisse ou d'étonnement, l'être parlant aura tôt fait de recouvrir cet avènement du réel par le registre du sens. Qu'il s'aide pour cela du bon sens religieux ou de celui du marché, le sujet se constituera très vite une vision du monde capable de faire écran à ces surgissements énigmatiques. Il y a ainsi en chacun d'entre nous, poursuit-il, un petit philosophe qui feuillette les pages de son monde sans guère s'en émouvoir, sinon vaguement, assuré de pouvoir se défendre de la moindre nouvelle par un prêt à *penser*. Au terme, ledit philosophe ne retrouvera alors en ces pages que les nouvelles pas si fraîches de *sa* vision du monde : son fantasme. De quoi continuer à buller, comme le dit la langue française, c'est à dire à rêver à la forme idéale du monde : la sphère, cette idée du Tout.

Pas étonnant *dès lors* que Lacan en vienne ensuite à évoquer le «monde» de «L'homme aluné.» L'expression précise toutefois que l'homme gonfle la bulle narcissique de son monde en s'appareillant aussi de ses gadgets-écrans. D'ailleurs, souligne-t-il, ce voyage sur la lune, l'homme du commun ne le fait pas, mais se voit le faire de sa télévision. Nuance. Le participe passé «aluné» rappelle que le sujet se laissera ici attraper par la logique pulsionnelle du fantasme, et son rejet de l'altérité. L'homme aluné, ce «grand voyageur», n'ira donc pas si loin. Il y a chez lui, disait Heïdegger, la volonté d'abolir toutes les distances, mais pour réduire l'Autre au même. Aldrin, à l'instant de faire son premier pas sur la lune, confiait à *Armstrong*: «Cela va être notre «chez nous» pendant les deux heures à venir et nous voulons en prendre soin». Curieuse aspiration de l'être parlant à faire aussitôt du lieu de l'Autre un chez soi, pour y planter son drapeau, y tracer sa limite, et *se faire* Le centre qu'il n'y avait pas. Selfi avec la lune, le voilà nombril du monde.

A cela, Lacan opposera alors le réel-de-la-struc-

ture, qui lui décentre et dont l'on restera toujours séparé. Il y a donc ce que la psychanalyse emprunte à la science : le maniement de petites lettres hors sens pour approcher le réel. Mais il y a aussi ce qu'aucune équation ne pourra résoudre, et que Lacan nommera encore, tiens donc, «la gravitation sexuelle». S'orienter des avènements du réel-de-la-structure pourra alors constituer une voie de sortie du songe du monde et de son abord fantasmé de la limite. Il s'agira ici non plus de chiffrer un Tout de la connaissance, mais de s'aventurer au déchiffrement du savoir de l'inconscient. Du *Que puis-je savoir... sur le monde ?* Lacan propose alors pour conclure de passer au *Quoi peut se dire... du savoir de l'inconscient ?* Quelle économie de mots, si loin d'une vision du monde. Dans cette dernière reformulation, disparaît pudiquement le *je*, ce moi qui se voulait si fort de son savoir, de son pouvoir, de sa pensée, pour laisser advenir un savoir qui existe au sujet. Y résonne encore le dire de Lacan: *Il n'y a pas Le monde.* •

Mots clés : Science, réel, savoir, gadget

Avènements de réel : avons-nous le choix ?

DOMINIQUE TOUCHON FINGERMANN

« *L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter, que la psychanalyse se profile* »

J. LACAN RADIOPHONIE

1- La direction de la cure psychanalytique a du sens. C'est le réel qui donne le sens de son parcours, l'éthique spécifique du Discours Analytique est responsable de cette orientation. Du début à la fin l'éthique supporte la logique ; le réel est au point de départ de l'analyse et elle y revient dans ses moments de passes, non sans buter occasionnellement sur ses émergences répétitives, pour à la fin s'y résoudre ; pendant ce temps l'analyste tient la corde, le temps qu'il faut.

On n'atteint pas le réel, ce n'est pas une nouvelle transcendance, on touche des petits bouts, on s'y cogne, on le frôle, on s'y frotte, on s'y abyme, il se met en travers là où justement on ne saurait l'attendre.

Quelles sont ces émergences de réel qui conditionnent l'analyse et son acte? Freud dès le début de son invention les a bien nommées: symptôme, répétition, angoisse.

Cela insiste dans la vie de chacun comme ce qui ne fait pas sens et pousse tout un chacun aux élucubrations les plus extraordinaires : un vrai sac de nœuds qui recouvre le « ne pas » du rapport sexuel.

Lacan renomme autrement le dénouement de *staferla*¹ : l'acte, la passe, le sinthome.

Pourrait-on dire que de maudire en mots dits - le « temps qu'il faut pour que l'étant se fasse à l'être »² et en extraire le Dire - le parcours analytique de chacun permet à qui s'y engage jusqu'au bout de renommer symptôme, répétition et angoisse comme sinthome, acte, et passe ? Est-ce une question de choix ?

2-Il y a une logique de la cure, dès 1953 Lacan essaye d'en dégager le tempo RSI, c'est à dire les différents temps de dessus-dessous des trois dit mensions

« Voilà comment une analyse pourrait, très schématiquement, s'inscrire depuis son début jusqu'à la fin : $rS - rI - iI - iR - iS - sS - SI - SR - iR - rS$. rS »³

Vingt ans plus tard il propose que l'embrouille de chacun tienne à la spécificité de la manière dont il s'est fait des nœuds dans le tressage de ces trois, en réponse au trauma originel de l'ex-sistence, et ses événements divers et occasionnels.

L'interprétation de l'analyste fait acte quand elle répond au déchiffrement dirigé de l'analysant, par le chiffre : « Y a l'Un » scande les interruptions de séances jusqu'à ce que deuil du SSS s'en suive, mais qu'y reste ce qui se « lie autrement »⁴, qui alors pourrait bien déchoir.

L'interprétation de l'analyste fait valoir l'objet *a*, c'est sa manière à lui de ne pas s'embourber dans le transfert dont il est responsable, et de rester sur l'erre du réel ; il s'y tient pour que s'en distinguent le R.S.I de l'embrouille de chacun.

La chance qu'offre un analyste c'est la grâce de cette rencontre avec le réel de son acte, jusqu'à ce que passe s'en suive.

Mais il faudra bien des tours et détours avant que n'advienne pour l'analysant le mystère de son rejet originel et que ses fictions n'aient plus d'avenir qui tienne.

3- Au cours de tous ces va et vient, : $rS - rI - iI - iR - iS - sS - SI - SR - iR - rS$. rS »⁵, le para-

3 J Lacan « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » 8 juillet 1953

4 J Lacan, Le Séminaire Livre 15 – cours du p ; Editions de l'ALI

5 J Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » 8 juillet 1953

1 J Lacan Le Séminaire Livre 15 cours du 27 mars 1968

2 J Lacan –Radiophonie -1970 Autres Ecrits –SEUIL 2001 p.

doxe de l'acte (1- a -1- a - 1) assure donc l'ébranlement du SSS pour que son impuissance passe à l'impossible et qu'en advienne le réel propre à cet inconscient à la tâche⁶. C'est logique.

Toutefois, les événements de la vie n'épargnent pas le sujet en question dans l'analyse, et celui-ci continue à en subir les à-coups. Les rencontres bien réelles avec le hors-sens, du genre de celle qui souvent avaient conduit le sujet sur le divan, percutent, traversent, bousculent les analyses : la mort, la maladie, le deuil, les pertes, mais aussi les heureux événements de toutes sortes, qui produisent des ruptures traumatiques des semblants. C'est le hasard.

Le dispositif ne peut qu'en tenir compte et les mettre à l'épreuve de l'analytique. Dans la mesure du possible, car souvent ce réel des événements en contrepoint de l'expérience assourdit l'advenue du réel auquel l'acte ouvre l'accès.

Difficile pour ces sujets de ne pas tomber en tentation d'y répondre avec les armes bien connues du fantasme que cependant l'analyse émoussait.

Je pense au loup de Roberto, à la sclérose en plaque de Lucienne, au suicide du père de Marion, à la faillite d'Edouard : mais comment éviter que ne s'y rattachent, fixent, recollent la constance du fantasme et les identifications bousculées par l'analyse et plus que jamais en mal d'identité ? Comment supporter de se retrouver seul dans ces cas là, sans l'Autre, ni la culpabilité, ni le fantasme, ni le destin ? Le « il n'y a pas » vient brutalement se manifester avec une consistance désastreuse sur les filets tissés par l'association libre. Les événements du réel télescopent l'avènement du réel propre à l'acte.

Pourtant ces moments seraient opportuns et précieux pour dénoncer le rapport du trauma au fantasme, et détacher l'un de l'autre.

En effet l'insistance de l'analyse pourrait permettre de s'appuyer sur ces émergences pour en

faire saisir l'absurde trou-matique et non pas le destin traumatique qui ne ferait que donner raison au fantasme.

L'insistance du désir de l'analyste au lieu de la résistance à l'acte qui peut faire horreur dans ces cas là, peut donner plus de liberté, plus de souplesse pulsionnelle, pour répondre aux coups du hasard. Lacan dans Radiophonie évoque bien comment « seule la structure soit propice à l'émergence du réel d'où se promeuve neuve révolution »⁷

4- Les événements du réel tout autant que son avènement en conséquence de l'acte analytique impliquent une réponse. Peut-on toutefois dire qu'il s'agisse encore ici d'une réponse du sujet ou est-ce une réponse du réel de l'acte qui nécessiterait un consentement a posteriori, une appropriation?

Les éventuels traumas d'une vie depuis l'origine ainsi que l'acte psychanalytique et ses suites occasionnent une destitution subjective, une rupture des semblants qui faisaient tenir la structure RSI ensemble. Ce que Freud appelait « choix de la névrose » tenait au choix d'une position, d'une solution face aux données de l'expérience de chacun de sa rencontre avec la « NRS ». La dimension éthique de la fin de l'analyse renouvelle le choix possible face au réel nouvellement advenu, la clinique borroméenne postule que l'on peut y répondre depuis l'hérésie de RSI, un nouveau choix de nouage, comme l'indique l'étymologie d'hérésie que Lacan nous souligne⁸ ?

La séparation logique d'une fin d'analyse ouvre une nouvelle possibilité de réponse éthique, la passe peut alors « montrer l'issue hors des fictions de la Mondanité, faire fixation autre du réel : soit de l'impossible qui le fixe de la structure du langage. »⁹
...ou pire, titre d'un choix. •

6 J Lacan, « l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre »

7 J. Lacan, Radiophonie, *Autres Ecrits* Seuil 2001 p

8 J. Lacan, Le Séminaire Livre 23, Seuil p.15 « choisir la voie par ou prendre la vérité »

9 J. Lacan, L'Etourdit, *Autres Ecrits*, Seuil 2001 p.

Avènement du réel et fin d'analyse

ELISABETE THAMER

Yaurait-il un avènement du réel produit par l'analyse ? Comment cela se produit-il par une pratique de parole et quelles en sont les conséquences pour la fin de l'analyse ?

Au commencement de toute névrose était la coalescence du signifiant et de la jouissance du corps sexué. Mais le réel de cette rencontre a été aussitôt subsumé par le sujet sous une plainte dirigée vers l'Autre rendu coupable de ce traumatisme, une perte de jouissance que le sujet aimerait récupérer.

C'est autour du scénario d'un Autre traumatisant que se déroule une bonne partie de l'analyse. Le sujet s'historise, passe au crible son roman familial, déchiffre certains éléments de son inconscient, sans arriver pour autant à les totaliser en un dire de vérité capable d'éteindre son symptôme. Ce processus peut avoir un effet didactique, car il atteste de l'impossibilité du déchiffrage face à la jouissance du symptôme qui ne cesse pas de s'écrire.

Qu'en est-il alors du réel qui était en jeu au départ ? Il est toujours là, mais en quelque sorte « évité » par le sujet qui, épris d'interprétations, s'acharne à donner du sens à tout ce qui lui arrive. La difficulté et le défi d'une analyse, pour que celle-ci ait une fin, est de comment y réinjecter du réel pour atteindre le symptôme.

Pourquoi y réinjecter du réel ? Pour toucher au symptôme qui, selon Lacan dans RSI, « c'est du réel¹ ». Réinjecter du réel, c'est redimensionner les jouissances, notamment la jouissance du sens et la jouissance phallique, « qui du sujet fait fonction »². Il s'agit de réduire la possibilité de prolifération du sens, pour arriver à cerner la jouissance propre au symptôme.

C'est par l'interprétation-équivoque que, selon Lacan dans « La troisième », l'analyse peut gagner le terrain qui sépare le symptôme de la jouissance phallique. L'interprétation doit donc viser le symptôme joui et non les représentations du sujet. C'est pourquoi la traversée du fantasme n'est pas la dernière élaboration de Lacan concernant la fin de l'analyse, le traumatisme de l'Autre étant un montage imaginario-symbolique qui ne touche pas à la jouissance opaque du symptôme. Elle est le traitement du traumatisme imputé à l'Autre, car le fantasme est une hypothèse traumatique et sa traversée est un effet thérapeutique majeur de l'analyse. Mais cela ne touche pas à ce qui ne doit rien à l'Autre, à savoir la jouissance opaque du symptôme irréductible dont le substrat est réel, et non imaginaire ou symbolique.

Comment le réel peut-il advenir par l'analyse ? Les conditions de possibilité d'un avènement du réel tiennent à la position qu'occupe l'analyste, tout spécialement, à la visée qu'il a de l'interprétation. À cela s'ajoute l'impondérable de la position éthique du sujet à se faire ou non au réel que l'analyse lui révèle.

Quel type d'interprétation pourrait ramener du réel dans l'analyse ? Si l'on considère toutes les formes d'interprétation que Lacan a formulées, de la ponctuation, à la citation, ce sont toutes des interprétations qui comportaient déjà un vide qui pourraient conduire l'analysant à un certain aperçu du réel, du moins celui propre aux limites du langage.

Nous savons par expérience qu'il n'y a pas de garantie en matière d'interprétation, impossible de savoir quand elle fera mouche. Parfois l'analyste fait une interprétation qu'il pense être juste et rien ne résonne du côté de l'analysant. Donc, ce n'en était pas une. Parfois, un mot ou un geste anodins produisent un effet inattendu d'interprétation.

1 J. Lacan, *Le Séminaire « RSI »*, leçon du 19 novembre 1974, inédit.

2 J. Lacan, « ...ou pire » [Compte rendu], dans *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001, p. 551.

Entre l'interprète et l'interprétant, il n'y a pas de rapport direct, c'est l'effet sur le sujet dont dépend le statut d'interprétation.

Cela est aussi valable pour l'interprétation-équivoque, censée pouvoir résonner la *motérialité* de la langue, donc plus propice à atteindre le symptôme. Cette interprétation peut aussi faire flop, alimentant le plaisir exquis de jouer avec les mots, sans apporter l'effet de sens réel attendu.

L'interprétation se situe sur cette ligne de crête, pouvant rajouter du sens ou amener vers le réveil du hors sens. Il n'y a pas de recette qui vaille, chaque analyse requiert l'invention d'une tactique singulière, qui tout en visant le réel du symptôme fondamental à produire, doit aussi prendre en compte les modalités spécifiques de transfert et les dispositions de chaque sujet pour ajuster l'interprétation à ses finalités.

Une autre forme d'interprétation avancée par Lacan me semble tout aussi propice à produire un effet de sens réel, à savoir la coupure.

Il ne s'agit ni de la coupure-ponctuation ni de la coupure-scansion – très affines à la structure du langage –, mais de celle qui coupe net la jaculation langagière. Drôle de coupure, corrélée à des séances très courtes, coupées au milieu d'un mot qui n'atteindra pas sa dernière syllabe, d'un verbe qui ne trouvera pas son complément ni son objet, un sujet qui restera sans verbe. Cette pratique de la coupure presse l'analysant à réaliser la vacuité de son effort à parler. Parler pour dire la vérité ? Raté. Pour éteindre tout symptôme ? Raté. Pour arrêter de rêver ? Raté aussi. Parler, c'est aussi jouir.

Cette pratique de la coupure – pas simple à manier ni à supporter – ne laisse pas à l'analysant la possibilité de trouver dans l'Autre incarné par l'analyste un appui quelconque pour valider ses petits acquis de savoir. Solitude extrême, *remake* bénin de la *Hilflosigkeit* infantile, indispensable pour que le sujet réalise enfin l'inexorable *mi-dire* de la vérité et que la jouissance propre au chiffrage inconscient est impossible à endiguer.

L'avènement du réel se concentre, pour l'analysant, en un moment fugace où, pour la première fois dans son analyse, aucune libido interprétative n'est au rendez-vous pour donner du sens aux éléments incongrus de son inconscient. C'est cela qui permet au sujet de réaliser l'ex-sistence de celui-ci, car il est « savoir sans sujet »³.

L'avènement du réel par l'analyse, c'est donc *l'avènement d'une prise en compte du réel* dans le destin de symptôme réservé à tout parlêtre. Prendre en compte le réel permet de redimensionner les autres jouissances, de trouver un agencement beaucoup plus favorable pour la vie après l'analyse.

Ce ré-avènement du réel, produit dans et par l'analyse et nulle part ailleurs, éclaire la nature du premier, permettant de vivre autrement ce qui reste d'incurable. Cette fois-ci, la *tuché* devient *epi-tuchon*, c'est-à-dire un hasard heureux, une rencontre réussie, si l'on peut dire, avec le réel. •

3 J. Lacan, « Acte psychanalytique » [Compte rendu], dans *Autres écrits*, op. cit., p. 376.

Avènement du réel: psychanalyse et politique du symptôme

FERNANDO MARTÍNEZ

Pour illustrer le parcours d'une cure analytique qui mise sur le traitement du réel advenu, je commencerai par souligner une simple différence entre avènement et événement. Je suis intéressé à marquer cette différence entre les termes étant donné qu'ils sont souvent utilisés comme synonymes ; mais *l'avènement* fait référence à l'action d'arriver, de se produire, survenir, étroitement lié à la liturgie religieuse ; en revanche l'événement c'est déjà une situation qui, parce qu'elle présente une caractéristique extraordinaire, acquiert de la pertinence et parvient à attirer l'attention. Elle présuppose donc une certaine sanction subjective.

L'événement produit une coupure avec le sens établi et en provoque un nouveau, tel est le cas de *l'événement Freud* dans la culture, qui perturbe l'établi et qui, au sens large, produit une modification de la façon de lire l'humain.

Alors, comment, pour le sujet, un avènement du réel devient-il un événement qui rompt avec le sens et modifie sa position?

Un événement est une construction logique après un avènement du réel ; puisque le réel manque de sens, il est nécessaire que le sujet puisse sanctionner ce qui vient comme *éxtimité*. Un sujet qui est à la fois ému et impliqué dans cette propre *étrangeté*.

Le début d'une analyse est un événement initiatique, dans la mesure où il annonce au sujet de son propre inconscient ce qui advient en dehors du discours : un acte manqué, un lapsus, un rêve ou un symptôme sont des événements de quelque avènement du réel, tant qu'il y a un sujet qui y sanctionne l'ex-istence de ceci, comme une formation de son inconscient. Qu'un acte manqué est *réellement* un acte manqué, que ça signifie autre chose, et que ce n'est pas une *erreur* par exemple. En ce sens, nous pouvons considérer la plainte comme un signal non déchiffré de l'avènement du réel et,

déjà dans sa formalisation en tant que symptôme analytique, identifier une manière de traiter le réel en jeu. Pour que cette opération s'incorpore, il faut la rencontre avec le désir de l'analyste et le pari au tournant du discours de telle manière que : «Seulement une intervention de l'interprétation puisse soutenir que l'événement est présenté dans la situation, comme un avènement à l'être du non-être, avènement au visible de l'invisible ». (Badiou, 2015, p.204)

La manœuvre interprétative du commencement, qui inaugure la cure, génère un événement qui bouleverse les dits et qui permet le traitement de l'avènement du réel du dire dans le sujet, en impliquant la politique de la psychanalyse, l'incidence du discours analytique qui parie sur la différence absolue, au canal que le sujet lui-même peut donner, dans le traitement à sa manière irréductible de jouir de son symptôme en tant que coalescence entre signifiant et jouissance en tant que «c'est la chose la plus réelle qui soit dans le sujet a-substantiel produit par le signifiant» (Soler , 2017, p.2). Ce pari du un par un et sur ce qui survient [acontece] du réel dans chaque sujet est un pari éthique qui se soutient dans ce lien social particulier entre l'analysant et l'analyste; là où se trouve la validité de la psychanalyse, dans ce contexte social où les liens sont menacés par l'hégémonisation d'un marché qui forclo le sujet et favorise l'instrumentalisation des individualités.

Dans notre pratique, nous recevons des sujets qui indiquent, dans leur plainte, l'affectation jouissante du corps par le signifiant, souvent aggravée par cette fragilité du lien social actuel. Il s'agit d'un réel qui est déjà arrivé, et le dispositif analytique, soutenu dans le transfert, favorise un tournant dans le discours où le sujet peut se nouer dans le dire et expérimenter, ici, un événement, un dehors/

dedans moebien de sens : une nouveauté qui le soustrait à la plainte et le relance à la possibilité de l'acte, en se superposant.

À l'époque du *Séminaire 21*, on peut trouver une référence à la différence entre l'avènement du réel et l'événement du dire basée sur la temporalité du nœud, comme le souligne Sandra Berta dans son prétexte; Lacan inclut l'événement de dire comme écriture du nœud en différenciant l'événement symbolique, réel et imaginaire: «L'événement, lui, l'événement ne se produit que dans l'ordre du symbolique. Il n'y a pas d'autre événement que du dire » (Lacan, 1974). Il faut du temps pour écrire le nœud du dire, nœud du parlêtre qui rend le traumatisme borroméen. (Berta, 2018.2)

Avènement du réel / événement dans le symbolique, comme une manière d'écriture du dire dans le cours de l'analyse, événement du réel advenu du *trau-matisme*, qui provoque un nouvel avènement déployé dans la cure, un re-avènement du réel : événements d'un dire qui évoquent le réel advenu dans le traumatique.

Alors, il est nécessaire de différencier : le réel advenu sans implication subjective (plainte qui l'indique sans être un événement du dire dans le sujet); le re-avènement du réel dans le transfert (qui survient [*acontece*] dans le dire de la cure), et, enfin, un point de superposition entre ce ré-avènement et l'événement de l'acte à la fin de l'analyse : il n'y a que le vide qui nomme ce qu'il y a de

commun (Badiou, 2015, 208) entre l'avènement du réel et l'événement de la fin.

Les échos de ce vide du réel *advenu*, à la fin de la cure, qui nous viennent du dispositif de la passe, sont des échos qui énoncent et transmettent un trait, forme simple de la marque traumatique de l'origine du signifiant, matrice de la répétition inaugurale, cicatrices du réel advenu. •

*Texte traduit par Agustina Saubidet
et revu par Barbara Shuman*

BIBLIOGRAPHIE

- A. BADIOU, bibliographie. Cours et événements. 2015, éd. Alfaguara. L'Argentine
- S. BERTA, mai 2017. Publication électronique prétexte 2 à la réunion de X de l'IF-EPFCL « Événement et avènement du réel »
- J. LACAN, Séminaire XXI, *Les non dupes errent*, Leçon du 15 janvier 1974 "l'événement lui, l'événement ne se produit que dans l'ordre du Symbolique ».
- C. SOLER, « Avènements de la vraie chose », 27 mai 2017, Intervention dans la ville de Gijón, Asturies, Espagne. Invitation de l'EPFCL-Espagne-F9 dans le cadre du 17e Symposium de ses écoles cliniques. (Version anglaise de Rithée Cevasco). Publication électronique

«Le féminin et le réel: ce n'est pas seulement une affaire de femmes»

FLORENCIA FARIAS

Les femmes sont plus proches du réel. Tous deux partagent l'impossibilité de leur écriture comme universelle, ils sont de l'ordre de l'indicible. Lacan, en proposant une jouissance au-delà du phallus, ouvre une nouvelle dimension qui ne répond pas à celle du langage. Les femmes sont plus amies du réel que les hommes. Une femme a un accès plus favorisé à savoir que l'Autre n'existe pas. Ce sont les femmes qui rappellent aux hommes qu'elles sont trompées par les semblants, et que ces semblants ne valent rien en comparaison avec le réel de la jouissance.

Nous nous concentrerons sur deux thèses : la première, penser le féminin comme quelque chose de différent du genre féminin, et la deuxième, proposer que la psychanalyse lacanienne est la seule qui donne lieu à «une» féminité, à devenir femme.

Une première thèse : Quand nous affirmons que le féminin et le Réel n'est pas seulement question de femmes, nous nous rapportons à ce que la jouissance féminine n'a pas de sexe, elle est asexuée, c'est une loi à laquelle tout être parlant répond. Il n'est pas exact, ni localisable.

Le féminin a un caractère étranger, non pas spéculaire, mais réfractaire à n'importe quel modèle imaginaire, c'est ce qui introduit le non rapport sexuel.

Lacan remarque que la différence des sexes n'est pas la différence significative, mais qu'elle se joue au moment de la relation avec l'Autre sexe, celui qui manque autant pour l'homme que pour la femme. Pour les deux l'Autre sexe est Radicalement autre : c'est un lieu de l'altérité pour chaque sujet.

Alors nous pouvons penser que les hommes et les femmes se distinguent non seulement par le plus-moins en ce qui concerne le phallus, mais parce qu'ils ont une relation différente par rapport à l'altérité féminine, incarnée par le corps féminin.

Le sujet féminin exerce sa fonction impérative

de la jouissance quand elle essaie d'atteindre l'altérité féminine dans la jouissance sexuelle. Atteindre une autre dans elle-même c'est expérimenter l'infinitude. Situer cette jouissance en dehors de la logique phallique place la femme comme l'Autre absolu, non semblable ni même à elle-même dans la dialectique phallogocentrique, en constituant sa scission fondamentale.

Tandis que l'homme essaie d'atteindre l'altérité féminine par le biais de l'objet *a*, l'objet qui vient au lieu de cette altérité impossible à atteindre.

Réel et féminin tous deux se constituent dans un espace «*hors de*». Le réel, pour Lacan, c'est l'*expulsé du sens*¹, et par conséquent c'est impossible, comme l'est la jouissance de La femme.

Pour qu'un homme puisse faire couple avec le non semblable, ce qui peut être menace de danger, il est nécessaire qu'il ne soit pas troublé par la castration. Cependant, l'homme ne fait pas couple avec l'altérité sans produire une certaine régularisation, sans la faire disparaître d'une certaine manière.

Nous pouvons penser que le rejet du féminin, de l'altérité, c'est une forme de rejet de la différence sexuelle, et cela est valable tant pour l'homme que pour la femme, un racisme de la jouissance, du rejet de différentes formes de jouir : soit dans l'éthique du célibataire, ou dans la misogynie jusqu'à arriver aux extrémités comme le féminicide.

En ce qui concerne la deuxième thèse proposée, à propos de si l'expérience de l'analyse donne l'accès à une femme, nous reprenons la question que Lacan pose dans le Séminaire 18 : « Mais l'hystérique n'est pas une femme. Il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que je la définis donne accès à une femme »².

Les témoignages des AE rendent compte de comment à travers le parcours d'une analyse elles ont pu changer leur position hystérique par rapport

au phallus, au désir et à l'Autre. Se faire d'un corps de femme à partir de l'expérience analytique et, ainsi, accéder à une jouissance proprement féminine, à une jouissance qui n'ignore plus l'inexorable de cette absence.

Nous savons qu'une fin d'analyse parie sur le plus singulier et plus réel dans la jouissance de chaque sujet. Il y a un effort dans les témoignages de la passe de communiquer quelque chose d'un morceau de réel. Ces récits parlent aussi d'altérité pure : elle confronte à une absence d'elles-mêmes, être Autre pour soi-même. La conséquence est une nouvelle position par rapport au partenaire, dans laquelle, au lieu de repousser son corps, elle peut le livrer à l'Autre, être cause du désir.

C'est-à-dire que chaque femme portée jusqu'à un point final de l'analyse, décidera d'accepter - ou de repousser - la division qui concerne le féminin pour, précisément, utiliser cette articulation. L'angoisse n'est pas rare dans ces instants, mais, au contraire, se manifeste habituellement comme le signe du réel de la jouissance atteinte.

C'est ainsi que la psychanalyse fait de sa question de la féminité un moyen d'interroger le lieu de l'Autre, qui à la fin d'une analyse se révélera aussi comme inexistant.

Une femme devient structurellement femme en consentant à passer par la castration et ainsi cet excédent va surgir, non comme un moins qu'elle soustrait qui est la position hystérique mais comme un plus qui est un plus de supplément.

Pour conclure, nous postulons qu'à la fin d'une analyse une rencontre se produit avec le manque de bon sens d'une jouissance qui s'ouvre à la dimension du féminin, de l'Autre Jouissance, qui donnera sa singularité au désir de l'analyste et une coïnci-

dence possible avec la position féminine. Ainsi le féminin facilitera les liens au discours analytique et à l'École. •

Texte traduit par Gloria Maffet

¹J. Lacan, Séminaire 22. R.S.I., leçon du 11 mars 1975, Inédit.

²J. Lacan, Séminaire 18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p, 155.

Bibliographie

- R. Cevasco, (2010) *La discordancia de los sexos. Perspectivas psicoanalíticas para un debate actual*. Ediciones S&P.
- S. Freud, (1931) "Sobre la sexualidad femenina", en *Obras Completas*, Volumen XXI, Amorrortu Editores, Buenos Aires, 1976
- S. Freud, (1933 [1932]) "Nuevas conferencias de introducción al psicoanálisis. 33ª Conferencia: La feminidad", en *Obras Completas*, Volumen XXII, Amorrortu Editores, Buenos Aires, 1976.
- C. Gallano, (2002) "*La alteridad femenina*", Medellín, Colombia, Editorial Asociación Foro del Campo Lacaniano de Medellín.
- J. Lacan, (1960) « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- J. Lacan, (1970-1971) Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2005.
- J. Lacan, (1972-1973) Séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.
- C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Editions du Champ lacanien, 2004.

L'opportunité du désir

GABRIEL LOMBARDI

ON NE SE ENNUIE QUE DU NOUVEAU
(« LA RÉPÉTITION », S. KIERKEGAARD)

Toutes les définitions avec lesquelles Lacan développe ce qu'il appelle « réel » signalent un point de fuite, *ex-sistentiel* et *inessentiel* à la fois.

Quelques versions du réel

Le réel, routine imprédictible, *revient toujours à la même* place ; même si son avènement laisse une trace, lettre écrite dans le corps, son avènement est contingent, on ne peut pas prédire à quel moment ni à quelle place il viendra.

Le réel est *l'impossible*, démontrable en tant que tel en quelque système formel, à condition que celui-ci exclue bien des vérités.

Le symptôme est ce qui vient du réel ; chacun le « connaît » de manière intime, douloureusement, dans son corps ou dans son voisinage, mais il est en même temps non reconnaissable, le symptôme est un corps étranger dans le corps.

Lorsqu'il se constitue en urgence (et l'analyse y est pour cela), le symptôme devient le réel en tant que *l'impossible à supporter*. Comme *La maladie mortelle* de Kierkegaard, il mène le sujet à chercher avec désespoir une satisfaction finale, un ça suffit !, assez !

Si nous pouvons, n'oublions pas *l'acte*, par lequel nous nous inscrivons dans un réel social qui ordonne nos discours ; n'oublions pas non plus l'affect qui précède et signale l'acte, et dont ce dernier prend sa certitude, *l'angoisse*.

Ces avènements répètent un réel premier, freudien, *le trauma*, cette rupture de la réalité psychique qui impose un irréel qui la transforme, l'encadre, la menace, et la maintient insatisfaite.

Liste incomplète, la lecture de Lacan permet de

supposer un « dernier modèle » lacanien du réel, que Dieu me pardonne. Le réel du *reus*, la chose qui est en train d'être jugée, qui est confrontée à cette seconde mort que Jean de Patmos signale, avant Sade, dans *l'Apocalypse*. Qu'est-ce que ce *reus*, ce condamné [*reo*, en espagnol] qui emmène Jean et, puis, Lacan à sa propre contrition ? C'est la *res eligens* face à laquelle le signifiant donne toujours la possibilité de choisir, et, en conséquence, de ne pas être à la hauteur : le *parlêtre* en tant que *res eligens* s'endort, s'échappe, s'attarde, s'affaiblit, s'in-décide, se symptomatise, *oui* et *non* en même temps, ou en alternance. « On se sent toujours plus ou moins coupables de ce réel », avoue Lacan. Il est habituellement sous-clinique, voilà pourquoi Freud a parlé du « sentiment inconscient de culpabilité », en s'excusant par l'oxymore.

Le réel mythique. Il y a aussi un réel que nous ne saisissons pas sans le quatrième nœud, qui fait le propre escabeau de notre mouvement appelé *psychoanalytique*. **L'inconscient est réel, si on croit à Lacan.** Colette Soler a lu le dictum de Lacan, « L'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire » de la « Préface de 1976 », à sa manière, tenant pour acquis sa croyance, à elle, qui est maintenant la nôtre, croyance à l'inconscient freudien devenu *parlêtre*. Comme nous croyons à Lacan, l'inconscient est réel. Freud avait déjà parlé d'une « ferme conviction de l'existence de l'inconscient ».

Mon réel préféré

Il y a d'autres modes d'avènement du réel dans l'analyse, et dans la vie. Depuis des années je travaille sur la version du réel qui a moins de chances d'échouer : le réel sans loi (*Le sinthome*). Le réel advient par hasard, quand bon lui semble, mais... à qui ? À l'Autre ? Parfois. Mais ce qui compte ce n'est pas tellement à qui bon lui semble, mais plu-

tôt que ce réel advient *tychiquement*. Lorsqu'il me concerne dans le désir, puisque je ne suis pas un dé indifférent au chiffre qui survient chaque fois qu'il est lancé. C'est un réel préféré ou détesté, qui advient « par rencontre » (*Proposition du 9 octobre*) à l'intérieur ou en dehors de l'analyse ; non pas « sous transfert », mais en transformant le jeu du transfert au point d'induire au moins une fois la chute du sujet supposé au savoir. Le réel tychique défait et réorganise le psychique.

Nous avons tendance à croire que, lorsque le réel sans loi advient, c'est le désastre, c'est le trauma. Parfois, c'est une opportunité aussi. *Encairos* (εγκαίρω), le « juste à temps » incalculable que le Grec a su discerner du *chronos* routinier et du αἰών, la durée éternelle, le destin fixe. Quelques témoignages indirects de passe suggèrent ce moment où le désir, face au réel sans loi, devient loi – et l'analysant, analyste. Quand cela arrive, c'est l'opportunité pour le désir d'imposer sa loi, séparément. Cette opportunité que le père avait l'habitude de faciliter à son fils, selon ce que pensait Lacan à l'époque de « Subversion du sujet... » où il a affirmé « la fonction du père est celle d'unir et non pas d'opposer le désir à la loi ».

Un autre préjugé de psychanalystes, phobiques du réel : les rencontres sont toujours manquées. Ce n'est pas vrai. Il y a des cas de *lysis* ou de résolution « par rencontre », il y a des cas de passe par rencontre non manquée. La fin peut même consister en un simple : « Ça suffit ! Arrêtez de chercher ! », et le désir de l'analyste en un « Eureka ! ». Il y a une difficulté dans la transmission de l'expérience destituante de l'acte analytique, où l'analysé devient innocent, quand son désir est loi. L'idée est dans la *Proposition*, mais elle est déjà présente dans le rêve de l'injection faite à Irma.

Pour Lacan, dans *Télévision*, le sujet est heureux. C'est même sa définition, il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune, tout heur lui est bon pour qu'il se répète. Message pour les tristes, pour les retardés et les torturés : le réel est une oppor-

tunité, ne cherchez plus dans la conscience, analysez-vous, car la répétition n'est pas ce que vous en pensez. La véritable répétition transforme, dénoue. Faites de votre cas un cas d'urgence, osez, sortez de la morosité.

L'étonnant, suivant ce que Lacan commente là-bas, est que « le sujet soit heureux sans soupçonner ce qui l'y réduit (être heureux de temps en temps, tychiquement) : sa dépendance de la structure », c'est-à-dire *la déconnexion vivante qui rend possible l'effet de langage*, tout en laissant au parlêtre la possibilité de dire *oui* ou *non* à ce qui arrive ou à ce que l'on veut.

« Personne ne supporte une vie charmante », a écrit Matías Buttini, dans la même veine où Lacan indique que les mêmes termes du bonheur signalent son origine tychique : *bon-heur, happinnes* (de *happen*), *glücklich sein, eutiquia (eutychie)*, c'est-à-dire, toujours dépendants du contingent qu'un être électif trouve.

En ce qui concerne la *loi du désir*, nous restons habituellement dans la *Verleugnung*. Dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud décrit cette position par laquelle les choses désirées ou détestées nous arrivent comme par hasard ou sous la forme d'actes manqués. Dans le chapitre X, il signale que on a l'habitude de dire que nous ne croyons à l'arbitre du désir que lorsqu'il s'agit des choses triviales, sans aucune importance, « Du vin ou de la bière ? » Lorsqu'il s'agit des choses qui importent dans notre décision, « nous avons la sensation de compulsion psychique, et nous invoquons volontiers Luther, hérétique, dans la Diète de Worms : « Me voici donc en ce jour. Je ne puis faire autrement ». Dans de telles circonstances du destin, notre désir « protestant » se réalise, bien que l'on s'excuse en disant « ce n'était pas exprès ». Plus sincère est la version du *Chavo del 8* : « c'était involontairement volontaire » [« Fue sin querer... queriendo »]. •

Texte traduit par Noelia Luzar

L'angoisse : Un Affect Ethique

GABRIELA ZORZUTTI

Cette présentation naît de l'expérience d'un cartel sur l'angoisse dans lequel nous avons travaillé durant presque deux ans. Ce cartel était composé de personnes appartenant au forum de Washington DC, Colorado et Los Angeles. Ce fut une expérience qui m'a permis de trouver et de développer un trait personnel dirons nous. Une Expérience que connecte la clinique de l'analyse, son éthique, et son efficacité avec la dignité. Pendant notre travail ensemble, je me suis intéressée de plus en plus à la transformation qu'endure l'angoisse durant le cours de l'analyse, et plus particulièrement, aux chemins par lesquels ces changements se transmettent. Dans un moment d'élaboration ultérieur, je me suis rendue compte que ces mêmes changements dans la position du sujet face à l'angoisse sont aussi importants dans la formation de l'analyste. Particulièrement en ce qui concerne sa propre expérience du divan ; et cela m'a amenée à penser à l'impact de ces changements dans la transmission de la psychanalyse aux Etats-Unis.

Les Etats-Unis exultent une culture dans laquelle les standards s'accumulent permettant ainsi aux gens de vivre leur vie apparemment sans préoccupations. Les standards sont souvent confondus avec de solides garanties d'existence. C'est à dire, la croyance qu'en faisant les choses comme elles se doivent, on sera heureux. Néanmoins, de plus en plus de personnes angoissées frappent à la porte de l'analyste. Au début, ils arrivent avec la politique de l'autruche, et leur position est celle d'une demande de solution rapide, express. Il est commun d'écouter des patients qui se demandent comment se débarrasser de l'angoisse, comment faire pour ne pas la sentir, désirant une méthode infallible qui l'effacerait simplement de leur vie. La culture encourage une approche apparemment pragmatique pour traiter l'angoisse tel un procédé qui ne

requiert presque aucunes pensées, comme les psycho-pharmaceutiques, thérapies de l'*automaton*, et entre autre la soi-disant psychanalyse américaine dans laquelle la suggestion est sans aucun doute une méthode dominante. Etant donné que la psychanalyse lacanienne est loin d'être populaire aux Etats-Unis, les patients apprennent, dès leurs premières rencontres, que ce n'est pas une thérapie, ni un lieu où on va leur dire quoi faire pour qu'ils puissent continuer à vivre sans penser, dans le sens inconscient. Leur désir est en jeu dès le premier moment.

L'angoisse est un signal de la dernière formulation de Freud. Elle tient une valeur positive pour réveiller une défense. Un signal qui déjà signale et oriente vers quelque chose. C'est à dire que l'angoisse dirige la cure. Par la nature de l'expérience de l'angoisse, il est prévisible que son état sauvage génère une réponse de fuite. En revanche, en analyse, nous demandons aux patients qu'ils se soumettent à la tâche analytique qui leur demande d'abandonner leur lâcheté, comme dirait Freud, pour prendre courage à penser comment cette angoisse à laquelle ils veulent désespérément se débarrasser les concernent.

En analyse, nous passons d'un état initial où l'angoisse est insupportable à un état de curiosité. Le premier pas est donc de construire l'angoisse en une énigme. Cela demande temps et séparation, ce qui est possible grâce à l'amour de transfert.

Pour reprendre les mots de Freud: " Il est nécessaire que le patient acquiert le courage de mettre son attention sur le phénomène de sa maladie" et que le patient sache "qu'il n'a plus le droit de la considérer (la maladie) comme une chose déplorable : elle sera plutôt un adversaire digne, un

fragment de son être qui est choyer avec de bons motifs et par lequel il devra extraire quelque chose de valeur pour son avenir.” (Freud, 1914, pp.154).

Ce changement de position inaugure un voyage sans retour vers une éthique au sens analytique. L’angoisse est une opportunité de répondre hors des options programmées, répétitives, algorithmiques de l’*automaton*. C’est une chance pour se maintenir disponible à l’ouverture nécessaire pour continuer d’être curieux... envers le désir. L’expérience de l’angoisse dans l’analyse est celle qui donne les coordonnées pour se rapprocher de la chose (ding) que nous sommes et qui résiste à toute prédiction en dehors de toute appréhension du discours commun, de toute représentation, loin du sens.

Dans le désir ou dans l’angoisse, l’objet est réel. Cependant, il n’est pas dans le monde au sens d’Heidegger, mais plutôt en dehors de lui, en dehors de l’ordre du monde, hors de la réalité reconnaissable du monde. Si, par hasard, cette chose réelle entre dans notre vie quotidienne, l’effet que cela produit est celui de l’angoisse, de l’étrangeté, de *Unheimlichkeit*.

L’angoisse est un affect sans égal. Lacan lui donne une place exceptionnelle en disant que celle-ci ne ment pas, ou qu’elle ne se déplace pas. Certitude dans l’angoisse comme il le dit dans son séminaire 10. Ces élaborations de Lacan correspondent à un moment où le sujet se voit réduit à être l’objet, au moment du *Che Vuoi* ?

L’exemple de l’angoisse en face de la page blanche montre bien que lorsque cet objet sinistre, ce réel se fait voir (ou se lit) – ex : n’avoir rien de nouveau à dire qui n’a pu être dit par les sujets qui supposent le savoir – l’angoisse surgit.

Concevoir l’angoisse comme une opportunité, parle de la dignité, de l’offre analytique. L’angoisse est une opportunité pour éclairer, ce qui est en soit une manière d’orienter sur la distinction entre le désir et la jouissance. Comme le dit Lacan dans

RSI: “C’est l’angoisse, en tant qu’elle fait partie du réel qui donne son sens à la nature de la jouissance (...).

Comme l’a mentionné Colette Soler : L’angoisse a une approche ontologique, ce qui veut dire qu’elle concerne l’être, le concernant en tant qu’être un objet (Soler, C. 2001, p. 34). L’angoisse, affect de l’imminence du réel a aussi une approche épistémologique étant donné qu’elle est plus un indice qu’un signal (...) Il y a une capture du réel par l’affect (...) Avec l’angoisse, Lacan met l’accent pour la première fois sur un affect qui peut révéler ce que le signifiant ne peut pas : un réel (Soler, C. 2011, p. 27).

La question éthique que Lacan a posée à la fin de son séminaire homonyme « as tu agit en fonction de ton désir ? » s’entrelace avec ce réel, avec cet objet. C’est avec ceci que nous commençons un acte. Ce n’est pas le sujet que nous rencontrons au moment de l’acte. Le sujet divisé par le langage n’est pas l’auteur de l’acte. L’acte est la question de l’objet, bien entendu, dans la mesure où être objet nous donne accès à l’être, dans le sens où il nous amène au niveau ontologique. Le réel frappant/frappe de l’analyse sera le siège de l’acte. Alors, l’angoisse alerte sur la rencontre imminente avec le réel, mais aussi oriente vers le désir !

Affect exceptionnel de séparation, l’angoisse oriente aussi vers l’acte qui concerne le désir. Elle est ici en préparation pour nous prévenir.

Une analyse qui est conduite jusqu’à sa fin logique, non seulement permet à quelqu’un d’échapper à l’angoisse, mais aussi de rester curieux à son sujet. On pourrait ainsi dire qu’elle aboutit à la fin à un sujet éthique. En d’autres termes, on passe de la certitude de l’angoisse à agir en fonction de notre désir. Comme disait Lacan dans son séminaire sur l’Acte Analytique : “l’acte est le seul qui peut extraire de l’angoisse sa certitude.” •

Texte traduit par l’auteur

Bispo et les nœuds, ou comment l'Art renomme

GLAUCIA NAGEM DE SOUZA

Arthur Bispo do Rosário fut considéré par la critique comme l'un des artistes brésiliens comparable à Marcel Duchamp, bien que lui même ne s'en souciait guère. Alors qu'il était déjà enfermé dans un asile depuis 50 ans, il fut découvert lors d'un reportage sur les hôpitaux psychiatriques. Son travail avait commencé lorsque, dans une illumination, il reçut l'ordre divin d'effectuer un recensement du monde pour le présenter au jugement dernier. Ses hospitalisations ont eu lieu à la demande de ses patrons de l'époque et, durant ces années d'internement, il occupa 10 cellules avec son œuvre.

En le découvrant, le critique d'art Frederico Moraes engagea un mouvement vers la conservation et l'exposition de cette œuvre. Grâce à son intervention, le travail de Bispo en est venu à représenter le Brésil lors d'une Biennale de Venise.

Mais le lien avec l'art aurait-il opéré comme correction du nœud de Bispo ?

Au travers des conversations recueillies lors d'entretiens, on a la dimension des voix entendues par Bispo. Il dit les entendre depuis tout petit et révèle qu'il est obligé de faire tout cela, que les voix l'y obligent et que s'il le pouvait il ne le ferait pas. Or son œuvre est le fruit de cette soumission à l'Autre qui le lui ordonne. Il dit : « Jésus, mon Fils (qu'il pensait être lui même), il faut réaliser cela dans ton coin, là en bas, fait ceci et cela. Moi je ne dis rien, je dois faire tout ça. »¹ Son œuvre possède effectivement une fonction de contour de l'impossible que l'irruption de sa psychose a laissé à ciel ouvert. Mais de par ce que l'on a pu recueillir de ses paroles, cela n'opérait pas en tant que correction.

En lisant sa biographie surgit une énigme : Tandis que les biens des patients étaient quotidienne-

ment confisqués, Bispo montait ses assemblages et ses broderies sans être dérangé. Il fallait pour cela une certaine complaisance de la part de l'asile. On perçoit qu'il faut prendre en compte d'autres éléments ayant contribué à ce que Bispo puisse construire son œuvre.

Bousseyrroux suggère que, dans le cas Aimée, sa sœur Élise aurait fonctionné comme quatrième élément d'un nœud stabilisé sur Aimée, sa mère et sa tante. Je propose de penser que dans le cas de Bispo, ce n'est pas son art qui l'a soutenu. Partant de l'hôpital, il n'y aurait pas eu de soutien s'il n'y avait eu, préalablement, un représentant qui rende possible son travail au sein de l'établissement. Je propose que ce qui a pu soutenir son travail au cœur de sa schizophrénie c'est l'influence de ses anciens patrons.

Pour penser le nœud particulier se rapportant à Bispo, on peut s'appuyer de nouveau sur les constructions de Bousseyrroux. Il avance que les psychoses sont des pathologies de l'indistinction ou de la continuité, la paranoïa étant une continuité entre RSI noué comme un nœud de trèfle. Pour la schizophrénie, la manie et la mélancolie, l'auteur propose un amarrage à partir du nœud de Whitehead. Dans ce nœud, deux des trois registres sont en continuité, tandis que le troisième s'y enlace².

Dans la schizophrénie, le Réel et le symbolique sont en continuité, tandis que l'Imaginaire les enlace. On peut ainsi percevoir que, chez Bispo, le Réel des voix qui ordonnent est en continuité avec l'impossible tâche d'inventorier le monde. L'Imaginaire intervient dans cette continuité en cherchant à s'établir dans une stabilité instable. Dans les moments où il sentait qu'il subirait une « transforma-

2



1 Hidalgo Luciana - Arthur Bispo do Rosário - O senhor do labirinto. Rio de Janeiro: Rocco, 1996.

tion », c'était le corps qui était convoqué à s'agiter, sous pression et privé d'aliment. Ces transformations ont le poids de l'instabilité de l'amarrage de Bispo.

Nous voyons dans son art la continuité entre le Réel et le Symbolique. Le mot et la chose ne se distinguent pas dans ses écrits et ses objets. La médiation passe par l'Imaginaire du corps qui revêt le manteau portant les inscriptions de la continuité RéelSymbolique, et qui se désorganise dans ses transformations.

Nous avons ainsi, pour un parlêtre, l'instabilité qui s'amarre à la façon du nœud de Whitehead. Bispo a reçu un soutien là où sa structure ne pouvait le soutenir. Ses patrons à Rio de Janeiro ne dramatisaient pas les phénomènes qui advenaient à Bispo. Il continuait à travailler pour eux pendant ses internements et ils « dialoguaient » même avec les phénomènes de sa psychose.

Le nœud que l'art a favorisé ne semble pas être allé dans le sens de la stabilisation de Bispo, mais dans la modification de l'espace dans lequel il était installé. Lorsque Frederico de Moraes a déclaré que ce que Bispo faisait pouvait être inséré dans l'histoire de l'art, il nomma son œuvre et l'enlaça à d'autres noms : Bispo devient un artiste, l'hôpital en vient à s'appeler Musée et les salles de soins se transforment en ateliers d'art.

Cet effet de dénomination est allé au delà de la stabilisation de Bispo. Jusqu'à la fin, il vivait

les transformations, et la tentative de traitement administré par une stagiaire a débouché sur une sorte d'érotomanie. Il n'est jamais allé lui-même aux expositions réalisées de son vivant. Il y a eu ainsi une modification avec l'art du lieu physique (l'hôpital et ses salles) et du lieu de Bispo (l'artiste).

On pourrait penser qu'au cours de sa vie, grâce au soutien du nom de ses anciens patrons, Bispo est resté stabilisé sur un mode de continuité schizophrène. En tant que psychotique, il ne s'est pas approprié le nom « artiste » de façon à corriger la continuité schizophrène et il s'y est accroché jusqu'à la fin. Cependant, ce nom a resignifié les liens de l'espace physique de l'Hôpital et des Salles de soins, donnant lieu à des échos par delà son histoire. En examinant son cas, on peut penser que l'Art peut nommer l'évènement Réel que l'œuvre de Bispo a exposée. Le pari serait que les établissements psychiatriques puissent soutenir ce qui s'échappe de Réel et qui se présente dans des cas comme celui de cet artiste, permettant ainsi que les psychotiques, en tant que parlêtres, puissent se raconter et trouver leur propre mode de gérer le Réel qui surgit en eux et les envahit. Avec une autre écoute et un autre mode de dénomination, on aurait, peut-être, moins de patients chroniques et, qui sait, d'autres comme Bispo. •

Texte traduit par Luc Matheron

Acting out et passage à l'acte: l'avènement du réel et le psychanalyste

GLORIA PATRICIA PELÁEZ J

La psychanalyse a des effets sur la contemporanéité, sa mesure dépend de l'action de l'analyste qui n'entrave pas l'efficacité de la psychanalyse¹.

Le symptôme et les formes d'acte sont des types de liens et de connexions possibles dans le lien social et dans le transfert, où l'acting out et le passage à l'acte représentent les avènements du réel, parce qu'ils mettent en scène la constitution du sujet dans son rapport à l'Autre et au reste de cette opération, l'objet *a*, avec l'effet de l'angoisse concomitante comme marque dans le moi de cette relation à l'objet.

L'angoisse est la preuve et «de commun»² dans la relation du sujet et de l'Autre; c'est une caractéristique essentielle qui «ne trompe pas», un signe de la constitution du Moi-idéal comme surface et indice de la fiction par rapport à l'identification avec les objets partiels «expulsés par l'Autre» qui compromet la constitution du *i(a)*, en tant que surface spécularisable³ du moi comme objet devant le regard de l'Autre et la reconnaissance du sujet, ailleurs. Lacan explique que ce n'est pas l'image réfléchie de soi-même, mais l'image que l'autre voit, l'*i(a)* que le sujet vit comme dépersonnalisation et expérience schizophrénique avec le corps, c'est un «manque de soi-même», bien qu'il y ait une série d'objets, mais le sujet n'arrive pas à être un pour eux.

Le manque structurel introduit dans le Réel par le signifiant dans la relation à l'Autre remplit sa

fonction⁴. Ce manque radical dans la constitution de la subjectivité⁵, bien qu'il soit un effet signifiant, ne peut être signifié, c'est un point irréductible, réel⁶ qui illustre les formes de présence ce manque en tant qu'avènements du réel dans le transfert, soit comme -support imaginaire de la castration ou comme *a*, dont l'acting out et le passage à l'acte représentent.

Lacan avec la jeune homosexuelle⁷ les illustre bien ; il met en rapport l'empêchement, la grossesse, l'émotion et l'embarras afin de comprendre le symptôme et les actions. Alors, «agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude⁸, agir, c'est opérer un transfert d'angoisse» et, il différencie, dans le cas de cette jeune, se laisser tomber: grossesse-passage à l'acte- ; de s'exhiber : l'empêchement et l'embarras - acting out- tous les deux possibles par l'émergence du rapport du sujet au manque structurel de l'objet. *L'identification du sujet à l'objet* permet «l'évasion de la scène», *la fuite*, comme une répétition d'une position d'enfant où le sujet part à la recherche, dans le monde, *de quelque chose refusé partout* »⁹. Lacan dit, que le départ/échappement est le passage de la scène au monde implique deux niveaux: 1° où le réel se précipite sur la scène de l'Autre et 2° où le sujet doit être constitué occupant une place «comme celui qui porte le mot» «dans sa structure de fiction».

Si le *passage à l'acte* montre l'orientation vers l'*a*, l'acting le montre vers l'Autre ; tous les deux

4 Ibid. Leçons du 9 et du 23 janvier 1963.

5 Ibidem

6 Ibidem

7 Ibidem

8 Ibidem

9 J. Lacan, *Séminaire X. L'Angoisse*, op. cit. Leçon 8 du 16 janvier de 1963.

1 J. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, Leçon du 2 juillet 1958.

2 J. Lacan, Séminaire X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, Leçons du 9 et du 23 janvier 1963.

3 Ibid., Leçon du 16 janvier 1963.

dénoncent l'objet *a* comme cause et la scène qui est ailleurs. Dans l'acting, le sujet est « autrifié » dans cette structure de fiction, mais il n'est pas authentifiable, et c'est le reste, *a*, qui émerge. Il n'y a pas de preuve de l'authenticité du sujet, la connaissance est une demie-vérité, mais l'articulation du sujet au signifiant ne peut être prouvée, parce que le sujet est articulé et non extractible, avec des conséquences pour l'analyste: dans l'acting out, il s'agit d'introduire l'Autre, parce que c'est une demande d'interprétation, qui ne partage pas avec le symptôme, car ceci est une interprétation.

Le transfert doit être abordé dans cette perspective qui convoque l'acte analytique : il ne consiste pas à renforcer le moi ou à interdire les actions, mais à interpréter, parce que le sujet « sait bien » que son acting l'exige. Mais quel type d'interprétation est en jeu ? Lacan est énergique « il ne compte pas le sens, quel que soit le sens à donner, ce qui compte est le reste » qui est montré dans la scène. La question est de savoir comment l'articuler, sans être possible de l'articuler et de le prouver, comme Kris¹⁰, qui a poussé l'acting dans le dîner de cervelles fraîches. Il rend explicite que l'acte analytique dans le transfert consiste à *renforcer le Moi de l'analyste*, non dans la perspective de l'*i(a)* de l'image, mais vers sa face inverse, la face du réel, ce *a* qui est reste de sa propre articulation subjective et de sa division. L'interprétation orientée par le réel¹¹ est fondamentale, car la privation corres-

10 Ibid., Leçon du 23 janvier 1963.

11 Ibid., Leçon du 30 janvier 1963.

pond au réel, elle insiste sur ce réel comme pivot de la clinique analytique pour que son effet ne soit ni l'anxiété, ni l'acting out; d'où l'importance du désir de l'analyste.

Enfin, Lacan au Séminaire 14, nous permet de comprendre avec la bande de Moebius¹² ces deux possibilités structurelles dans la constitution du sujet, qu'implique le chemin nécessaire de double tour du signifiant pour le champ de l'Autre et de son retour. Répétition qui donne lieu, en acte, au sujet au point de coupure des deux bandes; c'est là où le signifiant se représente lui même et le sujet trouve, alors, sa place divisée et aliénée à ce signe, qui n'est pas par effet du sens de l'articulation signifiante, mais par la coupure où la première aliénation à l'Autre émerge; le retour *depuis* l'Autre et dans ce retour, la séparation avec et au moyen d'Un signifiant, S1, du sujet. De cette façon, nous pouvons voir dans le transfert ces deux possibilités: celle de l'acting, de séparation, retour à voir l'objet sur scène et celle de l'aliénation à être un objet pour l'Autre; le sujet se précipité en étant enceinte de l'Autre du signifiant, aliéné comme objet pour l'Autre¹³; connaître cette trajectoire permet à l'analyste son acte. •

Texte traduit par Lina Arredondo

12 action, actuación/acting, fait, événement -avènement-manipulation, trait, argument, lien

13 J. Lacan, Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, Leçon du 15 de février 1967.

« La mort est une exagération »

IDA FREITAS

La clinique, avec ses configurations particulières, défie la théorie et incite l'analyste à chercher la clarté, la précision et la délimitation des concepts qui peuvent favoriser le positionnement dans la conduite du traitement.

Ala, adolescente, se présente à l'analyse pratiquement comme une poupée de cire. Gestes contenus, regard inexpressif, parole réduite, résumée et répétitive. Face à la demande de parler, de parler plus, un peu plus, elle laisse échapper quelques mots : « je suis folle...ça fait trop mal ». Ça la déconcerte et immédiatement une censure s'impose : « je suis ridicule ». Elle se recompose dans la phrase suivante : tout va bien, je suis pleine ». Ce début difficile témoignait d'un ne pas pouvoir ou ne pas vouloir savoir sur ses symptômes, son inconscient.

Petit à petit, apparaît un consentement au bien dire et Ala commence à s'historiser. Sa mère, employée de maison dans une maison fortunée, s'est retrouvée enceinte de jumeaux – Ala et son frère. La famille pour laquelle la mère travaillait a proposé d'adopter l'un des enfants et montrait tantôt une préférence pour le garçon, tantôt pour la fille. Finalement ils choisirent de l'adopter quand elle avait déjà 10ans. Elle finit donc par vivre définitivement chez la famille adoptive où sa mère biologique continue de travailler ce qui cause de l'embarras pour elles deux.

De son frère jumeau, moi idéal, avec lequel elle a toujours eu une relation amoureuse elle dit : « Il était ma joie, ma vie, le seul qui me comprenait. » Mais au début de l'adolescence, il se laisse embarquer dans le trafic de drogue, se met à vivre de façon marginale et finit par mourir assassiné à l'âge de 14 ans.

Avoir été la préférée conditionne chez Ala une intense culpabilité par rapport à la mort du frère. Elle se laisse alors submerger par un processus de deuil pathologique avec la présence d'autodépré-

ciation, automutilation, fantasmes d'humiliation, de se faire battre avec des voix qui la pousse à l'acte et à la jouissance.

La culpabilité s'intensifie du fait de l'éloignement radical de la mère biologique après la mort du frère. Elles ne se virent pas pendant deux ans. Et on lui interdit d'aller dans sa famille d'origine soit disant pour préserver sa vie. De la même façon, elle s'empêchait de parler de lui, du manque de sa mère, et de montrer à la famille adoptive le moindre sentiment de douleur ou de tristesse pour qu'ils ne regrettent pas de l'avoir adoptée. Elle répétait le refrain familial paradoxal : « Ne te plains pas, tu as beaucoup de chance. » La perte de l'objet d'amour, l'abandon de la mère (la voir, c'était comme voir le frère), le vide de sens, le silence sur la mort tragique du frère et ses répercussions, la laissèrent à la merci d'une souffrance solitaire, avec peu de possibilités d'élaborer son deuil.

La phénoménologie du cas témoigne d'un travail de deuil pathologique qui pourrait suggérer une structure psychotique, cependant cette hypothèse ne coïncide pas avec des signes évidents d'un sujet névrosé.

Peut-on penser à un passage mélancolique où le sujet est fixé à l'objet perdu, au vide de signification, au travail de deuil comme élaboration de la perte, détachement de l'objet, et signification du vide ? Y aurait-il dans ce cas une mélancolie ou plus exactement un état mélancolique ou une "mélancolisation subjective", un symptôme, avènement du réel qui nécessite l'acte analytique pour faire parler l'inconscient. ?

L'analyse fournit à ce sujet l'occasion, l'auto-risation, de parler du frère aimé et haï, ce compagnon et ce rival, de l'abandon maternel radical, de l'adoption tardive et a permis ainsi d'ouvrir la voie au travail de deuil

Pour ce sujet qui cherchait à symboliser « l'exa-

génération de la mort qui emporte trop et laisse si peu. »(Mâe, 2017, p.22). La perte de l'objet qui jusqu'alors se faisait ombre pour le sujet, l'obligeant à s'effacer.

Ala peut dire qu'elle aurait voulu sauver son frère et en même temps elle se souvient de moments de son enfance où son frère disait qu'il voudrait être un bandit quand il serait grand. Plus tard, elle s'aperçoit que l'image du frère se dissipe et qu'elle ne dialogue plus avec lui quotidiennement comme avant ; elle s'en sent coupable. Jusqu'alors elle s'efforçait de le maintenir en vie, au moins dans son souvenir, mais ça la privait d'une partie de sa propre vie. Comme Halla dans « La déshumanisation » le roman de Valter Hugo Mae, « enfant miroir, à moitié vivante, à moitié morte ou la moins morte » pour porter l'âme de la jumelle décédée.

Elle reçoit de l'analyste l'autorisation de l'oublier, quand on lui dit qu'elle a le droit de continuer à vivre et que pour cela il faut laisser mourir le frère. « Mais alors, demande-t-elle, l'oublier, ne serait-ce pas le trahir, cesser de l'aimer ? »

Une intervention simple, évidente mais libératrice dénouant le nœud spéculaire qui résonne dans la structure névrotique et permet à Ala de nouveaux et importants développements.

Le désir de savoir sur les fantasmes énigmatiques qu'elle construisait chaque nuit pour obtenir le sommeil, sur ses agissements feints devant ses amis, ses professeurs quand elle ne pouvait parler

mais agissait, tout cela devenait un matériel pour son analyse.

Au moment où elle demande à renouer et vivre avec sa famille biologique, elle construit en même temps son roman familial avec la famille adoptive, distinguant la place qu'elle occupe dans les différents groupes et affirme son désir d'être intéressante et aimée par le père.

Le récit initial de Ala, fait d'autoaccusations, autodépréciation, mortification dans le réel du corps dans des fantasmes masochistes, avec une paralysie et un manque de sens de sa vie, faisaient croire, au départ, qu'il s'agissait d'une mélancolie et donc une structure psychotique si l'on comprend le deuil pathologique de la mélancolie comme un effet de la structure.

Mais le parcours du transfert permet au désir de savoir de se mettre en marche et favorise le déplacement d'un « état mélancolique ou de mélancolisation subjective » comme je propose de nommer le travail de deuil qui permet de remettre en scène le désir.

Je me demande si l'on peut considérer dans ce cas la mort du frère comme l'avènement du réel qui produit une coupure, une rupture ou bien ce qui en résulte et résonne dans la structure subjective, l'état mélancolique qui signe la jouissance symptomatique et met l'inconscient au travail. •

Texte traduit par Bernard Nominé

Que reste-t-il du complexe de masculinité freudien?

«Le nouvel amour»

J. TRÉHOT

Équivocité

C'est par le biais de la métonymie que je vais aborder le réel du sexe (amour et jouissance qui mènent le monde). Elle reflète la polysémie et donc l'équivocité du langage. De même qu'«Il y a fagots et fagots» comme disait Molière, il y a savoir et savoir :

- D'une part le savoir ancestral de la connaissance, scientifique, toujours en chantier. C'est un savoir conscient, articulable dans une chaîne signifiante, énonçable, imprimable dans les encyclopédies. C'est un savoir-sens, fictionnel, délivré par le déchiffrement, dont la vérité reste cependant trompeuse, menteuse. Connaissance n'est pas savoir! «La grande érudition [*poluma-qih*] n'enseigne pas l'intelligence [*noon*]» disait déjà Héraclite.
- D'autre part le savoir *insu*, sans sujet, inconscient, inarticulable, cependant articulé (par la grâce de la règle fondamentale énoncée par Freud. Savoir joui, effets de *lalangue* (maternelle) jusqu'à présenter des «affects énigmatiques». Savoir inaccessible et pourtant capable de «fuser», malgré le sujet, dans ses actes manqués, ses lapsus, ses équivoques.

Cette équivocité, paradigmatique, pourrait se décliner à propos de tous les signifiants, de tous les concepts.

En particulier posons que la *jouissance phallique* peut signifier, selon le contexte : la jouissance masturbatoire de l'organe pénien ou clitoridien, avec ou sans partenaire, la jouissance sémiotique, dit Lacan, du langage, jouissance du «dire», plus précisément et

préférentiellement, à mon sens, jouissance du «bien dire». Bien dire, devoir du psychanalyste. Bien dire, jamais totalement atteint, en fait la seule véritable satisfaction ?

Le nouvel amour

(À UNE RAISON, d'Arthur Rimbaud, Illuminations)

Dire le *nouvel amour* c'est prendre le risque de sombrer dans la mièvrerie ou l'espérance vouée à la déception. Comment éviter ces deux écueils ? Souhaitons - vœu pieux ? - qu'il existe une position tierce où l'autre sexe (même si c'est le même) ne soit pas vécu ou bien comme totalement inaccessible, ou bien comme inévitablement conflictuel, dans une «lutte à mort» entre deux ego cherchant à assurer leur suprématie sur l'autre. L'«étrangeté» de l'autre ne conduit pas inexorablement l'un ou l'autre à résipiscence. Que l'autre veuille ma castration, ma capitulation, est un fantasme de névrosé. Un nouvel amour plus réaliste, dés-idéalisé qui ne soit pas essentialisé dans un «pour toujours» qui voudrait clouer au pilori, vouer aux gémonies, une contingence structurelle. De ce fait même, la contingence se trouverait privée de toute chance éventuelle de se pérenniser entre interdit et obligation. L'autre (partenaire) aussi «agaçant» soit-il devrait-il être son «meilleur ennemi intime»?!

«Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça!» Ça? «Oui» s'il s'agit du fantasme impossible d'harmonie idéale, limite «harcelant»; «pas tout» s'il s'agit d'une «disparité», d'un «c'est pas tout ça, j'ai mon «fricot» sur le feu qui m'attend (fantasme)»

Pas tout [autre nom de la Castration]

«Ne concerne pas seulement les femmes, pas toutes vouées à la Jouissance phallique, le pas-

tout concerne aussi bien chaque sujet, y compris chaque analyste»

«Le refus du [pas tout] de la féminité [*penisneid* et protestation virile], disait Freud ne peut évidemment n'être rien d'autre qu'un fait biologique [donc réel], un morceau de cette grande énigme de la sexualité. Il sera difficile de dire si et quand nous avons réussi, dans une cure, à maîtriser (*bewältigen*) ce facteur. Nous nous consolons avec la certitude que nous avons procuré à l'analysant toute incitation possible pour réviser et modifier sa position à son égard.» N'est-ce pas le but d'une psychanalyse ?

Freud proposait comme évolution normale, à une prétendue maturité sexuelle, le glissement de la jouissance d'un «pénis atrophié, rabougri» vers une jouissance dite vaginale. Le complexe de masculinité, ou de virilité, formation réactionnelle au *penisneid*, la revendication phallique ou la protestation virile, subsumés sous le refus de la féminité, étaient considérés par Freud comme le «roc d'origine (*gewachsenen*) de la castration». Ces concepts n'étaient-ils pas des jalons vers la position «pas-tout» de la femme dans la jouissance phallique?

En contrepoint de la jouissance phallique Lacan introduit une jouissance autre, dite féminine, dont «elles» ne peuvent rien dire, sinon à réintégrer ipso facto le registre phallique.

C'est d'un aperçu de cette jouissance autre, dite féminine, ou peut-être aussi de la jouissance clitoridienne qui échappe totalement à l'homme, que peut naître un nouvel amour, i.e. un amour qui «oblige» le sujet dans son lien à l'autre. Obligé dans le sens d'une reconnaissance. Seule, l'acceptation de l'incomplétude essentielle de l'HOM pourrait rendre moins violente l'insupportable altérité généralisée. Le névrosé se «plaint» souvent du verre à moitié vide, plutôt au ciel qu'il se réjouit du verre à moitié «plein» !

On peut alors se poser la question : l'autre jouissance n'aurait-elle pas aussi pour fonction de voler la vedette à une jouissance «pénienne» - dite «rabougrie» - scandaleuse, chez une femme, à tel point qu'il faille, en maints lieux de la planète, y compris en France, l'en «exciser» (6000 excisions par jour, dans le monde!) ?

Le concept de jouissance autre, dite féminine, a pour mérite de rétablir la vérité scandaleuse de l'asymétrie sexuelle fondamentale, en rendant explicite l'évidence, pourtant toujours méconnue, de la «mâle diction» de la «norme mâle». Mais ne risque-t-elle pas de conforter le tabou du clitoris, «innominé». Lacan en a parlé comme du point noir de la femme, pourquoi pas le «continent» noir... Si tant est qu'il s'agisse de continence... voire d'impudence ... Peut-être une «connerie» dont Lacan, à l'occasion, a fait l'éloge... •

Le réel du corps sexué

JEAN JACQUES GOROG

Le développement de Lacan avec l'accent mis sur le signifiant, le symbolique, a pu introduire l'idée chez certains de ses élèves que le sujet de l'inconscient pouvait s'incarner avec le sexe de son choix. Il est important de souligner ce rôle du symbolique, façon de ne pas réduire l'humain à ce qui est présent dans la fameuse phrase reprise par Freud : l'anatomie, c'est le destin, mais on ne peut pas pour autant dénier la contrainte du corps...

Je voudrais revenir une fois de plus sur quelques éléments de l'histoire où, ce que Lacan appelle le réel, a trouvé à se manifester. Après tout c'est une façon aussi de célébrer les vingt ans de notre Ecole et le réel qui a présidé à son instauration.

L'histoire de la psychanalyse est scandée par ce que j'appelle la vengeance de l'inconscient chaque fois que celui-ci, l'inconscient, a été bousculé. Ça a été le cas avec la découverte de l'Œdipe si vite vulgarisé que son interprétation est devenue caduque aux analystes, dès lors que leurs patients se chargeaient eux-mêmes de l'utiliser. L'épisode a forcé la psychanalyse à réinventer la notion même d'interprétation. Puis il y a eu – je passe quelques épisodes – le colloque sur l'inconscient à Bonneval, où la mise sur orbite de l'inconscient selon Lacan a été perturbée par ses élèves, les deux L, Laplanche et Leclaire, chargés pourtant d'exposer la pensée du maître, et qui se sont trompés en faisant de l'inconscient l'origine du langage. Contre-sens complet puisque si, selon Freud et Lacan, il ne peut être question d'inconscient sans le langage, l'inconscient doit être pensé comme un effet du langage, et non comme sa cause. C'est ce que j'appelle la vengeance de l'inconscient et c'est d'ailleurs comme ça que Lacan l'appréhende, non pas une simple erreur, mais en quelque sorte un effet induit propre à la particularité de l'inconscient. Chaque fois que Freud ou Lacan ou d'autres, tentent une

ouverture celle-ci est suivie d'effets mais aussitôt la fermeture vient tenter d'en annuler la nouveauté. Car telle est le mode opératoire de l'inconscient. Chaque fois qu'une avancée très précautionneuse a été faite le malentendu induit par l'inconscient prolifère.

Quoi d'étonnant dès lors à ce que la question sexuelle ait été spécialement le lieu du malentendu. Le mot même d'équivoque a en français un sens tel que le sens sexuel y est immédiatement inscrit comme ce qui équivoque, la deuxième voix, ce qui équi-voix, équivocalise, et qui voit ! Comment oublier que l'équivoque interprétative proposée comme l'interprétation implique nécessairement l'équivoque sexuelle ? Peut-être pas toujours ou pas directement l'Œdipe, offert à l'analysant un peu trop vite comme solution par le discours de Freud, au départ de son expérience.

Mais le traumatisme sexuel sûrement. Et il reçoit en retour la leçon moderne de l'abus sexuel comme étant la cause de tous les troubles. Nouveau malentendu, pourtant en réalité fondé sur la découverte freudienne, comme une simple extension de l'Œdipe. On peut le vérifier aisément, chaque fois qu'il est question d'un tel abus, la dimension d'inceste est mise au premier plan et parfois par des auteurs qui sont bien loin de ce qu'on appelle la psychanalyse. Vengeance de l'inconscient encore, parce qu'au passage il n'est plus question d'équivoque, l'abus est un abus, point.

Lacan a promu la différence sexuelle comme symbolique c'est-à-dire inscrite dans le langage en même temps qu'il s'emparait, pour s'en servir à sa façon, de la notion linguistique du signifiant. Mais de la même façon qu'on a pu considérer qu'il ne faisait pas grand cas de l'affect malgré son séminaire sur l'angoisse, certains de ses élèves ont cru qu'il ignorait que l'être parlant avait un corps. Il est vrai que le vocabulaire freudien ne facilitait pas

la chose. Avait-on suivi ce qu'il entendait par le ça et la pulsion ? C'est ainsi qu'ils ont découvert avec surprise le corps réapparaître. Le champ lacanien a permis cette apparente résurrection sous le nom, plus saisissable immédiatement, de jouissance – qu'on ne s'y trompe pas le corps était toujours là depuis l'*imago* des débuts de Lacan, pas seulement imaginaire mais aussi réel.

Tout cela pourrait prêter à sourire si le malentendu une fois de plus ne s'était glissé subrepticement par exemple à propos du choix du sexe. Là aussi l'actualité sert le malentendu. On a cru que l'ordre symbolique autorisait qu'on puisse choisir son sexe. Mais il s'agit d'un choix de même nature que celui par lequel on pouvait choisir la névrose ou la psychose. Il y a à l'évidence une erreur sur ce que Lacan entend par choix. Il s'en était pourtant expliqué, notamment à propos de la névrose obsessionnelle : il s'agit de l'**assomption du choix, par ailleurs déjà imposé, mais pas assumé**. Pour ce qui est des sexes il affirmera clairement qu'il n'y en a que deux¹, les porteurs de phallus, les hommes identifiés comme hommes par l'entremise de cet organe passé au signifiant, et de ce fait, les mêmes entre eux pour peu qu'ils s'y reconnaissent,

1 « Que le sexe ça soit réel, ceci ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre «deux». Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux : les hommes, les femmes, dit-on, et on s'obstine à y ajouter les auvergnats ! C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre, de l'autre sexe, même quand on y préfère le même. » J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XIX, ... ou pire, Paris, Seuil, 2011, p.154-155

et les autres, les femmes, qui du fait d'être femmes peuvent s'y reconnaître et pas. Dans ce choix « féminin » avec cette possibilité ouverte, entre deux, que Lacan appelle pas-tout, s'affirme le « vrai » sexe au point qu'on peut dire que de sexe il n'y en ait qu'un, soit ce que la langue française nommait le sexe soit les femmes.

Qu'en déduire ? Que les attributs sexuels qui nous définissent dès lors qu'il y a incorporation, dès que le langage y laisse sa marque propre, que ces attributs ne peuvent être ignorés. Ils constituent le premier traumatisme sexuel, la marque du sujet qui constitue l'avènement du réel du sexe. Et puis vient le second, celui qui met en fonction cette dimension sexuelle, le sexe comme nécessaire traumatisme quelle que soit la façon dont il survient, jouissance et interdit...On sait le débat sur la connaissance qu'un sujet peut avoir de son corps, surtout si c'est une femme, et la différence de vue entre Freud et Lacan sur ce point.

Reste le choix de l'objet sexuel. C'est un autre champ parfaitement distingué par Freud et par Lacan comme dans la citation rappelée plus haut.

Rien à voir avec le sexe à quoi on s'identifie et qui reste indécis pour tous ceux, hommes ou femmes qui reçoivent la marque phallique, du fait de l'insituable de cette marque. Ceux qui ne supportent pas cette indécision font montre d'une certitude qui nécessite parfois un choix non conforme à l'anatomie, et qui va plutôt régulièrement dans le sens « femme » puisque comme sexe c'est le seul sexe, représenté de fait par les personnes du sexe, les femmes donc. •

Le silence, manifestation du réel dans la cure?

JOSEP MONSENY

Avec ce sujet je termine ma troisième et dernière réflexion commencée il y a plus de vingt ans concernant mon expérience de la passe. La passe a déclenché un processus qui n'a pas cessé de s'approfondir, comme sur un « deuxième plan » de ma vie. Le vécu du silence en ce moment, avait à voir avec une expérience singulière du vidage de sens et de certaines représentations, tant dans l'espace « intérieur » que dans l'espace « extérieur », non sens (*ab-sens*) et silence avaient constitué alors comme une toile de fond deux espaces qui s'organisèrent en continuité topologique, et formant un « espace du silence ». J'utilise là l'expression de Lacan dans son Séminaire 12.

Dans la tentative d'en dire quelque chose, une expression s'est imposée à moi: la passe, c'est une passe au silence. Le sujet du silence est central dans l'expérience analytique. C'en est même une des caractéristiques distinctives, et comme dit Lacan: « un point majeur, fondamental, sur lequel beaucoup de glissements sont possibles, beaucoup d'abus ». Les analystes « se taisent », contrastant ainsi avec les psychothérapeutes. Ce ne sont pas cependant les seuls qui se taisent. Souvent les analysants - eux aussi - se taisent. Freud en a fait l'expérience très tôt, au moment même où s'installe le transfert - donc aussi la résistance au processus -, souvent le silence en est la forme la plus problématique.

S'agit-il là une manifestation du réel? Il ne faudrait pas répondre trop rapidement pour ne pas prendre le risque de s'égarer. Pour Freud, ce silence consistait à taire quelque chose. Il s'agissait alors de signaler à l'analysant, qu'il y avait là quelque chose qui concernait l'analyste, et qu'il fallait en parler, et consentir ainsi à la règle analytique pour ainsi « déboucher » le processus, en relançant « l'association libre », cette formalisation où sont présentes le symbolique et l'imaginaire. Dans

« Le moi et le ça » Freud fait du ça un « lieu de silence ». En effet, la pulsion n'est pas étrangère à ces silences de l'analysant. Cependant, s'agit-il de son réel? Oui et non. Lacan exigera plus de précisions. Car il y a un autre silence: celui de l'analyste. L'analyste se tait. A une certaine époque on assimila « ce taire » à l'occupation de « la position du mort », et ils - les psychanalystes - se turent « tout le temps ». Il fut alors nécessaire de leur rappeler que l'analyse n'est pas sans l'interprétation. Lacan lui-même nous rappelle qu'il n'est pas incompatible que quelqu'un parle avec du silence. Cette association entre silence et mort était très présente chez Freud, en particulier dans son texte « Le motif du choix des trois coffrets »: devant le choix de l'objet du désir - mère, femme, mort - sous la métaphore du coffret d'or, d'argent ou de plomb, le sujet ne réussira qu'en choisissant, entre les trois sœurs, la petite, la « muette », celle que Freud associe à la mort, celle qui conduit à un perdu-gagné, car ce n'est que par la subjectivisation de la mort que l'on vient à la vie.

Dans le « se taire » de l'analyste il y a, c'est évident, un ne pas dire tout ce qui lui passe par la tête: *taceo*, qui n'est pas *Silet*, comme le signale Lacan dans son séminaire sur « La logique du fantasme ». Ce *Silet* vise au réel. Il fut longtemps associé au silence des sphères: « Le silence éternel des espaces infinis », pour Newton; « le repos et le silence universels », pour Pascal; « la science comme forme de réduire le tout-puissant au silence » pour Einstein (Séminaire 2).

Ce sont-là des imagos qui visent ce qui ne peut être représentable. Le non représentable. Dans la psychanalyse, nous ne pouvons aller chercher ce non représentable dans une supposé antériorité aux semblants « du monde ». Nous devons le situer comme l'effet de l'introduction du langage à partir de son statut le plus réduit, à partir de son instance

la plus précoce qui le « mondifie », pour ainsi dire, en recouvrant « cet espace du silence ». Cet espace évoqué par le personnage du curé dans « Cris et Chuchotements ». Ce film d'Ingmar Bergman, nous offre un témoignage de cette conjonction, de ce rapport entre le cri et le silence, et entre le silence et la mort dans les trois figures féminines. Bergman nous transmet clairement à quel point, pour elles, la fréquentation de cet « espace du silence » est plus aisée.

Comme nous l'avons signalé, Lacan abordera ainsi la question du silence à partir de l'introduction du langage, et de ses éléments minimum, qui vont de l'interjection au cri.

Dans son Séminaire 12, séance 11, Lacan affirme : « Je commencerai la prochaine fois en vous parlant du cri, car on ne peut séparer ce que j'ai à vous dire de ce que certaines personnes ont déclaré sur mes écrits : que le silence n'avait pas son lieu. Si ils auraient bien voulu situer l'articulation entre le S(sujet barré) et le D (de la demande) par la disjonction-exclusion, ils se seraient aperçus que c'est en corrélation avec la demande qu'apparaît le S (sujet barré), *ce qui ne cesse d'avoir un rapport avec cette fonction du silence.* » C'est à partir de cette hypothèse que Lacan va situer l'opération du cri, comme quelque chose qui vise cet intervalle entre le sujet et l'Autre. Dans le tableau de Munch, c'est le cri qui fait place au silence, sans qu'il y ait entre eux un rapport de complémentarité.

« Par cette image la voix est distinguée de toute chose qui produit de la modulation, car c'est le cri qui la fait différente à toutes autres formes, même aux formes les plus réduites du langage. »

Le silence qu'instaure le cri est donc une découpe, dont, en ce moment, seule la bouteille de

Klein permettra à Lacan une formalisation. Nous avons d'un côté la séparation des deux bandes de Moebius où s'illustre le rapport du sujet à l'autre, champ du signifiant et du signifié, et de l'autre côté, la coupure de la bande en rapport avec « ce quelque chose d'indépendant, pouvant s'en détacher ».

La bouteille de Klein permet d'offrir un topos de ce « trou infranchissable à l'intérieur de nous mêmes auquel nous ne pouvons qu'à peine nous approcher » . Cependant cette formalisation ne nous donne pas encore la certitude du réel de ce trou bordé par la coupure « du cri ».

Comme le signale bien Michel Bousseyroux dans son « Réalisation borroméenne de la coupure », l'aboutissement du labeur de Lacan pour offrir une formalisation de cette coupure, à partir « d'une borroméique de la coupure », je crois pouvoir dire que le cri se dévoile comme homogène à ce dire, qu'instaure le réel comme coupure. Ce qui fait que le réel n'est pas un antécédent à toute entrée de l'humain dans le langage, mais qu'il est bien au contraire produit par cette entrée.

L'analyste fait-il *sillet* ? Tout signale qu'il devrait le faire. En effet, c'est la seule forme par laquelle il est concevable que l'analyste en plus d'être à la place du semblant de a, puisse conduire l'analysant vers la division subjective, dont l'angoisse est le signal. Freud parle du « silence absolu » pour cerner ce quelque chose qui ne s'épuise pas dans un « se taire ». Car il exige pour se produire quelque chose évoqué par le cri de la manière la plus éminente : le dire. •

Texte traduit par Rithée Cevasco

D'un avènement à l'autre

LUIS IZCOVICH

Il y a un accès de l'être parlant au réel, cela ne veut pas dire qu'il soit universel, c'est-à-dire pour tous. Il se pose ainsi la question de savoir s'il y a un avènement du réel pour un sujet, et le devenir de cet avènement ou de son non avènement dans l'analyse.

Qu'il y ait un réel chez le sujet en rapport aux limites du symbolique, c'est une thèse que Lacan avance très tôt et qu'on trouve déjà dans Freud. Ce qui va changer avec Lacan ce sont les conditions d'accès à ce réel et jusqu'à quel point l'analyse permet de le modifier. Sur ce point, le virage fondamental chez Lacan consiste à passer d'un réel qui donne des signes de son existence -ce sont les manifestations du réel- à un réel qui puisse être capté, en le cernant, le traquant, et même, c'est cela notre politique du symptôme, produire un nouveau réel.

C'est ainsi qu'il y a un réel qui dans son essence se caractérise par la constance de son retour. C'est ce que la psychose démontre particulièrement avec les phénomènes de retour du réel du fait d'une exclusion du symbolique. C'est aussi ce qui se met en évidence dans la névrose avec les retours de la répétition, ou à travers l'affect fondamental du réel qui est l'angoisse.

Néanmoins, on perçoit déjà une distinction. Le retour du réel dans la névrose, contrairement à la psychose, suppose l'existence d'un réel déjà advenu.

C'est ce qui amène Lacan, 10 ans avant l'introduction de sa formule « avènement du réel », à distinguer dans son texte « Position de l'inconscient » entre l'avènement du sujet et l'avènement de l'être. Cette distinction propose un niveau, celui de l'avènement du sujet comme effet de l'articulation signifiante que promet l'avènement du manque à être, événement du rien, dit Lacan. C'est le sujet de l'inconscient en tant qu'articulé à une chaîne de signifiants. En même temps il y a ce que Lacan désigne dès cette époque comme l'opacité de l'être.

L'opacité et l'avènement de l'être préfigurent la nécessité d'un accès à un autre niveau chez le sujet, cela concerne sa singularité. Tandis que l'avènement du sujet est ce qui conditionne l'accès à une particularité incluse dans l'universel, l'avènement de l'être implique la nécessaire prise en considération du réel de la jouissance, l'émergence, par conséquence, d'un trait différentiel. C'est une autre manière de dire la marque du sujet.

Ce qui se produit une fois peut être modifié mais ne se produit pas une deuxième fois. En même temps, ce qui ne s'est pas produit, ne peut pas se produire dans l'analyse, parfois il peut être suppléé. La formule de l'« avènement de l'être » qui préfigure celle de « l'avènement du réel » rend compte du fait que la singularité est relative à l'expérience d'une jouissance infantile qui perfore le mur du langage et fait trou dans l'écran mixte constitué par l'imaginaire et le symbolique. Dans ce sens, il s'agit d'un avènement inattendu pour le sujet. Lacan le propose comme l'émergence d'une jouissance en dehors du corps. La raison est que cet avènement est perçu dans le corps mais avec le caractère d'une irruption qui produit une rupture de l'homéostasie. Cette jouissance inattendue démontre à elle toute seule les limites du sens mettant en relief l'émergence d'un réel de la jouissance dans le corps et la manifestation d'un affect du réel qui est l'angoisse. Pour que la jouissance se transforme en angoisse, la constitution de l'énigme face au désir de l'Autre est nécessaire. Cet avènement du réel n'est pas généralisé car il suppose la conjonction du symbolique et du réel. En effet, il y a des sujets pour lesquels l'irruption de jouissance ne se transforme pas en énigme du désir. Cette conception a donné lieu à la proposition de Lacan d'un « avènement du symptôme », comme effet de la castration et en rapport au réel, mais elle a déjà sa prémisse dans le texte « Fonction et champ... », avec la proposition de « l'avènement

d'une parole vraie », avec laquelle Lacan dessine sa tentative de capter un réel qui serait propre à l'expérience analytique. Par conséquent, il convient de distinguer la manifestation du réel comme indice de son retour, celui en rapport à l'avènement d'un réel infantile dont la traduction est le symptôme dans le corps. Celui-ci suppose l'inscription de la jouissance infantile comme marque et la névrose infantile comme la tentative de métaboliser l'avènement de ce réel. L'absence d'avènement se caractérise par le manque de localisation de la jouissance dans le corps ce qui se traduit par une jouissance illimitée dans le corps pour le schizophrène, par la pente à identifier la jouissance comme venant de l'Autre pour le paranoïaque, par une jouissance qui se révèle comme mortifère pour le mélancolique, ou par le fait que la jouissance n'est pas centrée par l'objet (*a*) dans la manie. Alors, certes, il y a un avènement du réel mais pas pour tous les sujets. Je commence par ceux pour lesquels il y a eu un avènement.

Posons d'emblée ceux pour qui il y a eu un avènement du réel infantile. L'inefficacité de la solution du symptôme, qui se met en évidence dans la répétition de rencontres manquées, insatisfaisantes pour le sujet, prépare la rencontre transférentielle, car ils sont l'indice de l'échec à limiter les affects du réel. On peut saisir à partir de là que l'affect majeur de l'entrée en analyse soit l'angoisse. L'opacité de la jouissance du sujet qui ne se convertit pas en désir laisse la place vacante pour qu'elle soit occupée par le désir de l'Autre.

L'angoisse est l'invitée inattendue par l'analysant mais prédictible par le programme du discours analytique.

Maintenant, il y a une nécessité à distinguer la politique de la psychanalyse dans les cas où on repère l'événement du corps, indice du signifiant traumatique dont l'effet est l'avènement du réel, des cas où on ne le repère pas.

Ce qu'on peut certainement espérer d'une analyse est l'avènement d'un réel qui lui soit propre, lequel néanmoins est imprévisible. On pourrait se demander qui l'espère. Ce n'est pas l'analysant car le plus souvent il ne rencontre pas dans l'analyse ce qu'il avait imaginé qu'il allait rencontrer. Celui qui espère l'avènement du réel est l'analyste. Pas seulement il l'attend mais il tente de l'obtenir. Ce qui advient comme réel dans la cure comporte donc un réel propre au discours analytique. Ce n'est pas nécessairement la rencontre avec ce qui soudainement illumine l'horizon du sujet.

La question qui se pose est s'il suffit qu'il y ait la production d'un nouveau savoir qui élucide le réel de la jouissance du sujet ou s'il faut pouvoir isoler une nouvelle façon de savoir faire. Le savoir qui se dépose dans une analyse circonscrit le réel, il le localise et empêche sa prolifération, mais dans l'essence le signe de l'avènement du réel sous transfert est un nouveau savoir faire. Par conséquent, il pèse sur l'analyste le devoir de cibler jusqu'à le circonscire le réel à l'entrée dans la cure.

Notre pratique consiste donc au départ à circonscire un réel déjà advenu et qui concerne la singularité du sujet, mais il y a un au-delà, la production d'une nouvelle inscription, la marque d'une analyse.

Notre politique du symptôme part du supposé que notre pratique non seulement élucide mais elle affecte le réel.

Il se pose néanmoins la question de ce qu'on peut espérer dans l'analyse pour un sujet pour lequel il n'y a pas eu l'avènement du réel infantile. Prenons cet exemple. Il a fallu 20 ans pour que cet analysant puisse s'approcher de la fin de son analyse après une série de remaniements subjectifs qui l'ont amené à prendre une autre position en relation à ce qui a tourmenté sa vie: son rapport aux femmes, son travail, être père. Il est certain qu'au bout de son parcours, il se produit chez le sujet une satisfaction bien que mesurée quant à ce qu'il a obtenu, ce qui au bout du compte est suffisant pour lui car inattendu, vu que c'est quelqu'un qui, on peut dire, ne croit presque en rien. Il y a juste un fil, celui de la confiance dans le lien à l'analyste. Mais ce qui a essentiellement changé, c'est ce que je désigne comme un avènement supplétif. Cela consiste dans la construction d'une position qui lui a permis pour la première fois dans son existence de se formuler que finalement il y a une autre option que celle à laquelle il a toujours été attaché qui a présidé à son existence: « il aurait mieux valu ne pas être né ». C'est la suppléance à un réel non advenu et qui se traduisait avant et pendant l'analyse par des moments d'excitation maniaque ou par le retour dans le réel d'un manque de sentiment pour être dans la vie. Face à un avènement jamais advenu, il lui est resté néanmoins une possibilité de choix, effet de son analyse. Face à l'absence de ce qui palpite dans la vie, et à ce qui a poussé à s'extraire de ce monde, le sujet a fait le choix de faire face, après avoir reconnu que le support qui s'est fabriqué, est fait de la matière de la rencontre avec l'analyste. Ce qui démontre qu'une clinique avec des sujets sans marques est possible. •

Le dire dans l'analyse, ou « Avoir quelqu'un dans sa vie »

MARC STRAUSS

Argument

Les avènements du réel se représentent comme des instants de sidération, dont le traumatisme reste le paradigme, et dont la trace continue de produire ses effets.

Dans l'expérience analytique lacanienne, la même temporalité est à l'œuvre lorsque l'analyste se manifeste, qu'il dise quelque chose ou seulement mette un terme à la séance. Lacan a d'ailleurs évoqué en 1972 la position du psychanalyste comme parent traumatique.

Cela dit, dans le flot des associations de l'analysant et sa quête de sens, un dire aussi s'actualise, à son insu.

Comment celui de l'analyste peut-il aider l'analysant à prendre la mesure du sien, et quelles conséquences cela aura-t-il sur sa façon de prendre la parole, tâche la plus difficile pour l'être humain d'après Lacan ?

Texte

L'avènement du réel en 12 minutes et 6000 signes espace compris, c'est un numéro de cirque ! Pourquoi pas, il y en a d'excellents !

Invitons donc dans notre arène une patiente. D'âge moyen, elle constate qu'elle va bien, et il ne fait pas de doute pour elle que c'est grâce à sa longue analyse. Elle se souvient du début, quand elle était une adolescente déprimée. Elle savait que sa place dans sa famille n'était pas tenable, ne savait pas quoi faire d'elle, se sentait triste, sans énergie. Elle constate que cette dépression a presque aussitôt disparu et qu'elle ne s'est plus

ennuyée une seconde depuis le début de son analyse. Elle énonce, sur le ton de l'évidence, qu'avec l'analyse, elle avait quelqu'un dans sa vie. Ce n'est qu'après-coup, surprise par l'équivoque de sa formule, qu'elle éclate de rire.

Qu'est-ce qu'elle nous dit là, avec une dimension d'authenticité dont son rire atteste ? Qu'est-ce que ça veut dire, avoir quelqu'un dans sa vie ? Dans les faits, ça veut dire être en couple. Nous pouvons vérifier dans les propos de notre patiente l'importance du transfert et de sa réalité sexuelle, mais cela ne nous dit pas pourquoi elle en avait besoin pour vivre.

Avoir quelqu'un dans sa vie à travers le dispositif analytique lui a plutôt permis de n'en faire qu'à sa tête : elle savait, elle croyait pour l'avoir lu partout, qu'il lui fallait parler de sa sexualité. Bien sûr, elle m'avait fait part du traumatisme sexuel qu'elle avait subi dans son enfance, à même de perturber quelques repères symboliques, mais elle avait toujours d'autres choses à dire. Elle savait qu'elle devrait aussi être moins boulimique, et aussi ranger son appartement, mais là aussi, elle n'arrivait pas à s'y mettre. À côté de ça, elle avait une vie sociale mais surtout d'intenses satisfactions professionnelles en enseignant la langue morte qui était sa véritable passion, et qui accaparait toute son énergie. Et ce n'est pas parce que tout allait bien qu'elle voulait arrêter son analyse, elle savait bien qu'il lui restait des choses à dire.

Au fond, l'analyse était pour elle la mise en acte d'une promesse qu'elle s'est faite, celle d'un rendez-vous auquel elle se présentera sans fard : « Un jour je le lui dirai. » Elle illustre bien la formule de Lacan : « L'analyse, c'est ce qu'on a trouvé de mieux pour vous faire attendre. »

Elle se fait attendre, et en attendant elle s'octroie toute liberté de faire - et ne faire que - ce qui lui plaît, étant entendu que l'étreinte des corps n'en fait vraiment pas partie !

Avoir quelqu'un dans sa vie, c'est pour elle entretenir la possibilité de dire à ce quelqu'un quelque chose qui marquerait une coupure entre l'avant et l'après. Et que dit-elle finalement déjà et tout au long, sinon qu'elle se passe très bien de ce quelqu'un, pour ne faire que ce qu'elle veut de son corps. Vivre et manger salement, esquiver la rencontre des corps, mais aussi faire scintiller et transmettre l'esprit de langue qui l'enchantent !

Mais pourquoi avoir besoin de quelqu'un à qui on pourrait dire qu'on se passe très bien de lui, mais à qui on ne le dit justement pas ! Quel est cet étrange besoin ? On peut bien appeler ça amour, ça n'en dit pas plus que de l'appeler transfert.

Que se passerait-il si elle disait enfin ce qu'elle a à dire, la vérité ? Quelle vérité ? La toute simple, celle que nous répétons tous : il n'y a pas de rapport sexuel. Nous la répétons tous, nous les psychanalystes lacaniens, mais aussi nous le répétons tous, nous les parlêtres. Si cette absence est de structure, en effet, comment pourrions-nous l'ignorer ?

Mais pourquoi est-il si difficile d'en prendre acte ? Est-ce parce que cela renverrait l'analysant à une solitude irrémédiable ? Oui, en effet, du point de vue du rapport sexuel, c'est ça, et Lacan dans le séminaire *Encore*¹, souligne cette solitude. Pour le dire simplement, ce qui compte dans la formule c'est le Un du quelqu'un, qui en retour maintient la fiction de son unité possible avec l'autre. Une fiction dont la vacuité de sens pourtant éclate avec le rire dès qu'elle accepte de l'énoncer.

Notre sujet avait été tôt informé qu'il y n'avait du côté de l'Un sexuel pas grand-chose à attendre. Pourquoi alors a-t-elle joué avec ce rapport, faisant semblant d'y croire ? Elle n'en rendait que plus pure la fonction de la parole analysante : elle

peut y dire sa solitude de parlêtre, et par là dans le même temps, comme sujet, la nier. C'est cette dénégation entretenue dans et par l'analyse, qui lui permettait de soutenir sa parole de façon efficace dans sa vie, et de s'octroyer les satisfactions qui lui convenaient.

Et maintenant, après s'être dévoilé à elle même le peu de consistance de son quelqu'un, pourra-t-elle lui substituer quelqu'un qui en aurait un peu plus, ou s'en passer tout simplement ?

Si l'analyse a pu lui apprendre quelque chose, c'est que la solitude n'est jamais le dernier mot du sujet. Ou peut-être est-ce le premier et le dernier mot, mais le premier est perdu, et le dernier est imprévisible. Entre temps, ça parle, sans discontinuité ni répit, et tant que ça parle, même si ça ne fait pas rapport sexuel, ça fait rapport d'être, et ça jouit. Et il n'est nul besoin d'un interlocuteur unique pour garantir et justifier cette jouissance de fait.

Je parle avec mon corps, sans le savoir, a dit Lacan dans *Encore*². Le parlêtre parle avec son corps, jouit de *lalangue*, et je cite « ce Je qui parle en est fait sujet ». La parole, ce n'est rien d'autre que l'avènement du sujet dans le réel. Sujet à qui il reste à dire ce qui ne va pas dans la rencontre inaboutie entre la jouissance et le sens, à cause du sexe qui se met en croix. Inutile donc d'en faire une faute à corriger, plutôt y reconnaître le signe de la troisième jouissance, celle qui toujours s'oublie, celle de la parole qui nous fait exister par le biais de l'autre à qui l'on s'adresse.

En effet, celui qui parle n'est jamais seul. Et il ne parlerait pas s'il n'y avait eu de toujours quelqu'un à qui parler.

Et celui qui se tait non plus, puisque il peut écouter les autres. Et c'est avec intérêt et curiosité que j'entendrai vos retours sur cette question de l'incidence de la psychanalyse dans ce qui semble si important dans la vie des parlants : avoir quelqu'un dans sa vie. •

1 J. Lacan, Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

2 *Ibid.* p. 108.

De la congélation traumatique à la naissance du symptôme

MARÍA CLAUDIA DOMÍNGUEZ

Mon travail essaiera d'aborder le point de silence du réel où la jouissance pulsionnelle s'est incarnée dans le corps, les émergences de l'angoisse comme affect typique qui émerge de l'avènement d'un réel traumatique. (1) L'écoute sépare, telle la pierre prise dans une carrière, pour citer María Barbal dans le roman *Pedra de Tartera*.(2)

Quelles sont les amarres possibles pour que quelque chose du dire puisse être dit, soit à travers le signifiant, le symptôme, soit à travers l'écriture qui permet de se souvenir, comme le disait Semprun.(3) L'analyse traverse le langage pour amener le sujet au seuil de l'indicible et constitue un dispositif qui pousse à l'écriture. (4) Cette écriture d'un sujet en analyse peut être un acte. (5) L'important dans la psychanalyse c'est que l'oubli puisse agir sur le trauma à travers une articulation précise. (6)

Je vais proposer, brièvement, le cas d'une femme qui s'est présentée avec une inhibition à caractère dépressif et qui, en analyse, a pu dire, *hystoriser*, en nouant son horreur, et parler de sa jouissance incestueuse à la suite d'un trauma vécu. Cela lui a permis de construire son fantasme et un symptôme de type hystérique. Ultérieurement l'avènement du réel qui l'angoissait le plus lui a permis de faire naître un nœud entre amour et désir : a S(A) qui fut son sinthome. Le sinthome qui n'est pas facultatif, le quatrième nœud qui est celui de l'identité. (7)

Alors depuis la dépression inhibitrice sexuelle avec laquelle elle s'est présentée et pouvant parler, non sans pudeur, de l'abus subi de la part de son grand-père avant la puberté, pendant ce temps une angoisse importante a surgi d'avoir soutenu le jeu d'être la préférée du grand-père parmi les cousines. Ce fantasme a donné lieu à un autre au cours de l'analyse : pourquoi la laissait-on seule, à la merci du grand-père, dont tous connaissaient les habitudes, surtout sa mère qui ne s'était pas intéressée à elle et qui l'avait abandonnée. Ce fantasme s'avère

être un semblant de l'existence du rapport sexuel dans une scène dont elle parvient à se souvenir, où sa mère la battait et elle se pissait dessus. Quelle différence y a-t-il entre la première scène remémorée et la seconde? Dans la seconde la jouissance de la mère sur l'enfant quitte son corps et elle répond avec un symptôme avec une jouissance démesurée.

La jouissance de l'Autre sur son corps est entrelacée, nouée à la sensation d'abandon. À travers la chute de certaines identifications idéalisantes qui lui a permis de voir le signifiant du manque dans l'Autre, S(A). Ce déplacement du fantasme et cette chute d'identifications ont laissé le sujet seul face à son symptôme et à sa jouissance propre, révélée et historisée dans un rêve où elle rencontre lors d'une fête quelqu'un qui lui fait la cour, elle fait l'amour avec lui. Quand elle en fait le récit en analyse, la question de devoir le raconter à son mari pour ne pas le trahir est soulevée. Elle découvre ainsi qu'elle sent l'avoir trahi, alors que non. C'est ainsi qu'elle noue autrement son fantasme, se servant cette fois de son être. Il ne suffit pas de barrer l'Autre et de voir son manque, il faut aussi sa jouissance, son *troumatisme* pour faire une lettre d'amour. (8)

Le point qui touche au symptôme est la lettre qui émerge quand elle se souvient : *je croyais avoir fait le deuil de mon grand-père*, et qu'elle raconte, en pleurs, combien elle avait pleuré sa mort. Un regard de l'Autre maternel émergea finalement. À ce moment-là a fait littoral quelque chose d'une jouissance à elle impossible à dire, et elle se rappelle la phrase de son grand-père, en dialecte sicilien : *tagliati u specchio*, phrase énigmatique qui pourtant lui rappelle la grande salle de bain, dans laquelle il y avait un grand miroir, transformée en «salle de jeux». Des pleurs angoissés, non de nostalgie, mais comme le constat de l'existence d'un reste de jouissance impossible en lui-même. Des pleurs libérateurs émergent à la fin.

Quelle est la place de l'analyste, dans une clinique au-delà de la répétition de ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* : soutenir une place avec la particularité d'être témoins. Attendre patiemment le moment opportun où quelque chose du symptôme peut se nouer pour le sujet?

De l'habilité (savoir-faire ?¹) de Lacan nous avons appris la possibilité d'écrire l'inexistence du rapport sexuel avec rien d'autre que l'artifice de la formalisation, et c'est ainsi qu'il utilise le nœud borroméen. Ensuite le quatrième nœud, celui du sinthome, qui tient ensemble les trois autres et donne un nom au sujet, et qui ici unit amour et désir.

L'analyste ne fuit pas devant la dimension traumatique insignifiable et il ne l'amalgame (même) pas à quelque signification personnelle face à l'*horreur froide*. (9) L'analyste *contre le réel*, et Lacan nous a averti que, à ne pas le faire, l'on risque d'engager l'avenir, et laisser le sujet dans la plainte, dans l'insatisfaction, dans la clameur, qui sont structurelles et indestructibles. (10)

Pour conclure, le réel qui toujours revient il faut l'affronter, comme disait Lacan lors de son entretien² de Rome, *il faut s'en faire une raison*, et pour paraphraser Colette Soler, *s'armer d'obstination, persévérance et ténacité*. (11) Dans le discours de clôture au Congrès de Strasbourg Lacan dit : *«C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir.»* (12)

La fin d'une analyse met le sujet face à l'avènement de l'impossibilité du rapport sexuel, l'absence du deux, l'avènement de la castration. Y consentir c'est le long travail d'une analyse qui mène au sinthome qui vous est propre. En ce cas, l'amour pour pouvoir accéder au désir.

L'analyste comme dépotoir c'est affronter l'avènement, même si c'est au prix de faire des actes manqués, comme celui de ne pas trouver mes lunettes pour écrire ce texte. Lacan le savait bien lorsqu'il écrivait : *«Faire appel au vrai, (...), c'est simplement rappeler qu'il ne faut pas se tromper et croire qu'on est déjà même dans le semblant. (...) Nous sommes à l'occasion ce qui peut en occuper la place (...).»* (Cf. *Séminaire XX, Encore*, Seuil, p 88.)

1 * (N. du T.: "*habilidad*", littéralement, "habilité", peut aussi être traduit par "savoir-faire".)

2 * (N. du T.: Il s'agit de sa conférence de presse.)

(13) L'important est de le savoir. (14) •

Bibliographie

- (1) J. Lacan, «La troisième» Rome, 1974, site de Patrick Valas. p.62 «L'angoisse est le symptôme type de chaque avènement de réel».
- (2) M. Barbal, *Piedra de tartera*. Laia, Barcelona 1985. *Piedra de Llerón*. En asturiano edizione Incla Interior, 1992.
"Síntome comu una piedra atopada nun llerón. Si daquién o dalguna cosa ye a movela, cairé coles otre a rollicones p'abaxu; ai nada nun s'avera, taré parada equí díes y díes."
- (3) J. Semprún, *La escritura o la vida*, Barcelona, Tusquets Editores, 1994. p. 25
"... No obstante una duda me asalta sobre la posibilidad de contar. No porque la experiencia vivida sea indecible. Ha sido invivible, algo del todo diferente, como se comprende sin dificultad. Algo que no atañe a la forma de un relato posible, sino a su sustancia. No a su articulación, sino a su densidad. (...)"
- (4) F. Fagnani, *La voz ajena* en *Conjetural Revista Psicoanalítica* n° 50, pag. 42. Siglo Veintiuno Editores. Buenos Aires 2009. "Semprun sait que l'écriture crée la mémoire et non l'inverse, et il n'ignore pas les problèmes que cela implique pour faire une ultime distinction entre la vérité du témoignage versus la vérité de sa mémoire."
- (5) L. Izcovich, texte sur «*Ecrire l'indicible*» présenté à la rencontre : "Scrittura e psicoanalisi. Questione di donne?", Jornada de trabajo FPL Icles del 23 de marzo del 2018.
- (6) J. Lacan, Séminaire XXI. "*Les non-dupes errent*" site de Patrick Valas p.191.
"... à tenter de préciser la liaison qu'il y a entre ce que j'appelle l'inventer du savoir, et ce qui s'écrit."
- (7) J. Lacan. Séminaire XXII "RSI" leçon du 13/05/1975.
- (8) J. Lacan, utilise le néologisme *Troumatisme* ce qui traverse le symbolique, le trou. Ce trou dans le tissu symbolique concerne la rencontre avec le réel de la sexualité, impossible à symboliser. Séminaire XXI. "*Les non-dupes errent*", Ibid., p.144. Sur le site de Patrick Valas.
- (9) J. Lacan, Séminaire XXI, «*Les non-dupes errent*», 1973-1974. Sur le site de Patrick Valas. Leçon du 9/4/74 p.205,
" ...c'est pas le désir qui préside au savoir, c'est l'horreur".
- (10) J. Lacan, «La Troisième» Rome 1974. Site de

Patrick Valas p. 61.

”Ce n’est pas du tout de l’analyste que dépend l’avènement du réel. L’analyste, lui, a pour mission de le contrer.”

(11) C. Soler, «La Troisième» de Jacques Lacan, cit., p. 11

(12) Discours de clôture du Congrès de Strasbourg, 13 octobre 1968, Lettre de l’Ecole freudienne, 1970, n° 7, p. 157-166.

« ... un clinicien, ça se sépare de ce que ça voit pour deviner les points-clés et se mettre à pianoter dans l’affaire. C’est pas du tout bien sûr pour diminuer la portée de ce savoir-faire. On n’y perd rien. À une seule condition, c’est de savoir que vous, ce qu’il y a de plus vrai dans vous, fait partie de ce clavier. Et que naturellement, comme on ne touche pas avec le bout de son doigt ce qu’on est soi-même, quand on est justement, comme on le dit, sur la touche, quand on est la touche soi-même, que vous soyez bien certain qu’il manque toujours quelque chose à votre clavier et que c’est à ça que vous avez affaire. C’est parce qu’il manque toujours quelque

chose à votre clavier que l’analysant, vous ne le ⁽¹⁶⁶⁾trompez pas, parce que c’est justement dans ce qui vous manque qu’il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C’est vous qui lui servirez de dépotoir. »

(13) J. Lacan, Séminaire XX, Aùn 1972-1973 p. 115 Paidós Ibérica, 1981

“Le vrai, alors, bien sûr, c’est cela. A ceci près que ça ne s’atteint jamais que par des voies tordues. Faire appel au vrai, comme nous sommes couramment amenés à le faire, c’est simplement rappeler qu’il ne faut pas se tromper et croire qu’on est déjà même dans le semblant.... Nous sommes à l’occasion ce qui peut en occuper la place, et y faire régner quoi? - l’objet a.” Séminaire Encore Leçon du 10 avril 1973.

(14) J. Lacan, “De la psychanalyse Dans ses rapports avec la réalité”, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 359.

« Les psychanalystes sont les savants d’un savoir dont ils ne peuvent s’entretenir. C’est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir. »

Genet : Le chiffre de lalangue

MARIA HELENA MARTINHO

Ce texte se réfère au roman autobiographique de l'écrivain français Jean Genet, "*Journal du voleur*" (1946), pour souligner comment l'auteur dévoile son savoir inconscient sur *lalangue*, vingt cinq ans avant que Lacan ait créé ce néologisme, dans son séminaire *Le savoir du psychanalyste* (1971-1972). À l'occasion Lacan disait: "*lalangue* que dorénavant j'écrirai en un seul mot, n'a rien à voir avec le dictionnaire".

Trois ans plus tard dans "La Troisième" (1974), Lacan remarque : "*lalangue* c'est le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente". *Lalangue* – le déluge de signifiants qui se déposent pour le bébé comme une matière sonore, ambiguë, équivoque, plein de malentendus – est cristallisé comme une lettre et se condense dans la lettre comme *sinthome*.

Dans le cas de Genet, qu'est-ce qui se serait déposé pour ce sujet de la langue maternelle, qui a fixé le réel et a écrit une jouissance? Genet raconte qu'il a été abandonné par sa mère dans un orphelinat à l'âge de sept mois. Le lendemain il a été envoyé à une agence d'adoption. Au village où il est parti vivre avec ses parents adoptifs, les enfants sous la tutelle de l'Assistance publique étaient appelés les "culs-de-Paris", pour faire référence à leurs mères, qui étaient censées être des prostituées parisiennes.

À l'âge de dix ans, Genet a commis ses premiers vols et a été accusé d'être un voleur. Il a volé ses copains à l'école, sa mère et sa sœur. À l'âge de douze ans il a perdu sa mère adoptive. Grâce à ses bons résultats à l'école il est envoyé à l'École d'Alembert, mais il s'en évade dix jours plus tard. Retrouvé, il a été renvoyé à La Maison d'Assistance aux Enfants à Paris. Quelques mois plus tard il a été hébergé dans la Maison du compositeur aveugle René de Buxeuil, mais après avoir volé

une somme d'argent il est envoyé à *Sainte-Anne* pour un traitement de neuropsychiatrie. Il s'est également échappé de *Sainte-Anne*. Quand il a été retrouvé il a été remis à la police, arrêté et écroué pendant trois mois à la prison *Petite-Roquette*. Par la suite, il a été envoyé sous liberté conditionnelle dans une colonie agricole pénitentiaire. Il s'évade encore une fois. Quand il a été attrapé il a été gardé en prison à Meaux. Après quarante cinq jours en prison, le tribunal l'a condamné à passer ses jours dans une maison correctionnelle à Mettray où il y devait rester jusqu'à sa majorité.

Genet ne connaissait rien de son état-civil. Quand il a eu 21 ans, il a obtenu son acte de naissance et il a découvert que sa mère s'appelait Gabrielle Genet. À la maternité elle a déclaré qu'elle était célibataire et que le père de l'enfant était inconnu. Il aimait fantasmer sur son nom. À Cocteau, Genet assura qu'on l'avait baptisé ainsi en souvenir du champ d'humbles genêts où sa mère l'avait abandonné. En français, Genet, nom hérité de sa mère, c'est le nom d'une plante, genêt à balais, une espèce de mauvaise herbe, dont les fleurs poussent en couvrant les champs en France.

Dans *Le journal du voleur* Genet démontre comment le signifiant trace les voies de la jouissance :

Quand je rencontre dans la lande au retour de ma visite des ruines où vécut Gilles de Rais – des fleurs de genêt. Je suis seul au monde, et je ne suis pas sûr de n'être pas le roi – peut-être la fée de ces fleurs. Elles sont mon emblème naturel, mais j'ai des racines, par elles, dans ce sol de France nourri de poudre d'os des enfants, des adolescents enfilés, massacrés, brûlés par Gilles de Rais. Par cette plante épineuse dont je porte le nom, le monde végétal m'est familier, elles sont de ma famille. Si par elles je rejoins les domaines inférieurs je m'éloigne encore des hommes, mais c'est aux fougères ar-

borescentes et à leurs marécages, aux algues, que je voudrais descendre (1946, p. 45).

Genet spéculait qu'il est peut-être le roi ou la fée des genêts, certainement il est son représentant dans la terre. Selon Genet son nom imprime la marque des "domaines inférieurs", c'est le nom d'une plante épineuse, son "emblème naturel", qu'il retrouve aux alentours de la maison d'un criminel du XV^{ème} siècle qui a inspiré le conte de *Barbe Bleue*.

L'identification avec les "domaines inférieurs" et avec le signifiant voleur le mène de plus en plus à l'éloignement du monde des hommes. À dix-sept ans – dans les Mettray – il s'est rendu compte de son aliénation au signifiant-maîtres : "lâche, traître, voleur, *pedé*".

À Mettray je souffrais. À partir de ce moment-là je sentais le besoin de devenir ce qu'on m'avait accusé d'être. J'avais seize ans, Je me reconnaissais le lâche, le traître, le *pedé* qu'on voyait en moi. [...] Et j'avais la stupeur de me savoir composé d'immondices. Je devins abject (*ibidem*, p. 156).

Il devait rester à Mettray jusqu'à l'âge de vingt et une ans. La façon qu'il a trouvé d'échapper à la dictature de la maison de redressement a été l'engagement dans l'armée à vingt ans. Genet a servi en France, en Syrie, au Maroc. Il a été envoyé dans un corps d'élite au Maroc, mais il a raté un appel officiel et, quelques jours plus tard, il a été considéré comme un déserteur. De là, il a commencé sa vie de petits délits et de prisons.

La prison m'offrit la première consolation, c'était dans l'immonde, de seize à trente ans, dans les bagnes d'enfants, dans les prisons, dans les bars ce

n'est pas l'aventure héroïque que je recherchais, j'y poursuivais mon identification avec les plus beaux et les plus infortunés criminels" (*ibidem*, p. 81).

Genet s'identifie avec l'immonde, avec les "domaines inférieurs", "aux criminels". "J'étais, me disais-je, une exception monstrueuse" (*ibidem*, p. 213).

Lacan nous a appris que la lettre fixe le réel, faisant du *sinthome* le moyen de jouir de l'inconscient. Dans le cas de ce sujet, le déluge de *lalangue* se cristallise comme lettre – "Genet", nom de famille hérité de sa mère, nom d'une plante, type d'herbe, – lettre, chiffre de *lalangue*, de l'ordre du Un de *lalangue*, de ce qui a été déposé pour ce sujet de la langue maternelle, fixe le réel et écrit une jouissance – "être abject, végétal appartenant aux domaines inférieurs", soulignant que le langage est condensé dans la lettre comme le véritable noyau du *sinthome*. •

Références bibliographiques

- J. GENET, (1946). *Diário de um ladrão*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira, 2005.
- J. LACAN, (1971). "Lituraterra". In: *Outros escritos*. Rio de Janeiro: J. Zahar, 2003.
- J. LACAN, (1971-1972). *O saber do psicanalista*. Inédito.
- J. LACAN, (1972). "O aturdido". In: *Outros escritos*. Rio de Janeiro: J. Zahar, 2003.
- J. LACAN, (1972-1973). *O Seminário, livro 20: mais, ainda*. Rio de Janeiro: J. Zahar, 1985.
- J. LACAN, (1974). "A terceira". In: *Intervenciones y textos II*. Buenos Aires: Manantial, 1980.

Traduction : Tânia Roessing

Avènements du réel et le *hors-sexe* dans la psychose

MARIA LUISA RODRIGUEZ

Dans son *Séminaire X : L'Angoisse*, Jacques Lacan évoque le rôle de l'identification primaire dans la constitution du sujet, ainsi que la formation du moi dans la schizophrénie, à partir du stade du miroir et du schéma optique. C'est la nomination dans le désir maternel qui rend possible l'identification primaire avec l'image unificatrice, que Lacan écrit *i(a)*. Elle permet au sujet de surgir "à la place de l'Autre" et que sa marque se constitue "dans le rapport au signifiant".

On présentera ci-après le cas de Pedro, 24 ans, mené en analyse par sa mère qui a déclaré que son mari était décédé dans un accident de la route un mois avant la naissance de son fils. Et elle énonce : « Lorsque mon fils est né, je n'avais qu'une envie, c'est de mourir avec lui. » Elle se sentait triste et "faible", un signifiant qu'elle utilise tout autant pour parler d'elle-même que de son fils.

Elle répète à plusieurs reprises que son fils est très faible, "chétif", il est faible d'esprit, il n'arrive pas à apprendre et écoute n'importe qui. Elle dit éviter de le laisser seul et raconte qu'elle lui porte toujours le petit-déjeuner au lit pour qu'il n'ait pas à se lever. « Je crois qu'il ne peut pas vivre sans moi. Je prie Dieu pour qu'à ma mort il l'emporte avec moi. »

Mais en recevant Pedro, j'ai remarqué qu'il s'agissait d'un garçon bien en chair et en bonne santé, mais dont l'élocution était très hésitante, monosyllabique et sans coloration affective.

Après une phase initiale de profond mutisme, il commence à décrire des images d'un corps déchiqueté. Il relatait des scènes vues à la télévision ou dont il avait entendu parler, des guerres, des catastrophes et même des dessins animés montrant des corps mutilés et massacrés. Il disséquait les images de démembrement de corps où des têtes, des cerveaux, des jambes, des bras, des viscères étaient

exposés, fendus, cassés, écrasés, ou bien encore infectés, pourris, contaminés, écartelés, explosés.

De nombreuses séances se sont déroulées jusqu'à ce qu'un jour l'analyste lui demande une fois de plus pourquoi il était venu en analyse. Il répondit qu'il devait prendre soin de sa santé et commença à alterner ses récits de corps déchirés avec d'autres récits sur les soins de santé. Puis, il se mit à parler de l'importance des habitudes alimentaires et de l'hygiène, des traitements médicaux, le sport et autres attentions envers le corps. Toujours avec une voix douce, posée, monocorde, avec une pose de professeur, répétant de temps à autres qu'« il faut faire de l'exercice pour être en bonne santé. »

Au fil du temps, un thème nouveau fait son apparition, celui du travail, et l'on peut déjà constater qu'à ce moment-là il est plus détendu et s'exprime avec davantage de désinvolture. Il parle des métiers qu'il aimerait exercer, à commencer par celui de professeur d'éducation physique, comme le fils de son beau-père. Celui de son père, qui était serveur ; de son beau-père, qui est maître d'œuvre, entre autres. Par ces associations, Pedro semble rechercher une identification imaginaire, le double spéculaire du stade du miroir. Au cours d'une séance, en parlant du métier de juge, il le compare à celui de serveur, qui était la profession de son père :

« Un juge est une personne très importante, il applique les lois. Un serveur n'arrive même pas aux pieds du chien d'un juge. »

Pedro fait allusion à sa négation face à la loi symbolique, car il est impossible, pour la figure paternelle, de soutenir cette transmission et même d'être support d'une identification imaginaire.

Quelques temps après, Pedro arrive en disant qu'il aimerait devenir chanteur et il chante un extrait d'une chanson populaire : « En analysant cette chaîne héréditaire, je veux me débarrasser de cette situation précaire [...] ».

Pedro met ainsi en évidence son expérience de forclusion et son travail d'élaboration produit des effets. Plus tard, toujours à propos de professions, il mentionne qu'il aimerait être détective. Je demande sur quoi il voudrait travailler et il répond : « Les relations amoureuses. Enquêter sur les cas d'infidélité conjugale... »

Il en vient à se demander s'il pourrait se marier ou avoir une petite amie. Le plus souvent, il souligne : « Si je trouve une petite amie, je suis foutu... ». À ce stade, il commence à échafauder des thèses délirantes sur son origine :

« J'ai dû me planter quelque part... faire quelque chose qui est entré en collision avec l'ordre de l'univers... Quand je suis né, ma grand mère avait tout planifié, tout prévu pour les générations suivantes. J'ai dû faire une erreur quelconque et je suis maintenant puni pour ça. C'est quelque chose qui s'est passé avant ma naissance, je ne sais pas quoi... Ça a dû être une catastrophe [...] »

Son travail d'analyse produit un effet de déplacement de la jouissance en dehors de son propre corps, de sorte que l'Autre jouissant se situe progressivement chez la grand mère maternelle. Les effets du discours rendent possible une organisation de cette jouissance et lui permettent une certaine autonomie, telle que celle de circuler seul en ville, par exemple.

À cette époque là, il parle souvent des problèmes de santé de sa mère et évoque leurs différences. « Elle se dispute avec moi pour que je me

dépêche de me préparer. Mais chacun a ses limites, les limites de son corps. Si vous forcez au delà de vos limites, vous vous usez... ».

La question des limites du corps devient un sujet de son analyse, principalement sous la forme de revendication pour le respect de son propre rythme.

Quelques temps plus tard, en parlant d'enfants et de mariage, il dira que cela concerne la santé. Lorsque l'analyste lui demande de mieux expliquer, il répond : « Dieu a créé l'homme et avec une de ses côtes il créa la femme. C'est une question de santé. Il a pris la côte de l'homme pour faire la femme... Tous les deux sont en bonne santé, mais s'il vient un enfant, il doit prendre une autre côte, puis une autre... Et si elle veut la santé de la santé ? Bon, il y a ceux qui naissent d'un rapport sexuel, l'homme et la femme ont une relation sexuelle et ils ont le bébé. Mais il y a celui qui naît de la côte. Et alors, qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'il se passe si la femme veut la santé de la santé ? »

Sans les ressources symboliques pour aborder le problème de la différence sexuelle et du désir, Pedro construit ce mythe sur l'origine, dans lequel il se situe, non pas en tant qu'issu d'un rapport sexuel, mais comme celui qui « est né d'une côte ».

Son mythe créationniste porte la marque du sujet qui, hors du partage des sexes, se trouve en devoir d'inventer sa propre issue, c'est-à-dire qu'il produit un effet de *poussée créatrice* à laquelle Collette Soler fait allusion dans son livre *A Psicanálise na Civilização*. •

L'ir/réel de la mort

MARTINE MENÈS

La mort pourrait-elle être considérée comme un avènement de réel ? Sans doute oui, mais pas pour le mort puisque comme dirait Freud : il est mort et il ne le sait pas. Ce n'est pas un accident qui pourrait être évité, tout comme la naissance qui d'ailleurs contient en elle la mort. Oedipe en sait quelque chose lorsqu'il se lamente : « Puissé-je ne pas être né » ! C'est ce que Lacan relève chez Hans : « la présence du thème de la mort est strictement corrélative du thème de la naissance ».¹

Par contre l'expérience de la mort pour celui qui a tenu dans ses bras un inconnu mourant sous les balles des terroristes, et pour l'enfant dont la course dans une ruelle se transforme en fuite où il est emporté sous les cris de ses parents, cette imminence peut faire avènement de réel. Une sorte de précipitation de l'anticipation auparavant in/signifiante que l'on peut avoir de sa propre mort.

Le premier ne dort plus depuis la nuit où il a essayé de sauver un jeune homme anonyme, son semblable, son proche. Le deuxième ne veut plus traverser la rue qui mène à son école et qui d'espace de jeux est devenue impasse de vie. L'un et l'autre ne parlent que de leur angoisse depuis l'attentat meurtrier du Bataclan.

Sa propre mort est irreprésentable, impensable, elle n'est imaginable que dans ses contours. Lacan place au « noyau du réel² », du réel hors symbolique, celui « qui ne peut être pensé que comme impossible, (...) la mort, dont c'est le fondement du réel qu'elle ne puisse être

pensée³ ». Freud, lui, considère que l'inconscient ignore la mort comme il ignore la négation⁴.

L'angoisse de mort existe-t-elle ?

Et pourtant le rapport à cet horizon est l'objet d'une angoisse qui n'a pas besoin de mauvaise rencontre pour se déployer. Pour Freud cette angoisse est l'analogon de l'angoisse de castration⁵. Elle fait osciller celui qui fléchit sous son poids entre la douleur d'exister et la tentation d'une toute puissante dénégation. Entre le sentiment mélancolique d'être déjà mort et la folle certitude d'être immortel⁶. Le refus de se plier au réel va du fantasme d'un temps suspendu au jeu avec la mort. Les conduites ordaliques qui flirtent avec le risque vital actualisent une jouissance à se penser maître de son existence. Ce refus de l'impuissance structurelle va jusqu'au choix du suicide, acte qui déconnecte de l'inconscient, seul acte réussi selon Lacan, péché mortel selon l'Eglise⁷.

Ces conduites 'trompe-la-mort' actualisent que dans l'inconscient tout sujet se croit immortel. C'est ce qu'écrit Baudelaire à Narcisse Ancelle pour annoncer son suicide – qu'il ratéra : « Je me tue parce que je me crois immortel... ».

3 Lacan J., Le séminaire livre XXIII, *le sinthome*, leçon du 16 III 1976, Seuil, 2005, p.125.

4 Freud S., Essais de psychanalyse, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », chap.2, Notre attitude à l'égard de la mort 1915.

5 S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, puf, 1981, p 53 et 64.

6 J. Lacan, le Séminaire « L'identification », leçon du 23.05.62 : « Cette vie éternelle dont serait écartée toute promesse de la fin n'est concevable que comme une forme de mourir éternellement ».

7 Péché mortel car le sujet rompt l'alliance tacite de se plier à la volonté divine, ce qui était passible, jusqu'il y a peu, d'une deuxième mort, symbolique, par l'interdiction des rites de l'enterrement religieux.

1 J. Lacan, Le séminaire livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994, p.413.

2 J. Lacan, Le séminaire « Les non dupes errent », leçon du 18 XII 76.

Lacan place aussi au chef de la connaissance de la mort tout comme à celui de la fixation de la structure la détresse de se découvrir limité, tout en précisant que l'angoisse devant la mort est en fait angoisse devant la vie. « C'est une angoisse qui se rapporte au champ où la mort se noue étroitement à la vie. Que l'analyse l'ait localisée en ce point de la castration permet fort bien de comprendre qu'elle soit équivalentement interprétable comme... le signal d'une menace ⁸ ».

Lily

7 ans tout juste, vient me parler de ses difficultés à dormir, et même à fermer les yeux. « J'ai peur que je sois morte » est la raison qu'elle donne. Puis plus tard : « J'ai peur de l'avenir, je ne sais pas ce qui va se passer, à quel âge on va mourir ».

Je la reçois à nouveau 5 ans plus tard. Elle pleure déjà la grand-mère bien vivante qu'elle chérit. Certes la seule disparition que le sujet appréhende⁹, à entendre dans l'équivoque, c'est celle de l'autre. Mais Lily ne méconnaît pas que c'est l'index de sa propre disparition. Elle a adopté sans y trouver apaisement les théories de la réincarnation qui lui permettent une certaine distance. « Peut-être je suis déjà morte dans une autre vie. Je cherche une certitude mais c'est impossible ». A cet impossible elle ne se fait pas.

Dès que l'enfant parle, il transmet son appréhension – là encore dans tous les sens du terme – du réel. La question de la mort se présente à lui en même temps que celle de la vie. S'il y a un début, alors il y a une fin.

Sans traces ni mots cernant la *chose*, vivre se

8 J. Lacan, *Le séminaire livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p.305.

9 Note pour les traducteurs : appréhender signifie à la fois craindre et saisir.

sachant mortel est une décision. Le rapport à la mort de l'un se rencontre à la même place que le manque dans l'Autre, écho des limites signifiantes et imaginaires à prendre en charge tout le réel, qui divisent le sujet entre être et vivre, et qui le font pour jamais, pour toujours, perdant et solitaire.

Le réel, on s'y habitue, rien de plus

C'est la conclusion d'un analysant de longue date dont les angoisses se déclinaient d'hypocondrie à phobie des polluants, allant jusqu'à provoquer des crises de panique.

Un jour il décrit un état 'vertigineux', non sans effets physiques. Il se demande « t'es qui toi ? », « pourquoi suis-je là ? », « C'est effrayant, la vie n'a aucun sens ».

En somme il rencontre ce que rencontre Lily.

Mais un apaisement, une sorte de joie, lui vient. « J'encaisse le coup. Ce n'est plus le côté atroce, c'est plutôt de l'accepter qui me donne comme un point d'ancrage ». « Je prends la mort comme un axiome : c'est improuvable mais indispensable pour la vie. Depuis j'accepte de faire comme si, je rentre dans la mêlée », faisant écho à Freud qui déclarait : « si tu veux pouvoir supporter la vie, sois prêt à accepter la mort ¹⁰ ».

Conclusion en forme de question

L'angoisse de la mort, si fréquente et dans le fond si banale, ne serait-elle pas non seulement angoisse de castration mais aussi angoisse devant ce qui pourrait être un avènement de réel, non advenu mais imaginé, vécu, comme par procuration ? Cette angoisse là ne serait-elle pas elle-même affect avènement de réel ? •

10 S. Freud, « Notre attitude devant la mort », op. cit.

Quels effets de sens pour toucher au réel ?

PATRICK BARILLOT

Nous sommes des traumatisés de l'Autre, en tout cas l'analysant ne cesse de ressasser qu'il est traumatisé de l'Autre, plus spécialement de l'Autre parental, fautif de ne pas répondre à sa détresse.

Cette détresse, face à laquelle le sujet est démuné, Freud à la fin de son œuvre dans « Inhibition, symptôme et angoisse » en fait le moment traumatique de toute névrose, l'élargissant au-delà du traumatisme sexuel.

Hilflosigkeit liée à l'angoisse d'un danger interne, les pulsions, la jouissance ou externe, menace vitale, face auquel le sujet est dans une position d'absence absolue d'aide, sans le recours à un Autre qui pourrait répondre.

Lacan commence par reprendre la thèse freudienne du traumatisme en la généralisant à tous les parlants. Tous traumatisés.

L'Autre parental fait défaut à répondre à plusieurs niveaux :

au manque-à-être du sujet dans l'inadéquation de sa réponse à la demande d'amour. Pas suffisante, ou en excès.

en défaut de répondre du manque-à-jouir par un savoir sur la jouissance castrée.

mais aussi en défaut de pouvoir répondre à la question du pourquoi suis-je né, de mon existence.

L'Autre ne pouvant répondre « *il ne me reste qu'à prendre la faute sur Je, c'est-à-dire à croire à ce que à quoi l'expérience nous conduit tous, Freud en tête : au péché originel* » écrit Lacan¹. Retour au péché donc à la culpabilité.

Faute d'être né pour certains, culpabilité sur la jouissance pour tous.

Le parent manquera toujours à répondre au sujet. C'est un manque structural car le langage de l'Autre est troué. Lacan forge le terme de trou-ma-

tique pour souligner ce caractère structural du manque de l'Autre.

Ainsi conçue la constitution du traumatisme est rencontre manquée avec l'Autre.

Cette rencontre manquée, d'être réitérée dans le transfert, ne cessera pas d'insister dans l'analyse.

En effet l'analyse reproduit le modèle de la névrose. L'analyste, convoqué comme Autre, manque inévitablement à répondre à la demande du sujet et se répète alors la rencontre manquée, répétition disait Freud. Celle de l'amour de transfert mais aussi bien celle de l'amour tout court.

Mais l'Autre pour le névrosé n'est pas que traumatique, il est aussi celui qui veut votre castration, celui qui vous empêche de jouir pleinement. Comme le transfert est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient, celle de la jouissance pulsionnelle, qui n'est toujours que partielle, l'analyste comme Autre est aussi convoqué comme agent de la castration.

Que répond l'analyste ?

Par le déchiffrement de l'inconscient langage, l'opération analytique permet de passer de l'analyste Autre traumatique à un Autre marqué du manque, l'Autre trou-matique. Le sujet réalise alors la part qu'il avait prise à son propre trauma et combien sa réponse n'était que construction d'un fantasme. Destitution subjective dit Lacan, vacillation de l'assurance prise du fantasme à saisir son équivalence d'objet pour l'Autre.

Et pour la castration, passage coté sujet du manque-à-jouir, de l'objet *a* comme objet plus-de-jouir et savoir acquis sur l'impossibilité de faire un avec du deux, réel du symbolique, du pas de rapport entre les sexes.

Mais pour Lacan ce que dit le sujet sur sa vérité

¹ Lacan, Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits*, Paris : Le Seuil, p 820

de jouissance dans cette première phase de l'analyse n'est que mi- dire. Mi- dite car elle ne porte que sur la joui-sens du fantasme et des pulsions, sur le sens joui.

A Freud qui croyait que la vérité du sujet relevait du noyau traumatique et que l'analysant par sa production de vérité approcherait ce noyau pour en fixer le sens et résoudre son symptôme, notamment sexuel, Lacan répond « *délire* » mais « *juste ce qu'il faut* » dans « L'insu »².

Au noyau traumatique de Freud, fruit du discours de l'Autre, dont il rejette l'existence, Lacan substitue, la roulure, soit l'obscénité de *lalangue* maternelle.

En quoi toute *lalangue* est-elle obscène comme il l'affirme ?

Probablement pour ce qu'elle donne à entendre d'une jouissance de l'Autre qui la parle. Équivoquant entre cet obscène de *lalangue* et l'autre scène, il nous indique que nous sommes dans l'inconscient. En effet l'inconscient est concerné par l'apprentissage subit de *lalangue* maternelle qui marque le sujet, qui laisse des traces de cette jouissance, pas au niveau du sens mais du sonore.

A partir de ce bouillon de langage, plus bouillon de culture qu'eau claire, se sédimentent des débris, des uns hors-sens, réel de *lalangue*, d'autant plus facilement qu'ils sont lestés de la jouissance de l'Autre parental. De cet inconscient-*lalangue* sortiront symptôme, rêves et lapsus.

Mais ce que l'analysant n'aperçoit pas, trop focalisé sur les manques de l'Autre ou ses excès, c'est

2 J. Lacan, Séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 19 avril 1977

Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le Vrai, il l'ignore. FREUD là délire juste ce qu'il faut, car il s' imagine que le Vrai, c'est ce qu'il appelle - lui - le noyau traumatique.

C'est comme ça qu'il s'exprime formellement, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique - ce soi-disant noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire... comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils ...l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui lalangue... Lalangue quelle qu'elle soit est une obscénité. Ce que FREUD désigne de - pardonnez-moi ici l'équivoque - l'obscène-scène, c'est aussi bien ce qu'il appelle l'autre scène, celle que le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté.

que la parenté relève aussi de *lalangue*. Parenté des Uns jouis de *lalangue* entre générations.

Cet apprentissage de *lalangue* est-il pour autant traumatique ?

La question se pose car la thèse court. En tout cas les sujets ne s'en plaignent pas, de leurs symptômes toujours.

Pour que *lalangue* se précipite dans la lettre du symptôme comme événement de corps, il y faut quelque chose de plus : l'évènement de jouissance du corps sexué. Cet évènement, assurément traumatique, arrivera plus tard comme Lacan le dit dans la Troisième³. Se produira alors la coalescence de ce jouir du corps avec l'Un de *lalangue*.

L'analysant ne pouvant dire toute sa vérité, que dit-il d'autre ?

Il dit la varité du symptôme, soit la variété des vérités de jouissance du symptôme.

Quel changement pour l'analyse ?

Le traumatisme n'étant plus de l'Autre mais du corps dans sa varité de symptôme, l'interprétation doit se placer au niveau de ce qui cause cette jouissance du symptôme, soit celui de la motérialité joui.

Pour opérer à ce niveau, du savoir sans sujet, il faut cibler le réel du Un qui se jouit et affecte le corps par un effet de sens qui ne vise pas les significations du sujet, nouées par l'imaginaire et le symbolique.

Interpréter le symptôme c'est jouer des équivoques que les signifiants véhiculent, faire écho, consonner, avec cet Un du symptôme, procéder d'un effet de sens qui touche au réel.

Lacan nous indique une voie à prendre, mais l'expérience, celle de la passe notamment, nous montre qu'elle n'est pas si aisée à suivre.

A suivre donc. •

3 J. Lacan, Conférence à Genève sur le symptôme Le Bloc-notes de la psychanalyse, 1985, n° 5, pp. 5-23. *J'ai très bien vu de tout petits enfants, ne serait-ce que les miens. Le fait qu'un enfant dise peut-être, pas encore, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritrus avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie - des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage.*

Quand Hans rencontre Harry

RADU TURCANU

Le réel du sexe, toujours Autre par rapport au registre phallique et à la norme mâle est abordé ici à propos de deux cas presque contemporains : celui du petit Hans et celui du petit Harry. Phobie et fétichisme comme variantes d'une normalité par rapport à laquelle ce que j'appelle le réel du sexe comme toujours Autre reste discordant. Car ce réel du sexe est singulier, alors que le phallique est neutre et indifférencié, a-sexuel¹.

Hans est sous l'emprise de fortes émotions lorsque son *Wiwimacher* se met à bouger tout seul. *Avènement* de jouissance inattendue, à partir d'une expérience l'ayant naguère introduit à la dimension *traumatique* de l'existence.

La jouissance ainsi réactualisée crie au chiffre, au passage à l'inconscient. Elle réveille le refoulement originaire, la marque d'exception à jamais perdue dans la chaîne des signifiants : moment où le corps devient Autre².

Cette réactualisation d'une perte de jouissance « originaire » se fait chez Hans par un mélange d'éveil et de vertige³. Mauvaise rencontre qui pousse vers une élaboration salutaire, vu le peu d'opérativité du Nom-du-Père : *phobie*, « plaque tournante » entre la névrose et la perversion.

Encore un moment et Hans aurait pu rester figé dans une sorte de perversion fétichiste. Via le père, Freud intervient et réussit à y faire valoir une opposition signifiante qui contrarie le système de vases communicants mère-fils : il note que les culottes de la mère prennent pour Hans une valeur phallique quand elles les met et sont rejetées quand elles ne les met pas.

Par ce type de travail d'élaboration Hans retrouve une normalité, même s'il ne sort pas pour autant d'une position de fille de deux mères (la sienne et celle de son père). Il rencontre ainsi la castration tout en continuant de s'en méfier.

La phobie se résout sous la forme d'un fétichisme ordinaire : *girl=phallus*. Hans va chercher des femmes comme choix d'objet sexuel et va ancrer sa sexualité dans le registre du phallique. Il évite ainsi une position d'objet dans la jouissance de l'Autre, tout en neutralisant le réel du sexe, celui qui trouve l'Autre, et qui ne l'intéressera qu'au titre sublimatoire, dans l'art musical.

Harry, 4 ans, est un *patient* d'Alexander Lorand⁴, un ami de ses parents. Harry montre volontiers sa fixation fétichiste pour les souliers et les dessous féminins (mais pas que). Il s'intéresse aux fonctions défécatoire et urinaire⁵. L'origine des enfants et la fonction du petit pénis, par comparaison avec le

1 J'ai développé cette thématique dans une intervention faite à Avignon en juin 2018 dans le cadre de la Journée de clôture du Collège clinique du sud-est, intitulée « Le corps donc le phallus » (à paraître dans la Revue des collèges cliniques). Dans le séminaire La logique du fantasme, séance du 10 mai 1967, Lacan évoque cette question du corps comme Autre : « Je me suis laissé dire, pendant un temps, que je camouflais sous ce lieu de l'Autre ce qu'on appelle agréablement l'Esprit. L'ennuyeux c'est que c'est faux. L'Autre, à la fin des fins, vous ne l'avez pas encore deviné, c'est le corps ». Et, dans L'envers de la psychanalyse, il ajoute : « Qu'est-ce qui a un corps et qui n'existe pas ? Réponse – le grand Autre » (Paris, Seuil, 1991, p. 74).

2 Motérialité aliénante par rapport au réel biologique qui la sous-tend.

3 Imbrication topologique d'un dedans et d'un dehors dans le rapport à la mère.

4 Lorand est un psychanalyste hongrois formé par Ferenczi et qui se réfugie aux États-Unis dans les années 30 du siècle dernier, où il figure parmi les fondateurs de l'Institut psychanalytique de New York. Dans un article célèbre à l'époque (1930, « Fetishism in statu nascendi » - dont une traduction en français est en cours de réalisation), article semble-t-il peu connu aujourd'hui, mais qui pourtant a été commenté par Lacan et Granoff en 1956 (dans *Perversions : Psychodynamics and Therapy*, New-York Random-House Inc, 1956, traduit en français en 1986 dans *L'objet en psychanalyse*, ouvrage collectif, Paris, Denoël), Lorand évoque le cas de ce petit Harry. 5 « Pourquoi ? par exemple - si l'urine vient de l'eau qu'on boit et les fèces de la nourriture qu'on mange, l'eau froide se transforme en pipi chaud et ce qui sent bon quand on le mange, sent mauvais quand il est éliminé ? ».

grand pénis de papa, le préoccupent aussi, surtout lorsqu'on lui explique que c'est Dieu qui crée les enfants déjà habillés en garçons ou en filles.

Harry questionne Lorand sur les enfants sans mains ou sans doigts dont il rêve, sur les coupures qu'on peut leur infliger pour qu'ils ne se grattent plus le nez. Il se coupe une mèche de cheveux et la montre à Lorand, ne sachant pas s'il doit en être fier ou s'il doit le regretter. Il dessine un pénis chez les garçons mais aussi chez les filles. Lorand note chez Harry des tendances *scoptophiliques* ainsi que le fait que c'est son surmoi lui permet de tripoter, littéralement, sa mère, à condition quand même qu'il reste identifié à elle comme dotée d'un pénis - alors que l'expérience lui a montré que c'était faux. Le fétichisme vient comme réponse à l'angoisse de castration, d'où le déni de la réalité.

Dans leur commentaire du texte de Lorand, Lacan et Granoff pointent que c'est le traitement du sens textuel qui est à déchiffrer, et non pas le champ visuel. « Il est lui-même capté par l'image. Harry n'imagine pas le symbole ; il donne réalité à l'image »⁶. Si Hans introduit l'élément d'angoisse pour parer à une mère trop entreprenante, Harry « opte pour le cri et la fuite », pour le refus d'une élaboration signifiante. « Et c'est ici même, historiquement, que le fétichisme est né sur la ligne de démarcation entre l'angoisse et la culpabilité, entre la relation duelle et la relation triangulaire »⁷.

Dans son Séminaire *La relation d'objet*, Lacan montre comment le fétiche est une « image » de *a*,

6 Op. cit., p. 4.

7 Ibid, p. 11. Et encore : « si la force de la répression (de l'affect) se trouve dans l'intérêt pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégation de son absence qui aura construit le monument. Le fétiche deviendra le véhicule pour, à la fois, nier et affirmer la castration. C'est cette oscillation qui constitue la nature même du moment critique. Réaliser la différence des sexes est mettre fin au jeu, c'est accepter la relation à trois. D'où la vacillation de Harry entre l'angoisse et la culpabilité. Sa vacillation dans son choix d'objet, et même plus tard, dans son identification » (p. 22).

objet perdu : *monument* et *trophée* de rien (voire l'anorexie) ; alors que pour la phobie, il évoque plutôt la proximité de l'objet phobique avec le *totem*.

Avec Harry, on assiste à une forme d'avènement du réel qui va plonger le sujet dans une confusion plus radicale. « Démenti » versus « dénégation » ; signifiant figé comme *monument* et *arrêt sur image*, chez Harry, signifiant *de papier* ou fuite du point d'arrêt, chez Hans.

La différence des sexes reste incertaine dans les deux cas, non pas à cause d'une confusion temporelle où d'un déficit de la vision, mais par choix subjectif : celui de fonder la question de cette différence à partir du registre phallique, avec son universalisme et ses trous, mais aussi avec son effet neutralisant d'un réel du sexe censé assouplir l'allégeance du sujet au phallus : décriée et contestée, cette allégeance fait aujourd'hui un retour en force, normatif et explosif.

Luc a 13 ans et fait ses 400 coups. Il est traité de *surdoué* et *hyperactif* et on propose de le mettre sous médicaments. Lui, il se dit rebelle et arrive à bien gérer sa manière originale de tester l'inconsistance de l'Autre. La sexualité et le féminin, incarnés intensément pour lui par sa mère, l'intéressent au point qu'il se sent angoissé en racontant ses fantasmes à ses parents ; d'ailleurs, c'est la raison de son arrivée en analyse.

Défiant parents et police, il passe une nuit dehors pour « protéger » une fille qui ne veut pas rentrer chez elle à cause d'un père violent. « Il ne s'est rien passé, mais son père pense que j'ai violé sa fille. Je n'ai fait que la protéger contre lui ». Entre sa mère, trop permissive, et le père de cette fille, trop menaçant, Luc se retrouve devant un réel, celui du sexe, qu'il s'agit d'abord de masquer. Son *pharmakon* réside dans son attitude « chevaleresque », forme risquée d'une mise à l'épreuve de la structure qui, tout en faisant appel au phallique, récuse à la fois la jouissance de l'Autre, envahissante, et le réel du sexe, énigmatique. •

Le *tr(ou/a)umatisme*¹ du transfert est la répétition

RICARDO ROJAS

Le titre laisse de côté la conception du trauma comme événement passé et le situe sur le plan du Réel. Il fait de même avec le transfert, le rapportant à la répétition qui, de structure le relie au Réel, en se détachant de la conception qui le situe comme résistance ou comme illusion pouvant être corrigée par l'alliance avec le bon sens du moi sain.

Le trauma comme trou devient un phénomène structurel qui supporte la cause de la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient, qui est le pulsionnel. Que sont les traumas sous transfert en relation avec l'inconscient réel?

Ce ne sont donc pas les reproductions dans le transfert de ce qui a eu lieu dans le passé, mais une répétition dans le transfert où se déploie le réel *tr(ou/a)umatique* qui fait partie de la structure du sujet, transfert présentifié comme pulsion. La répétition dans la cure est cette dimension du réel, de ce qui ne peut passer par les mots et qui, dans la fermeture de l'inconscient, apparaît chaque fois comme une «bonne rencontre» avec le réel; «mouvement de fermeture» mais aussi «moment initial dans lequel l'interprétation peut remplir sa fonction», c'est la possibilité de cerner quelque chose du réel de la pulsion manifeste dans la répétition, fonction de trou qui permettra de marquer les limites. Tout cela se forge dans la cure au travers de cette pulsation de l'inconscient qui se manifeste dans l'association libre, ouverture de l'inconscient aux sens multiples de «l'inconscient structuré comme un langage», suivi de fermetures comme moments de présence du réel. Les bords seront cernés par les résonances de l'interprétation équivoque qui ouvre la brèche par le travail de perlaboration {*Durcharbeitung freudienne*}, le maniement du transfert dans ces fermetures de la répétition, les surgissements

de l'angoisse, «*symptôme - type*» ce bout de réel touché par les vagues des résonances équivoques. Ecriture à deux mains d'un nœud qui «*doit être parcouru plusieurs fois*» pour pouvoir arriver à la fin quand, par contingence, se précipitera le tracé d'un écrit borroméen généralisé, ce qui permettra de dire finalement, au futur antérieur, que quelque chose du réel est advenu, arrivé à sa fin, avec ses conséquences et principalement un *savoir-faire avec, se débrouiller avec* ce qui cause le sujet.

Mais : qu'est-ce qui conduit à la fin d'une analyse ? La perte de l'agalma qu'on a fait équivaloir à la qualification «*futile*» de liquidation du transfert, fin inadéquate qui renvoie au manque et aux dimensions de la fin comme «deuil», et à la nécessité d'une élaboration de la séparation à venir d'avec l'analyste et de la subjectivation par les mots du reste des conséquences de cette métamorphose ce qui impliquerait de voir la passe comme événement traumatique nécessitant une élaboration. Ainsi passe et fin peuvent être vues de façon équivoque comme quelque chose de distinct.

Mais si nous suivons le Lacan du *Séminaire sur l'Acte*, nous nous rendons compte que cette manière de comprendre est quelque chose où «*tout est fait pour dissimuler que c'est un saut*», façon métaphorique de faire équivaloir le moment de la passe et sa dimension d'Acte, où comme dans le passage du Rubicon, par un petit saut tout sera changé sans retour. Cette conception implique que les conséquences sont déjà jouées au moment de l'Acte, du passage de l'analysant à l'analyste, la résolution du deuil qui permet de le dire final, puisqu'il marque la terminaison.

Pour indiquer qu'après la passe vient un moment de deuil, on a recourt à des arguments qui me semblent flous. Il s'agit du passage où Lacan parle du deuil de l'objet (a) qui ne se termine que lorsque celui-ci devient le «*représentant de la représentation de son analyste*» La question se pose de sa-

¹ Néologisme lacanien «traumatisme», fait de traumatisme et de trou, traduit par «trou-matisme».

voir si ce n'est pas une conséquence de la passe, et non un moment postérieur, puisqu'au contraire s'il n'y a pas passe «*le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement*» - état d'exultation que décrit très bien Balint et qui donne une raison solide à plus d'un «*succès thérapeutique*» qui tôt ou tard épuise le deuil.

Le prendre comme un deuil serait effacer la grande différence entre un «succès thérapeutique» et une analyse menée jusqu'à ce saut de la fin, passage de l'analysant à l'analyste par l'avènement du désir de l'analyste. Comment est-il possible d'oublier ce que dit Lacan dans le Séminaire X en lien avec les idées de Balint : *soit la crise terminale, véritablement maniaque, qu'il nous décrit comme étant celle de la fin d'une analyse ainsi caractérisée, et qui représente l'insurrection du a qui est resté absolument intouché*, la satisfaction de fin est alors autre chose.

De plus, Lacan, dans la *Proposition* remarque que ce n'est que dans ce trou «où seulement le transfert se résout :» Lequel ? Celui du «savoir vain d'un être qui se dérobe», dans le tr (ou/a) umatisme. C'est-à-dire, dans la dimension du Réel. J'ignore comment

nous laissons de côté les avertissements sur la «fin d'analyse hypomaniaque» qui n'est qu'un «dernier cri de la mode», «une identification du psychanalyste avec son guide» où ce qui est évident c'est le démenti de la passe par l'analyse par un mécanisme de «louche rejet» (la *Verleugnung*: un démenti + une dé-négation. Celle-ci dissimule non seulement les conséquences de l'analyse mais celles de la passe/passage, avec ses contingences, y compris la marque de sa fin, bien qu'étant beaucoup plus que cela, puisque c'est un fait de structure, pour tous depuis l'origine, à différents degrés. Il faut nous laisser enseigner par elle, pour pouvoir apprécier les effets cachés du saut, les récolter «dans l'obscurité» des dires de la transmission du témoignage, mais ce sera seulement possible si nous cessons de considérer la fin comme un deuil, et si nous nous arrêtons sur les conséquences de l'avènement du Réel, de ce mécanisme de l'inconscient, opérateur d'un chiffrage du réel, qui, en Acte, est un traitement par la lettre. •

Traduction : Anne-Marie Combres

«Je me suis vue morte.» L'Unheimlich : effets et perturbations de l'image par l'irruption du réel

RODRIGO ABÍNZANO

Unheimlich: Paradigme de l'angoisse. Chemin d'interrogation optimal de l'image

Lacan s'est efforcé de délimiter les coordonnées cliniques liées aux affects, en insistant particulièrement sur l'un d'entre eux : l'angoisse. «L'angoisse, nous dira-t-il, est l'affect qui ne ment pas, dans la mesure où c'est un signe du réel ». Nous orientons notre travail en suivant le sillage ouvert par cette déclaration, où en localisant la mort comme mode paradigmatique de l'angoisse nous pouvons essayer de lire certaines des perturbations au niveau de l'image qu'un sujet subit, où une voie d'entrée pour l'interrogation est permise par la discordance au niveau du scopique.

Nous savons grâce à la tradition inaugurée par Freud que, pour traiter à la fois l'anorexie mentale et la boulimie, l'accent a été mis sur la sphère de l'oralité ; ce que l'expérience nous apporte est que les sujets souffrant d'anorexie mentale ont tendance à ne pas être troublés par la baisse ou la diminution de la consommation, ceux qui sont souvent angoissés ce sont les parents, des amis ou des personnes proches, comme le dit Lacan, l'angoisse dans le domaine de l'oralité est dans l'Autre, mais ils rencontrent un point d'angoisse dans la relation à l'image où apparaît un point réel d'impossible : même si ils mangent le minimum ou même s'ils arrêtent de manger, ils continuent à se voir ou se sentir gros/se, manifestant ainsi ce que les sciences cognitives ont mal nommé «distorsion dans la perception de l'image corporelle». Nous disons mal nommé puisque nous verrons que la dimension de l'image ne peut pas être soumise à une norme, mais, suivant l'enseignement lacanien, nous soutiendrons que l'image et la réalité sont structurés par le langage.

« Je me suis vue morte » Perturbation de l'image d'Elizabeth

Dans une stupeur, Elizabeth a pris quelques minutes après son arrivée jusqu'à ce qu'elle dise : «Je

me suis vue morte», et a commencé à pleurer, inconsolable. À ce moment là, elle avait fait deux ans de traitement pour une anorexie sévère. Ce fut un tournant pour le traitement et la possibilité que, à partir de là, la scène entre en jeu dans le contexte de la causalité inconsciente. Véritable éruption, sa première menstruation avait causé une telle horreur qu'elle avait cessé de manger et manifestait un rejet de la sexualité d'une façon radicale. Elle a dit qu'elle devait être impeccable, parfaite et sa lutte principale se faisait avec le miroir. Bien qu'elle prétende avoir l'air grosse, ces manifestations avaient été un prélude au moment de la rencontre avec la réalité de son image. En marchant pour venir à la consultation, elle s'est regardée dans le miroir d'un magasin - où d'habitude, elle se regardait - , et ne s'est pas reconnue : elle a d'abord cru que ce n'était pas elle et dans un second temps elle s'est vue morte «comme un mort-vivant », a-t-elle ajouté.

Hoffman a non seulement enseigné à Freud l'*Unheimlich* mais lui a laissé aussi entrevoir son côté polyèdre: entre les différents visages, celui des morts vivant est un de ceux que l'écrivain a le plus utilisé pour illustrer ses fictions. Le double, les modes de dépersonnalisation et les variations du connu à l'inconnu, apportent aussi un complément à ce que nous pourrions appeler «la clinique *Unheimlich*». La possibilité de cette fracture au niveau de l'image a donné lieu à une interrogation de la part du sujet qui, lors de certains entretiens a rappelé plus tard, que quand elle se disputait avec sa mère, celle ci lui disait de façon insultante : «j'espère que tu vas mourir». Marque indélébile, l'effet des dits maternels font retour dans une version féroce, surmoïque. Il suffit de se rappeler de la mise en garde faite par Colette Soler «de ne pas séparer trop vite la voix du regard», rendant compte que, tout comme il y a des regards qui mangent ou qui chient, il y a aussi ceux qui véhiculent un impératif.

Cet accrochage complet à l'imaginaire - l'un des noms de la folie pour Lacan - voit la présence de l'objet dans le champ de la réalité, ce qui produit des phénomènes qui divisent le sujet ; si le scopique est présent, l'image est perturbée. Si, comme le conjecture E. Trio, la mort est la condition et la limite du beau, son apparition traverse directement cette barrière que Lacan a localisée au niveau de la seconde mort dans le séminaire sur l'éthique. La voie d'entrée par l'image est alors une voie royale sur la façon de surmonter la tragédie dans laquelle de nombreux sujets souffrant de ces symptômes s'accrochent de manière à s'en sortir. Pour Elizabeth, cette rencontre était identique à celle vécue par Médard, personnage principal du livre *Les Elixirs du diable*, quand il rencontre Viktorin, qu'il pensait être mort et qui était aussi son double: «On ne savait pas si c'était lui ou si c'était moi » là où l'impossible qui sépare la mort et la vie se dissipe et où apparaissent les «morts-vivants». Ce fut

seulement à partir de ce moment qu'Elizabeth put commencer à s'interroger sur sa position et sur les paroles et les interprétations avec lesquelles l'Autre l'avait structurée.

Après un certain temps de travail d'analyse, les troubles de son image ont disparu, donnant lieu également à l'intérêt qu'ont commencé à générer des camarades de classe, avec qui elle a commencé à sortir ; libidinisation de ce corps qui avait éclaté de telle manière que seul le rejet radical avait été le moyen de l'appréhender. L'utilisation du corps d'une autre manière draine une partie de la souffrance et permet aussi de donner un autre usage à la «mortification» : dans le passage de l'expérience de la mort dans la vie à la mortification du signifiant, c'est qu'un corps discursif est armé, un corps à marquer, écrire et raconter qui sait d'avance que chaque image est plus ou moins déformée par l'effet du signifiant. •

Le réel de la sexualité et les symptômes de l'enfance

ROSANE MELO

La sexualité infantile démontrée par Freud¹ (1905), en plus de problématiser le discours qui voit l'enfant comme un être asexué, circonscrit ses constructions symptomatiques comme une réponse aux avènements du réel, et signale le réel de la sexualité qui advient dans le symptôme et se déclenche lors de la vie adulte. « C'est un enfant qui inaugure le XX^e siècle des sciences sociales, nous rappellent les historiens en faisant référence au petit Hans de Freud ».² L'entrée du discours psychanalytique dans la culture réintroduit le thème traité jusqu'ici par le biais moralisateur : celui de la sexualité infantile en tant que constituant de la sexualité adulte. La subversion freudienne rejette la conception rousseauiste de l'innocence et affirme l'existence d'une intense recherche sexuelle chez l'enfant, laquelle est déterminante pour les investigations scientifiques de la vie adulte.

Les névrosés conservent leur sexualité en état infantile (Freud, 1905),³ et toute activité sexuelle chez l'enfant, tombant sous le coup du refoulement, contribue à l'amnésie infantile⁴ à l'âge adulte, ce qui explique les inhibitions sexuelles, les formations réactives et même la sublimation. Ce qui est de l'enfance et ne se développe pas reste comme une jouissance indélébile, refoulée en tant que trace de perversion dans le fantasme, moyen de jouissance par le symptôme. La névrose infantile, structurelle et qui finit par céder à l'amnésie, se doit à l'incohérence et à la fragilité infantile du moi, aux efforts pour maîtriser les excitations ini-

tiales de la sexualité et à l'action des expériences de l'enfance, beaucoup plus contingentes.

La définition du réel comme jonction entre les éléments de *lalangue* et de la jouissance contribue pour la construction des cas cliniques des enfants, et aussi à élucider combien ses symptômes relèvent de cette jonction. Que peut l'analyse par rapport à l'avènement traumatique du réel dans les symptômes de l'enfance ? Lacan (1974)⁵, lorsqu'il propose « Fonction et champ de la parole et *lalangue* »,⁶ renvoie aux origines de l'expérience humaine, qui entraîne les marques de la jouissance de l'Autre et rapproche inconscient de *lalangue*, des résonances du dire, du registre du réel. Une première jouissance hors langage, effets de *lalangue*, registre réel de cette expérience qui relève d'un corps affecté par une jouissance intrusive. Les éléments de *lalangue* ne font pas chaîne mais marquent un corps, fixent une jouissance qui participe au et va déterminer le choix des partenaires sexuels. *Lalangue* est dénuée de sens mais pas de la présence de l'Autre primordial. Voilà pourquoi on définit les pulsions comme des échos d'une demande dans le corps de l'*infans*. Dans le graphe du désir, il est possible de parcourir ce tracé, laissé par ces résonances, dans lequel circule le plus-de-jouir au niveau du signifié de la demande à interpréter.

La névrose s'érige comme stratégie pour recouvrir le manque de l'Autre⁷ et l'angoisse qui découle de cette rencontre, l'identifiant justement par la demande de l'Autre. Autrement dit, le sujet recouvre le manque et se lance dans le circuit de la demande. Les signifiants de la pulsion sont asso-

1 S. FREUD, (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Flammarion, 2011.

2 R. SIROTA, (1998). L'émergence d'une sociologie de l'enfance : évolution de l'objet, évolution du regard. *Éducation et sociétés*, 2, p. 26.

3 S. FREUD, (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit.

4 S. FREUD, (1913). L'intérêt de la psychanalyse. Paris : Éditions Retz, 1988.

5 J. LACAN, (1974). Conférence donnée au Centre culturel français. *Italie Lacan*. Milan, La Salamandra, 1978, pp. 104-147.

6 Cf. V. POLLO, (2016). Função e campo da fala e de *lalíngua*. *Folhetim*, 13. Rio de Janeiro, déc. 2016, p. 93-103

7 Cf. C. SOLER, (2002). *Déclinaisons de l'angoisse*. Paris. CCP-Paris, Cours 2000/2001.

ciés à la demande d'amour, et l'enfant convoque la grammaire et le vocabulaire pulsionnel pour faire face à l'angoisse, afin de fabriquer une réponse au désir de l'Autre. Des constructions symptomatiques de plus en plus complexes à l'horizon de la diachronie apparaissent, allant de la phobie aux théories sexuelles infantiles, comme des tentatives de suppléer au non-rapport sexuel. Le lien mère-enfant, énoncé par Prates Pacheco (2016),⁸ peut donc être une façon de suppléer à l'absence de rapport sexuel.

C'est alors propre à l'enfant de penser avec ses pulsions partielles, stratégie qu'il crée face au réel. Pour illustrer les réponses typiques, j'extrait deux cas de ma clinique avec des enfants obsessionnels, des cas graves d'encoprésie. Dans les deux cas, on trouve les réponses typiques face à la découverte d'un manque maternel, soit par la naissance d'une sœur ou d'un frère, soit par la perte de grands-parents maternels.

Sophie s'exclame à propos de sa robe qui brillait : « *Je t'ai dit, Rosane va frôler la crise cardiaque*

quand elle me verra aujourd'hui ! ». Incluse dans son symptôme, l'analyste est avertie de la mise en scène de la dimension tragique de l'expérience : l'émergence de la pulsion de mort dans les relations d'objet de cette petite fille obsessionnelle. Pendant les séances, elle dessinait scrupuleusement de petites boules et disait « *le caca, le caca* », et puis les nommait : « *ce sont des pensées moches* ». Dans les dessins, elle crée une famille qui comprend son père, sa mère et ses deux sœurs. Dans différents contextes, le père et la sœur cadette meurent toujours.

L'exigence d'amour se réalise donc dans l'acte de *donner* et de *recevoir*, et tourne autour de l'objet anal. Des manières infantiles d'élaborer la perte de l'objet qui était si proche et à la portée de la main, un appendice de son propre corps. Le symptôme-encoprésie met en scène la difficulté de détachement de l'enfant, son détachement de l'Autre, le consentement douloureux de cette perte. Mais il révèle aussi une fixation de jouissance, événement de corps, pas encore repéré par le sujet dans une construction fantasmatique. •

Traduction : Cícero Oliveira

8 P. PRATES, A. L. (2016). Incidências de La Mujer en la infancia, dans *El sujeto de la infancia: clínica psicoanalítica con niños y adolescentes : Dixit 2*. Buenos Aires : Letra Viva, 2016.

Le trauma borroméen – incidences pour l’avenir de la psychanalyse

SANDRA BERTA

Dans le débat sur *Les avènements du réel et le psychanalyste*, la référence au trauma nous permet de poser deux questions : Quelles sont les difficultés du temps à la fin de l’analyse où le trauma montre sa structure ? Comment ces difficultés peuvent-elles affecter l’avenir de la psychanalyse ? Toutes les deux indiquent la temporalité logique qui décide de l’expérience inédite de chaque analyse.

Le trauma borroméen advient noué par les jouissances. À cause d’une analyse, le symptôme électif peut devenir un symptôme analytique, donnant un sens au trauma à (dé)chiffrer. Le symptôme répond à l’énigme du désir de l’Autre et à l’incomplétude de sa *présence* dans le sujet, puisque le traumatique, au niveau de la langue et du langage, c’est le manque de l’Autre. C’est ce que Lacan appelle le *troumatisme*. Par l’opération analytique, le traumatique devient étrange, l’inconscient aussi. Il s’agit du passage du sens du symptôme au hors sens de sa vérité à partir de laquelle les *variétés* du symptôme sont des effets d’un réel qui n’est pas celui de la *réalité* de la scène traumatique.

Se faire au traumatique, c’est savoir qu’il n’y a pas de dernier mot en ce qui concerne le trou du symbolique. Le sens donné aux multiples versions qui signifient la scène traumatique reste imaginaire. C’est dans la matérialité des mots que l’être parlant a sa chance. Outre le sens sexuel traumatique (chez Freud), les mots issus de *lalangue* peuvent produire un effet de réel (c’est le sens vers le réel que Lacan avait indiqué) toujours noué.

Il faudra alors aller au-delà des « amours avec la vérité¹ » du trauma et du symptôme. Il est possible que ce nouage, *quelque chose* (un aperçu, une

tresse [*réstia*]²), se produise à travers ce qu’on a pu savoir-bien-dire de *lalangue* et savoir-y-faire avec (je me réfère à l’analyse, là où l’analyste est partenaire-*sinthome* qui cause le dire analysant). Lacan fait allusion à la contre-psychanalyse³ : opérer avec la *motérialité*, quand il ne reste que les mots, soit leur jaculatoire et leur intraduction par rapport au traumatique. Par cette voie, le savoir fait de *lalangue* écoule et décante dans les coupelles⁴ les effets d’un réel.

Aux temps de la fin – temps de la chute du sujet supposé savoir, de l’amour au savoir (transfert) –, le dispositif analytique devient *Unheimlich*. On touche à un point d’infinitude, ce qui ne veut pas dire « que nous ne pouvons pas poursuivre ». ⁵ Poursuivre un peu plus pour que la *réstia* (aperçu, non *Fiat-lux*) de ce qui concerne l’analysant dans sa jouissance, ne représente plus aucune raison à ses arguments. Il me semble que se faire à cet aperçu sans le faire consister produit non une fin immédiate, mais les conditions pour le moment de conclure où la contingence d’un *dire du troumatisme* décide de chaque singularité.

Je peux écrire *trou-matisme* / *trou-matices* [trou-nuances], faisant allusion à ces temps de la

2 *Réstia*, du latin *restis*, soit « corde de tiges entrelacées » et « faisceau de lumière passant par une petite ouverture ». Cf. *Dicionário Michaelis da Língua Portuguesa*. São Paulo: Melhoramentos. Je choisis le mot *réstia* précisément parce qu’il n’a pas d’équivoque avec *Fiat-lux*. Ce n’est qu’un aperçu, un soupçon qui tresse les cordes du Réel, du Symbolique, de l’Imaginaire et du *sinthome* (RSIœ).

3 J. Lacan, (1976-1977). *Le séminaire, livre 24 : L’insu que sait de l’une bête s’aile à mourir*. Inédit. Leçon du 14 décembre 1976.

4 J. Lacan, (1973-1974). *Le séminaire, livre 21 : Les non-du-pes errent*. Inédit. Leçon du 8 janvier 1974.

5 C. Soler, . *Formations cliniques du Champ lacanien*. Collège clinique de Paris. Edizioni Praxis del Campo lacaniano, 2012, p. 31.

1 J. Lacan, (1973). Note italienne. In : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309.

fin. Temps de « l'urgence »⁶ du côté de l'analysant et dans lequel la patience et la mesure sont les instruments du psychanalyste⁷ – la mesure patiente avec laquelle l'analyste en fonction opère la direction de la cure.

Mais au temps de la fin il y a une différence, car il sait que l'artifice du transfert relève d'un acte en *porte-à-faux*⁸ – expression qui, en architecture, désigne une structure qui est elle-même soutenue au-dessus du vide. Se porter-à-faux. Pour l'analysant, cela va de pair avec la présence du *troumatisme* qui, lui, pousse à la langue singulière.

L'*opérance*⁹ du psychanalyste nous permet d'être à l'attente (active) de la contingence, puisque c'est à travers elle qu'une impossibilité se démontre. C'est la mesure patiente qui force (*forcing*) dans la matérialité du mot la production de la cause réelle, et cela prend comme référence que le psychanalyste « se fait produire; de l'objet *a*: avec de l'objet *a*¹⁰ » – cet objet, *osbjet*, inouï, imprononçable, qui *ex-siste* et pointe vers l'incommensurabilité de l'Un (1 + a). Lacan a distingué une de ses inventions, l'objet *a*, des substances épisodiques, celles qui ratent la cible de la demande parce que la pulsion ne s'éteint pas. Se faire produire avec la cause réelle n'est-ce pas ce qui répond à un *désir inédit* ?

C'est dans le passage de ce temps de l'aperçu au moment de conclure où l'on risque que la fin de l'analyse n'advienne pas. L'effet anamorphique qui découle de la vérité menteuse peut faire échouer une analyse. Délicate et subtile fin... Moment, enfin, dans lequel l'acte analytique (le paradoxe), avec sa mince épaisseur, exige *a priori* le silence

de l'analyste – *dire* silencieux – qui fait obstacle aux tours des dits, renvoyant à l'indicible de la parlotte étant donné qu'elle tient au traumatique. Par la coupure (autre forme de l'interprétation), on indique « ...ce n'est pas ça », qui permet à l'analyste et à l'analysant à la fois d'être à la disposition de « ce qui fait fonction de réel dans le savoir. »¹¹

La question est donc de savoir si l'avenir de la psychanalyse, c'est « par les temps qui courent », ou si soutenir le discours de l'analyste n'admet pas des détours. Détours de l'analyste et de l'analysant par les difficultés qui se présentent dans le transfert aux temps de la fin. À mon avis, Lacan a posé pour son École la question de la direction de la cure mais, en particulier, celle de la fin de l'analyse.

Je conclus.

« L'avenir de la psychanalyse est *quelque chose* qui dépend de ce qu'il adviendra du réel ». Ce quelque chose de l'avenir de la psychanalyse est dans le compte de ce qui doit advenir de ce réel, dans chaque analyse. Entre le symptôme, l'événement de corps et le manque de l'Autre, structurel, un aperçu reste comme une trace de la *Chose* (la cause) à laquelle répond une sorte de singularité qui n'insiste pas à dire l'*autre* scène, sans pour autant nier la jouissance. Contingence de l'avènement-nouage de l'*Un dire* qui incide pour chacun, et qui, à de rares occasions, peut être transmis. Cela n'est pas exclusif de la passe.

Entre rencontrer l'horreur de savoir et se faire à la contingence, le temps de la fin et ses nuances de traumatisme se loge. Le risque, c'est de court-circuiter la rencontre avec l'horreur de savoir et la contingence de l'*Un dire* du traumatisme. Cela affecte la transmission de l'historisation d'une analyse. Voilà les débats de la passe et la question qui travaille en nous : qu'est-ce qu'on nomme ? Concomitance de ce qui compromet l'avenir de la psychanalyse : l'extension de l'intension. •

Texte traduit par Cícero Oliveira

6 J. Lacan, (1976). Préface à l'édition anglaise du *Séminaire 11*. In: *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001, p. 572.

7 J. Lacan, (1974). Entretien avec Emilia Granzotto [21/11/1974]. *Pas-tout Lacan*. Disponible sur : <<http://ecole-lacanianne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>>. Accédé le 31. jul. 2018.

8 J. Lacan, (1967-1968). *Le séminaire, livre 15* : L'acte psychanalytique. Inédit. Leçon du 17 janvier 1968.

9 J. Lacan, (1967-1968). *Le séminaire, livre 15* : L'acte psychanalytique. Inédit. Leçon du 22 septembre 1967. « [...] l'acte tel qu'il opère psychanalytiquement, ce que le psychanalyste dirige de son action dans l'*opérance* psychanalytique ».

10 J. Lacan, (1969). L'acte psychanalytique. In: *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001, p. 379.

11 C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009, p 19.

L'impasse qui cède grace au réel

SARA RODOWICZ-SLUSARCZYK

La psychanalyse donne naissance au désir – voilà une promesse dont on fait, me semble-t-il, la publicité, qui ainsi devient ce que l'on attend de l'analyse. C'est délibérément que j'évoque la publicité pour questionner le poids politique de notre offre dans le monde actuel. En polonais, le mot « avènement », qui a la connotation religieuse du salut, est aussi la venue de quelque chose de promis et d'attendu. Le réel pourtant prend le *parlêtre* au dépourvu ; il est par définition l'inattendu. Ainsi, j'ai choisi l'association de deux termes dans le titre de notre Rencontre – les avènements du réel – pour guider l'interrogation sous jacente de ma présentation : comment pouvons nous justifier cette promesse de donner naissance au désir, et – ici est le point sensible – sans en passer par les moyens de la suggestion ? C'est une question qui va jusqu'à interroger la naissance du désir de l'analyste.

Dans mon titre le réel est élevé à la dignité de ce qui peut permettre une sortie de l'impasse. Quelle impasse ? Je l'utilise au singulier, même si elle a plusieurs aspects. Avant tout, la seule présence de notre offre dans le monde peut créer la notion d'impasse, et effectivement, il ne peut pas y avoir d'analyse sans la demande de cure. Pourtant, avec les entretiens préliminaires qui pourraient découler de cette demande, l'éthique du bien-dire privilégiera l'action d'articuler cette impasse sur la réalisation directe de sa résolution, c'est à dire en privilégiant le réel de la répétition pour faire apparaître la division du sujet. Comment répond le sujet parlant quand il est confronté au réel inattendu ? Cette question, qui se renouvelle dans chaque analyse, est pour l'analyste la condition de sa pratique, mais pourquoi ? C'est parce que toute promesse est en fait suspendue au point d'entrée dans le discours analytique par la nécessité structurale de la coupure qu'il produit. Ainsi, ce que l'analysant attend de l'analyse est transformé par le processus même

de l'analyse, et nous devons être capable de le justifier. Cruciale à l'entrée, je crois que cette transformation (de ce qui est attendu) se réitère tout au long de l'analyse jusqu'à sa fin – logiquement, puisque continuer une analyse c'est en attendre quelque chose.

Un analysant, dont la cure a commencé à un âge avancé, parlait des impasses qu'il rencontrait d'une manière très intellectuelle. S'interrogeant sur les limites de la connaissance de soi et sur ce qui détermine les actions des peuples selon leurs conditions économiques et culturelles : théories philosophiques et sociologiques. Ses réflexions ont une motivation personnelle qui semble très sérieuse : il est le fils d'un ancien soldat nazi. La position symptomatique qu'il adopte dans la vie, « n'avoir rien à voir avec ça » semble avoir comme point de départ un réel qui fait horreur, enraciné dans l'histoire. Cela semble justifié, en particulier pour l'analysant, mais... comment le réel peut il faire son entrée pour lui ? C'est à travers le trouble répété qu'il rencontre dans ses relations avec les autres, pour qui cette position quelque peu hautaine de se mettre toujours à l'écart provoque beaucoup de colère.

Au début cette attitude de « n'avoir rien à faire avec ça » est supportée par une question existentielle autour des conditions de sa naissance : « suis-je le fruit de l'amour ou du viol ? », ce qui est en fait la question de sa dette envers l'Autre. Mais l'analyse va le conduire vers l'idée qu'une impasse se loge dans cette même question, telle qu'elle permet au sujet de trouver et réfuter, à la fois, sa place dans le désir du couple parental, quasiment à l'infini. En dépit de son poids apparent cette question nous permet de saisir comment le sujet de l'inconscient – mais non pas l'individu qui nous parle – est toujours heureux. La tension de son impasse est tout

à fait soutenable pour le sujet, le sujet considéré comme question – même si c’est en organisant une modalité de sa disparition, selon la fonction de la pulsion. Quant au malheur ressenti pas l’individu, celui qui nous adresse sa plainte, il est connecté au fait que dans les circuits fantasmatiques du désir, aucune continuité, qui ferait apparaître l’unité de l’individu, ne peut être soutenue. Même dans le fantasme, à l’intérieur de l’impasse heureuse du sujet, une coupure apparaît au point d’identification à l’objet. C’est vers le réel de cette coupure – la castration – que l’analyse doit l’amener.

Dans son séminaire *L’angoisse* Lacan dit : « Ou bien notre praxis est fautive, j’entends fautive par rapport à elle même, ou elle suppose que notre champ est celui du désir, et que le désir s’engendre du rapport S à A. Ce rapport, nous ne pouvons que le retrouver dans notre praxis, pour autant que nous en reproduisons les termes. »¹ Donc nous savons que reproduire les termes de la division du sujet c’est le chemin de l’analyse vers le désir. Mais ce qui a surtout attiré mon attention c’est ce que Lacan a ajouté quelques lignes plus loin : « Je vous ferai remarquer en passant que l’alternative *ou notre praxis est fautive, ou elle suppose cela*, n’est pas exclusive. Notre pratique peut se permettre d’être en partie fautive par rapport à elle même et qu’il y ait un résidu, puisque c’est justement ce qui est prévu. »

C’est la rencontre manquée avec la jouissance que l’analyste fait apparaître, en actualisant le réel de la pulsion. Seulement, si les pulsions sont des mythes alors que la castration ne l’est pas, nous devons être capables de voir plus loin que le sens lié aux variations des pulsions, pour tenir compte de son mécanisme (ou sa structure) en tant que tel. Le résidu serait alors le réel de la jouissance qui existe au delà du déchiffrement du sens, que ce soit celui de la pulsion ou de tout Autre.

1 J. Lacan, Séminaire *L’angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 314.

Dans cette analyse, les questions de dette, contenues dans le questionnement initial de l’impasse, se trouvent actualisées dans les énormes difficultés du paiement et des manipulations d’argent. L’on ne fait aucun compromis à ce sujet – l’analysant doit décider si il accepte de faire une analyse. Mais c’est aussi par une séparation opérationnelle de l’objet et le savoir acquis d’un certain résidu, obtenus dans ma propre analyse, qu’il y a une flexibilité à inventer, avec la singularité de cette analyse, une façon d’être ...inflexible.

La découverte de ce résidu est une question de contingence, je crois, à l’abri de toute suggestion qui a cette qualité d’une continuité. Question de contingence, tout comme faire de cette découverte une cause du désir (et logiquement, la causalité exige une rupture avec la continuité). Il serait préférable donc que l’analyse ne se réduise pas à re-produire le sujet, jusqu’aux idéaux suggérés de la bonne rencontre à la place de celle qui a été manquée, où cet idéal devient facilement celui d’« être un analyste ». Ce serait mieux si l’analyse n’était pas simplement une re-production des analystes, mais pourquoi ? La théorie de Lacan peut être programmée dans un discours du maître. Certains analysants font même une compétition sur la vitesse à laquelle ils passent au divan, mais plus sérieusement, il vaudrait mieux éviter cela, parce qu’alors la psychanalyse risquerait de devenir une autre source d’aliénation dans le monde d’aujourd’hui, plutôt que de permettre une marge de manœuvre singulière face à cette aliénation.

Dans cette analyse, une ouverture sur ce qui reste hors sens met en mouvement le désir nécessaire pour guider la cure à travers le sens, et peut être vers l’avènement d’un nouveau désir qui sera une surprise. •

Texte traduit de l’anglais par Patricia Dahan

La ségrégation structurale et l'institution analytique

SILVIA MIGDALEK

La ségrégation est un fait de la civilisation humaine, elle est une manifestation du « Malaise dans la Culture » de Freud, texte fondamental pour interroger notre sujet. Elle est l'effet de l'existence des liens sociaux véhiculés par les discours. Dans les quatre discours lacaniens, nous pouvons reconnaître ce que Freud a nommé comme « civilisation ».

« Malaise dans la civilisation », il s'agit d'un texte où Freud s'occupe des liens sociaux et il évite bien d'établir une homologation entre « civilisation » et perfectionnement. Du point de vue de la psychanalyse, Freud caractérise la civilisation en référence aux altérations qu'elle produit à partir des dispositions pulsionnelles de LOM; il précise que la satisfaction des pulsions est « la tâche économique de notre vie ».

On peut s'interroger : les pulsions, sont-elles ségréatives ? Produisent-elles de la désagrégation ou du regroupement ? Nous n'avons pas le temps de répondre ici de manière exhaustive. Il suffit de rappeler ce que pose Freud : tous les groupements sociaux sont investis libidinalement par Eros et ses liens associatifs et par Thanatos et son effet de désagrégation. Freud fait de nos rapports avec nos semblables, une des trois sources des souffrances auxquelles sont soumis les êtres humains. Nous tendons cependant à concevoir cette source comme étant plutôt superflue et n'ayant que peu de valeur. Cependant nous vérifions cliniquement que c'est une source des plus douloureuses, elle est présentée souvent comme souffrance d'où sourdre la question : qu'ai-je fait pour mériter cela ? Le précepte « tu aimeras ton prochain comme toi même » se transforme en une confrontation très intense quand le semblable se transforme en mon ennemi, nom générique de la ségrégation.

Lacan avance l'idée de la ségrégation comme étant de structure. Il le fait dans le Séminaire XVII, et c'est là une de ses versions... nous en trouvons

plus d'une chez Lacan. Dans ce séminaire Lacan affirme, non sans une certaine ironie, qu'il existe une conception solide de la ségrégation : si il est nécessaire de proclamer une et une autre fois que nous sommes tous des frères, c'est bien parce que d'une certaine manière nous ne le sommes pas, même pas avec nos frères de sang. La fraternité mérite d'être interrogée : « Je ne connais qu'une origine à la fraternité -je veux dire l'humaine, à nouveau l'humus- c'est la ségrégation ». Tout ce qui existe se soutient de la ségrégation et la fraternité... pas de fraternité avec le semblable qui puisse se concevoir si ce n'est par le fait d'être « séparés ensemble ».

Dans la « Proposition », la ségrégation est présentée comme une menace croissante qui pèse sur l'humanité. Cinquante ans après, on peut reconnaître chez Lacan une surprenante vision d'anticipation. « Notre avenir de marchés communs trouvera son contrepoids dans l'expansion chaque fois plus étendue des processus de ségrégation ». Les camps de concentration que l'on a vu surgir jusqu'alors, ne sont que les précurseurs de ce qui viendra, comme conséquence du nouvel ordre des groupements sociaux produit par la science et principalement par l'universalisation qu'elle introduit.

Le ségrégationnisme, le racisme, la discrimination sont autre chose. Ils comportent l'élévation d'un trait à la hauteur d'un objet ségrégué, jusqu'à son extermination. Quant à l'horreur de l'holocauste, Lacan suggère de ne pas en détourner le regard, car « rien n'est moins sûr que nous ne puissions succomber au sacrifice par excellence, à la présence du désir de cet Autre que je nomme ici, le Dieu Obscur ».

La ségrégation est donc l'effet d'une universalisation du sujet, actuellement manipulée par la science. Mais, pourquoi la science produit-elle une ségrégation quand par ailleurs il s'agit d'une acti-

tivité qui est « pour tous »? La réponse à cette question mériterait un développement élargi; il nous manque le temps pour le faire. Je voudrais seulement signaler qu'elle vient renforcer l'idée que la science émerge comme une pratique qui dispose à son gré des corps.

Un autre texte de 1968 nous sert de référence: Le « Discours de clôture aux Journées sur la psychose de l'enfant ». Là, la préoccupation de Lacan est celle de postuler une éthique qui comporte la séparation du corps de l'enfant en tant qu'il serait un condensateur de la jouissance maternelle. La position de l'enfant psychotique - capturé dans la jouissance maternelle, sans le recours au Nom du Père non disponible et ne pouvant donc l'instituer comme sujet de désir - induit chez Lacan une interrogation concernant la ségrégation sans précédents du libéralisme qui, articulé à la science, maintient une ignorance à l'égard des corps, tout en les morcelant en vue d'un possible marchandage. Lacan s'interroge alors: pouvons-nous mesurer les conséquences de cette ségrégation sans précédents, à travers l'expression de « l'enfant généralisé »? Enfant généralisé, ségrégation, marchés communs et camps de concentration.

Voilà donc une civilisation qui se retourne contre elle-même, en effaçant les différences subjectives et en promouvant un seul et unique mode

de jouissance... pour tous. Pour un « tous » qui trace un dedans et un dehors, où le dehors cesse d'être un lieu définissable, localisable. Dehors est... dehors! exclusion sociale, ségrégation.. Les camps de concentration prolifèrent dans le monde. Ils sont peut-être plus diffus, sans contours précis, où l'on réprime, ou simplement où on laisse mourir dans le réel des milliers de personnes.

La ségrégation se fait aussi présente dans l'institution analytique, l'histoire l'illustre. Comme nous l'avons vu elle est l'effet du groupe. Dans « l'Etourdit » nous lisons: « le discours psychanalytique (que j'ai isolé) peut précisément fonder un lien social dégagé de toute nécessité de groupe ».

Il évalue l'effet de groupe à ce qu'il « ajoute comme obscénité imaginaire à l'effet de discours ». L'institution n'est pas l'agent de l'acte analytique, mais elle transmet ses conséquences.

Pour finir: est-il possible d'attendre que les analystes du Champ Lacanien, avertis comme nous le sommes du caractère structural de la ségrégation et du réel du groupe, soient à la hauteur et ne renient donc pas le réel que l'expérience de l'analyse produit ? La situation du psychanalyste dans la civilisation de notre temps, exige de ne pas éluder ce débat pressant! •

Texte traduit par Rithée Cevasco

Avènements du Réel :

Des pas dans un passage analysant

TATIANA ASSADI

C'est la deuxième analyse d'Ana dans son deuxième tour. Il y a des années, elle est venue me chercher parce qu'elle s'était séparée de son analyste et de son mari –celle-là avait quitté la ville, et celui-ci, changé sa façon d'aimer. La douleur était intense, elle se sentait abandonnée par l'analyste, *l'ex*, et rejetée par son mari, *l'ex*. Après les durs *pas* d'un rejet, elle est restée dans ce *pas à pas* pendant deux ans. L'ancienne analyste est revenue mais elle a décidé de faire un *pas de plus*, et je lui ai entendu dire : « *avec vous, je passe* ». Après des mois, Ana a fait un autre *pas*, et est revenue pour que le *pas à pas* de cette analyse puisse suivre. Elle est revenue par un écrit : « *il faut que j'avance les mots, je veux vous les dire* ».

Le voile a été l'un des thèmes qui a traversé son analyse. Il a surgi comme signifiant qui, depuis sa petite enfance l'a recouverte. Fille unique, elle se maintenait voilée/voile-usée. Connue comme celle censé être toujours prête à écouter la famille, qui dorlotait les amis, qui réglait les malentendus au travail, compréhensive dans le sexe et dans les amours des-orientés, Ana disparaissait, se cachait dans son voile particulier. Elle s'enfermait dans un célibat où son fantasme était l'espoir.

Des hommes horribles à l'horreur pour les hommes, elle a connu un *dévié* et, en se voilant la face, en se bouchant les oreilles, a vu en lui une affabilité qui allait bien avec sa sublime façon d'être. Elle y a fait un *pareil*, un *partenariat* imaginaire. Il était consommateur de drogues et avait des rapports illicites avec le trafic, ce qui l'a amenée, sans résistance de sa part, à vivre les plus redoutables situations qu'elle pourrait éprouver. Des points de vente de drogues aux vols violents, elle parvenait quand même à extraire de la beauté et de la légèreté de son bien-aimé. Elle a repris les objectifs photographiques qui lui appartenaient, et s'est

rappelée de deux séances photo qui l'avaient tant captivée, pleines de *délicatesse* et qui ont été le fil de cet amour en-chantant.

Je récupère ces séances photo comme métaphore du processus analytique d'Ana. Après avoir accepté de se déshabiller à deux reprises, au milieu d'une crise d'angoisse, je vous rapporte ces deux rencontres intitulées « *le voile comme protection* [ante-paro] » et « *protection du voile* ».

Au cours des entretiens, Ana m'a dit qu'elle éprouvait des douleurs et des symptômes physiques. Elle avait été envahie par des *problèmes*, en particulier dans le système reproducteur féminin, qui *endommageaient* une grossesse. Il n'y avait pas de diagnostic précis, ou elle ne connaissait pas cette précision. Ses plaintes en analyse étaient fréquentes, ainsi que des suspicions de cancer. Le corps biologique se ressentait de cette place du *féminin* à travers des attaques aux seins, au vagin et à l'utérus. Outre son corps, les mots lui étaient interdits, elle ne pouvait pas *parler*. Corps et mots avariés étaient ses marques. « *Quelque chose qui n'a pas été appolé, comme une rencontre corporelle ratée dans le mariage, m'a fait un nœud, j'ai souffert. J'ai laissé le voile comme protection (quand j'étais mariée) pour la protection du voile seulement quand je suis tombée amoureuse* ».

Cette phrase m'a semblé un peu étrange car *a priori* elle avait désigné la période de son mariage, et même avant, comme *le voile comme protection*. La construction *paro*[arrêt en portugais] –,d'arrêt, de mortification, de disparition – attire l'attention. Ana, lors de séances ultérieures, a prononcé les noms de deux hommes de son roman familial: *Lauro* et *Lázaro*. Celui de son ex-mari pourtant était Auro, pas Lauro. Dès lors, j'ai fait une remarque concernant sa notion de voile et de ce lapsus par rapport au nom de son bien-aimé, le ton et le

son disparates : *re-inversant le voile, les noms se re-inversent*—je suis intervenue. J'ai parié dans une ponctuation qui comprendrait l'homophonie *Lau-ro* et *Auro*, et qui pourrait indiquer à la fois une équivoque (Lacan, 73) dont s'agissait son inversion grammaticale – *le voile comme protection* et la *protection du voile*. Elle m'a répondu en riant, et un renversement s'est produit, ce qui m'a fait supposer que l'effet d'une interprétation œuvrait dans son dire. Elle a passé d'un corps malade à un corps désirant. Ana a passé d'un *être et ne pas être, je passe*, à un *je passe à être et ne pas être*: anA. Du corps-mort-malade, le *pas* allait au corps-vivant-désirant. Soutenir le *voile comme protection* lui a coûté l'aliénation. Dans un premier temps, le voile voilait, l'empêchait –soit dans sa façon de s'habiller, de se porter, soit dans des mots usurpés. Ana se taisait, se cachait, ne connaissait pas la réussite au niveau professionnel, ne pouvait pas aimer et encore moins désirer. Elle vivait couverte !

Dans un deuxième temps, anA était toujours là, son voile, sa demi-nudité. Cependant, elle a passé, *pas à pas*, et dans son *pas*, elle *passait*. En utilisant le même voile, elle en a pourtant extrait ces deux moments-lieux, une transformation qui lui a fallu faire face tout au long de son analyse. Le voile utilisé comme protection bouchait son corps, son sexe, inhibé et gêné, recouvert de tissu dans l'éclair-âge du studio : « *le voile qui a fonctionné comme une cuisson de certaines choses à la température tiède* » se transformait en objet-usage-déchet : de Ana à anA. anA se fait femme pastoute nue, pastoute recouverte, mais pas sans le voile. Lors de la séance photo, elle porte le vêtement comme un élément provocateur qui s'étend à son corps. Le voile-sembant tombe par terre et le voile-femme-jouissante apparaît pour elle-même comme une étrangeté. Elle se transforme en autre de soi-même, sans elle.

Entre la première et la deuxième séance photo, il y a un intervalle, un entre-dit, un entre-nœud. Cet intervalle spatio-temporel la conduit à une écriture de la scène. Elle raconte la première séance comme un conte et écrit la deuxième comme une éclosion poématique. Ana est entrée en analyse par l'écriture et a fini son temps par les lettres. Touchée par angoisse que les enseignements freudiens ravivaient en elle, là où l'objet ne devait pas être, il apparaissait et face à l'absence de mots de son mutisme, elle est tombée malade et a perdu la fonction utérine. Cet inter-valle la ramène à la deuxième séance, où elle porte le voile comme objet de son propre désir. Avec lui, elle joue, elle se montre et s'offre à des objectifs qui, comme des ocelles, la regardent à partir d'elle-même. De cette deuxième séance photo, elle raconte: « *Là, j'ai déclaré ce qui sortait de moi. J'ai commencé à me déclarer affectueusement et sexuellement, je me suis donnée la voix. Mon écriture sortait avant, je m'exprimais par son intermédiaire, mais je n'avais pas de voix ! À ce moment-là, j'ai permis que, de l'écriture, qui est venue la première, la voix se dégageait. Mon désir de parler est apparu et m'a transformée* ».

Dans la voix qui commence à parler, l'intervalle s'est fait, moment d'angoisse dans lequel rétroactivement le *voile comme protection* s'est adressé à la *protection du voile*. anA a pu alors se dénuder dans sa tessiture musicale et, par l'ensemble de sons, a converti le voile qui couvre en voile qui transforme *pas de l'être* | *et ne pas être pas* . De son impasse, elle a fait un *pas* sur le chemin d'une *passé clinique*. Elle s'est laissée interpréter par son voile afin de pouvoir voir l'inaudible et d'entendre l'invisible. Que ce soit une *ana...* •

Traduction : Cícero Oliveira

Mission de l'analyste face à l'avènement du réel

VIVIAN CUEVAS

Dans la Troisième, on peut lire : *L'avènement du réel ne dépend en rien de l'analyste. Sa mission, celle de l'analyste, c'est de le contrer*. Cette phrase est fondamentale, elle incite à repenser la pratique analytique, je dois dire que j'y reviens souvent. Aujourd'hui j'y reviens encore une fois. Dans l'avènement du réel, il y a l'idée de quelque chose qui pousse, quelque chose d'inévitable. Nous pouvons situer la tâche de l'analyste précisément au moment de cet avènement. Moment dans lequel ce qui pousse s'impose et l'analyse apparaît comme une orientation dans le réel par rapport à un temps urgent, un temps immédiat.

Penser à la contingence qui a surpris le sujet, le laissant dans l'impossibilité d'y faire face vu qu'il l'a rencontrée au détour d'une rue, nous amène à nous poser la question, du côté de l'analyste, de ce que veut dire *contrer ce réel*. Face au réel, chacun fait ce qu'il peut ; l'opération analytique permettrait de situer justement ce qui n'est pas localisable. Qu'est-ce que ce serait contrer le réel ?

Dans la Troisième, Lacan développe quelques points sur l'interprétation qui permettent d'élaborer des questions qui guident notre travail.

Quelle pratique de la psychanalyse se dégage-t-elle de la dite conférence ? Qu'est-ce qu'implique que l'analyse opère ? A partir d'où peut-on contrer le réel ? Ces questions guident le travail de Lacan dans un texte difficile, intriqué et qui mérite d'être interrogé.

Une façon de travailler cette question de contrer le réel, c'est de repenser l'interprétation. Lacan remarque que l'interprétation doit toujours être un ready-made, visant à l'essentiel qu'il y a dans le jeu de mots pour ne pas nourrir le symptôme de sens. Interpréter par l'équivoque vise le symptôme. Jouer de l'équivoque implique de ne pas reproduire la réalité mais de désordonner, de bousculer les objets de la place où ils sont attendus. Cette façon de chahuter les objets fait référence à l'œuvre d'art

selon Marcel Duchamp, avec ses objets d'art déconceptualisés qui prennent de ce fait une valeur qu'ils n'avaient pas eue jusque-là, pour rompre justement avec ce qui est attendu dans le sens conventionnel. Dans le jeu de mots, on passe de la survalorisation du sens à son vidage. Il s'agit de combler la parole et à la fois de la vider de son sens, le sens étant ce qui bouche le trou. En rester au sens serait une escroquerie.

Ce ready-made, qui signifie : prêt à porter, prêt à être utilisé, est pensé comme un art réalisé à l'aide d'objets que l'on ne considère généralement comme artistiques parce qu'ils ont une fonction non artistique et qu'ils ne peuvent pas cacher leur origine.

Comment cet artiste opère-t-il ? Il utilise des objets tout prêts, dépourvus de valeur artistique et il en fait quelque chose de différent, par exemple cette roue de bicyclette sortie de son contexte et qui devient autre à elle-même. On peut dire qu'il réalise une identification à l'envers.

Comment, donc, articuler l'opération que fait cet artiste cité par Lacan avec l'opération que peut faire un analyste dans sa pratique ? Si l'on prend l'interprétation par l'équivoque, jouer de l'équivoque permet à l'interprétation d'opérer, à travers elle, se produit un effet de surprise dans ces mots qui étaient déjà là et qui avaient fixé des *représentations imbéciles*.

L'interprétation a un double effet, d'un côté de sens et de l'autre de trou. L'équivoque non seulement déplace le sens mais elle produit un trou, un vide. Il s'agit de produire un trou dans le sens.

Dans RSI Lacan dit que le trou tourbillonne et qu'il recrache un nom. Nous pouvons dire que notre pratique est orientée par l'interprétation mais par cette interprétation qui prend le chemin de l'équivoque pour ne pas nourrir le symptôme de sens. Interprétation qui prend la forme d'un jeu avec l'équivoque, qui implique un vidage de

sens, interprétation qui opère avec *Lalangue*, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage. Il y a immixtion du réel qui concerne notre pratique en soi, c'est un point où paraissent se réunir l'interprétation analytique et ce prêt à porter. Voyons voir si à partir de là on peut attraper quelque chose. Faire résonner l'équivoque où *lalangue* niche, touche le réel.

En suivant la proposition de Lacan, on a une logique qui vise l'interprétation comme un ready-made qui nous conduit à prendre la parole dans un autre usage, en détissant le sens qui s'y niche et produisant une torsion. L'interprétation opère par l'équivoque, l'équivoque comme principe pour considérer la clinique autrement, comme autre outil de cette praxis que nous appelons lacanienne. Ce n'est pas l'analyste qui produit l'équivoque,

il l'entend et la fait entendre. Mettre en échec le réel par le biais de l'équivoque, c'est la mission de l'analyste.

L'analyse n'est pas exempte de déphasages, de secousses, de fissures, d'arabesques qui déterminent à la fois différentes positions de l'analyste face à ce qui arrive. D'où la création d'un dispositif dans lequel le réel touche au réel. Equivoque et acte se joignent comme réponses de l'analyste qui ne recule pas devant le réel. A chaque rendez-vous il est conduit à « contrer le réel, » c'est-à-dire à le supporter pour produire quelque chose de nouveau, étant prévenu qu'il n'y a pas d'ajustement possible entre le réel et la parole. •

Traduit de l'Espagnol par Bernard Nominé